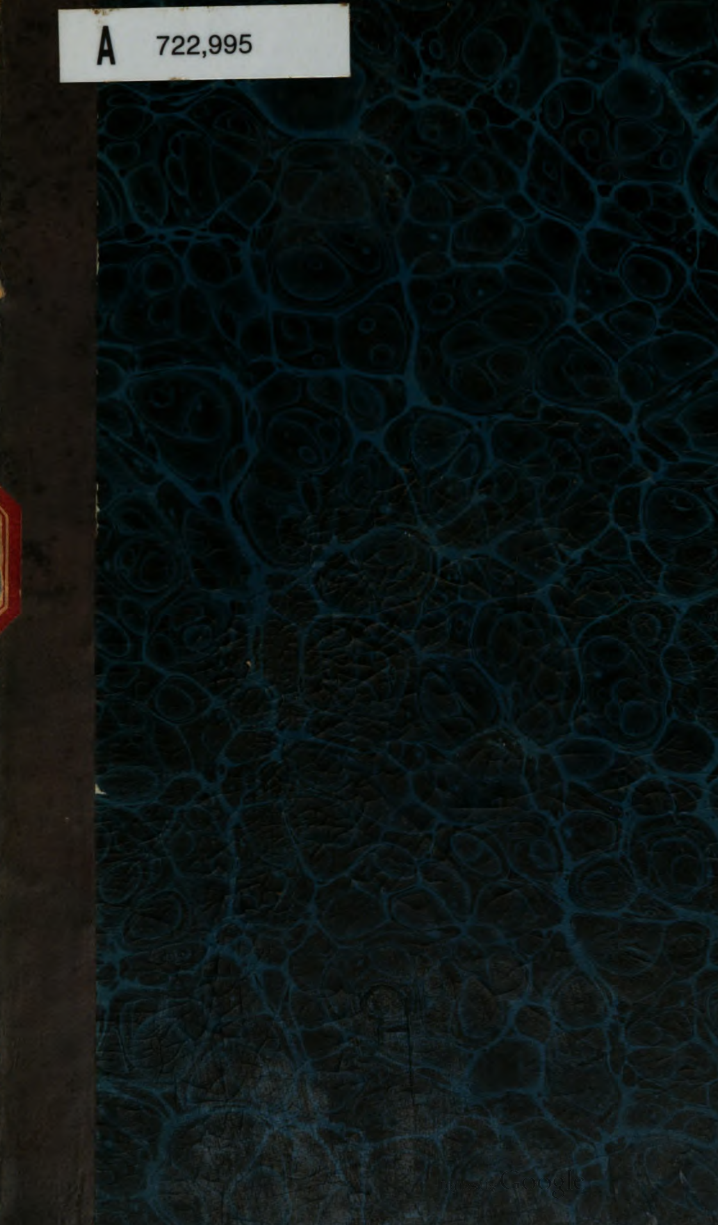
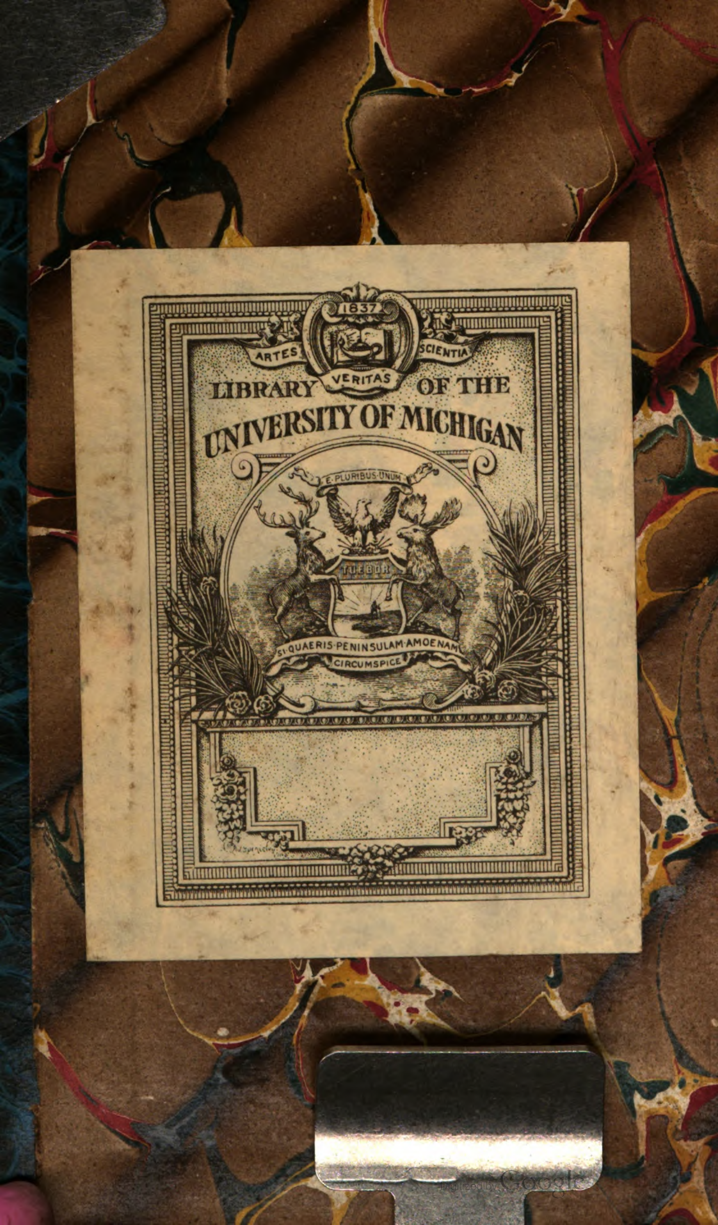



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
Digitized by Google



LE PETIT CARRILLONNEUR.

IV.

LE PETIT

CARRILLONNEUR.

PAR M. DUCRAY-DUMINIL.

J'avons encore dans l'oreille
De nos cloches le carrillon.
Blaise et Babet.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue des Petits-Augustins, nº 5.
1821.

LE PETIT CARRILLONNEUR.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut qu'il lui arrive toujours quelque accident!

Dominique allait commencer ses préparatifs de voyage, lorsque Robineau lui fit remarquer que la nuit s'approchait, qu'il était trop tard pour entreprendre de se mettre en route. — Que dites-vous, mon cher Robineau! eh, ils vont tous passer cette même nuit à chercher Adrienne, à gémir, à pleurer sur son sort! je ne serais pas là. — Mais avez-vous une voiture? — Mon cheval. — Et moi, cher Dominique, je ne pourrai donc

pas vous accompagner? — Il est fort, il nous portera bien tous les deux. — Un moment, réfléchissons.......... — Point de réflexion, bon Robineau; ils sont dans la douleur, je leur dois tous les soins de l'amitié! — Voyons, que pouvez-vous faire? — Aider dans leurs recherches mes deux cousins, ces bons Adolphe et Auguste de Saint-Erbin, qui déjà sans doute sont en campagne pour chercher ma chère Adrienne. — Mais encore faudrait-il..... — O mon cher Robineau! vous est-il permis d'ignorer les transports de l'amour, vous qui portez ceux de l'amitié à un si haut dégré! Je ne puis attendre à demain; chaque moment de cette nuit cruelle me tuerait! — Allons, je vous suis. Mais, en grâce, modérez ce feu, et laissez-vous un peu conduire par ma vieille prudence. — Je vous écouterai quand

nous serons là-bas. — Soit, là-bas, j'y consens.

Tout est prêt en un moment. Le bon Robineau, quoique très-fatigué de son retour à Paris, va monter en croupe derrière son jeune ami....

Mais il arrive un autre billet........ Deux dans la même soirée! De qui peut être celui-ci?... Ciel! dit Dominique, il est d'Adrienne! Lisons :

« On me permet de vous écrire, « et l'on se charge de vous faire par- « venir ma lettre le plus tôt possi- « ble. Mes ravisseurs, à qui je ne « pardonnerai jamais sans doute la « violence qu'ils viennent d'exercer « envers moi, me traitent cependant « avec une douceur et des égards qui « m'étonnent. Attirée, ce matin, « dans la campagne, à l'insu de mon « père, par une veille femme âgée, « sous le prétexte que je pourrais y

« être utile à une famille infortunée,
« je voulais exercer en secret cet acte
« de bienfaisance, lorsque, au lieu
« d'y trouver l'indigence à secourir,
« j'ai vu les deux fils d'Alinvil qui,
« aidés de leurs gens, m'ont portée
« dans une chaise de poste, et con-
« duite au château de Haut-Buisson,
« chez leur père, où je suis main-
« tenant. Soudain, j'ai pris la plume,
« et je vous écris sous les yeux de
« monsieur le comte, qui a juré qu'il
« ne me rendrait qu'à vous seul. Ac-
« courez donc, cher Dominique, si
« vous voulez briser les fers de votre
« bonne amie l'infortunée

« Adrienne DE BLÉVILLE. »

Il règne dans ce billet une espèce de contrainte qui prouve bien qu'Adrienne l'a tracé sous les yeux du

barbare d'Alinvil. Vite, dit Dominique, c'est vers Haut-Buisson qu'il faut diriger nos pas. — Un moment, mon ami. — Un moment, cher Robineau! ne voyez-vous pas...... — Je vois que c'est un piége. — Comment, Adrienne me tendrait un piége! — Non, pas elle, mais le comte. Il n'a enlevé cette jeune personne que pour vous attirer chez lui. — Eh bien, quand celait serait, que puis-je y craindre? — Tout! Un homme capable de crimes, qui en a commis sans doute, à qui il en faut de nouveaux pour couvrir les autres, est toujours à redouter. — Me croyez-vous assez timide... — Ils ont voulu vous assassiner déjà... ce coup de pistolet!..... — Oh, qu'ils ne me tueront pas si aisément! et puis, vous serez avec moi. Votre âge vous donne du poids..... — Mais mon peu d'éducation et mon

état me mettent à une si grande distance de ce seigneur! — Vous êtes un honnête homme; cela suffit pour intimider un être vicieux. Partons, mon ami. — Pour Haut-Buisson? — Pour Haut-Buisson. Le principal est de délivrer Adrienne et de la rendre ensuite en triomphe à sa famille. — Voyons, allons. Mon âge ne me rend guère propre à courir les aventures, mais je vous sacrifie ma vie, si elle est nécessaire à votre repos. — Bon Robineau!..... Pourquoi me parlez vous à présent en *vous?* ne m'aimez-vous plus assez pour me tutoyer? J'exige que vous continuyez à me parler comme autrefois, entendez-vous? — Tu le veux, eh bien soit, mon fils, mon cher fils! Moi qui aurais tremblé de me trouver seul à minuit dans les rues de Paris, je vais te suivre, affronter tous les

dangers, m'attacher à toi pour jamais! — Excellent cœur!

Cette fois, Mathieu Robineau emporte la clef de leur commun logement. Il monte derrière son jeune ami, et ils partent tous deux, à neuf heures du soir, dans l'arrière-saison, où les nuits commencent à être un peu froides.

Robineau raconte plus en détail, en route, à Dominique, comment il fut perdu à trente mois, trouvé par lui, et adopté ensuite par monsieur et madame Craquet. Il n'oublie aucune circonstance, et Dominique, qui l'écoute avec attention, retarde le pas de son cheval pour que son ami puisse parler. Ils font ainsi huit lieues, qui les mènent jusqu'à trois heures du matin. Le froid cependant commençant à les glacer, Robineau engage le jeune homme à presser l'ar-

deur de son coursier, en le prévenant qu'il va se taire. Cet avis, sage en lui-même, ne fut que trop suivi par Dominique. Chacun sait que plus on approche d'un but souhaité, plus on sent redoubler le désir d'y arriver. Brûlant de revoir son Adrienne le plus promptement possible, Dominique excite sa bête, la pique tellement de coups d'éperons, qu'elle se cabre, rue et jette par terre nos deux voyageurs. Le cheval a pris le mors aux dents, il galope, galope si bien qu'on ne le voit plus.

Par un effet du hasard, le bon Robineau est tombé précisément sur Dominique, en sorte qu'il ne s'est fait aucun mal, tandis que le jeune homme, pressé par la chute et le poids du vieillard, s'est blessé si fort que son sang coule, et qu'il lui est impossible de se relever.

Qu'on juge de l'effroi de Mathieu! il pleure, il crie, il appelle du secours; mais le jour n'est pas prêt encore à s'élever, et personne ne paraît dans ces campagnes isolées. Une faible lumière frappe au loin sa vue. Robineau s'y dirige en courant autant que ses forces le lui permettent. Il arrive à une cabane de laboureur, dont le volet qui ferme la moitié supérieure de la porte est ouvert. Il aperçoit deux ou trois hommes empressés autour d'un lit, et s'écrie : Mes amis, bons villageois, oh! venez avec moi relever là-bas, sur la route, un pauvre voyageur qui est tombé de cheval.

Le plus âgé des paysans répond : Oh, mon Dieu! allons-y, Jacques; mon neveu restera auprès de l'accouchée avec la sage-femme. Et-ce bien loin? — A deux portées de fusil. —

Marchons, marchons, Jacques. Il faut voler quand il s'agit de secourir son semblable.

Le laboureur Pénon, et Jacques son fils, qui est grand et fort, suivent Robineau, qui retrouve son jeune ami à la même place où il l'a laissé, mais souffrant et gémissant. C'est donc, à monsieur, dit Jacques, ce cheval que je venons d'arrêter là-bas, et qui courait sans maître? — C'est à lui, répond Robineau. — Oh ben, il n'est pas perdu, allez. Je l'ons saisi et entraîné dans notre écurie, où vous le trouverez. — J'en suis enchanté; car il porte notre valise, nos petits effets. — Vous n'y pardrez rien, soyez sûr, et tout vous sera rendu. Aidez-moi, mon père, et portons monsieur jusqu'à cheux nous.

Le père et le fils emportent l'infortuné Dominique, et Robineau

soutient sa tête dans ses bras pour avoir sa part de cet honorable fardeau.

Cette petite troupe arrive lentement à la chaumière, où l'on prodigue soudain les plus grands soins à notre blessé. Voyez-vous, dit Pénon à Robineau, c'est que ma femme vient d'accoucher de notre douzième enfant; voilà pourquoi nous avons tous passé la nuit. La sage-femme est là, qui est comme une chirurgienne dà! car elle sait guérir toutes sortes de maux. Eh, madame la sage-femme? venez donc visiter cette plaie-là.

La sage-femme voit que Dominique n'a qu'une légère contusion au bras; mais il s'est démis ce même pied qui fut blessé lors du coup de pistolet du lâche Charles d'Alinvil. Ceci est plus sérieux et plus long à guérir que la première blessure. Il

n'y a, dit Jacques Pénon, qu'à coucher ce jeune monsieur dans mon propre lit. J'trouverons ben sur quoi nous reposer. — T'as raison, mon fils, dit le père, pardieu, t'as raison !

Pendant que la sage-femme donne au blessé tous les soins que son état exige, Robineau admire avec quel zèle cette bonne famille d'agriculteurs exerce l'hospitalité. Ils ont une malade qui leur est bien chère, et ils n'en témoignent pas moins le plus vif intérêt à un inconnu qui réclame leurs secours !

Tandis que Dominique les remercie de son côté avec effusion, un militaire d'un âge mûr l'examine, et lui fait cette question : Monsieur n'a-t-il pas été à Dreux ? — Oui, Monsieur, et je crois vous reconnaître. Vous étiez dans la voiture, avec un révérend père capucin, monsieur de

Bléville, sa fille et un vieux cagot nommé monsieur Noblet? — Je ne connaissais point mes compagnons de voyage; mais vous, Monsieur, je vous distinguai par vos manières douces, affables et modestes. — Trêve, de grâce, à ces complimens, Monsieur, et daignez m'excuser si j'ose vous interroger sur un point qui m'intéresse. Il me semble qu'à table d'hôte, où nous dinâmes tous les six, à Pont-Chartrain, le révérend père capucin vous demanda si monsieur le baron de Saint-Erbin habitait toujours le château de la Croix-Saint-André? vous lui répondîtes que oui. Vous connaissez donc monsieur le baron de Saint-Erbin? — Si je le connais, Monsieur! je lui dois tout, ainsi que mon oncle, le laboureur Pénon, qui a le bonheur de vous recevoir chez lui dans ce moment. — Expliquez-

vous. — Pardon; mais l'heure, le temps, votre situation ne me permettent pas d'en dire davantage. Demain, un autre jour, quand vous serez rétabli, je vous apprendrai ce que c'est que cet excellent baron de Saint-Erbin. Je retourne auprès de ma tante, qui, délivrée heureusement, est néanmoins plongée dans une faiblesse inquiétante.

Le militaire laisse Robineau près de son ami, qu'on a mis au lit dans une pièce séparée de celle de l'accouchée; et Dominique, revenu de l'effroi que lui a causée sa chute, s'informe de la santé du bon Mathieu. Je n'ai rien, moi, lui répondit celui-ci. Etant tombé sur vous, c'est vous qui avez supporté tout le choc. — Encore *vous!* — C'est le respect, mon jeune ami. Je m'en déferai. Conviens aussi que tu as poussé ton cheval... —

Hélas! c'était pour revoir plus tôt mon Adrienne! vous voyez comme j'ai réussi. — Patience, cela viendra, — Cela viendra, quand? à présent, cette maudite luxation au pied..... — Luxation n'est pas le mot; il n'y a rien de cassé, le pied est seulement démis. — Quand pourrai-je marcher? — Quand tu te calmeras, quand tu suivras avec docilité le régime, le mode de guérison qui te sera prescrit; car, jeunes gens que vous êtes, c'est votre tête qui fait le plus de mal à vos pieds! — Ne grondez pas, Robineau, je serai docile; mais il me faut du courage. Oh, Dieu! être si près d'Adrienne! d'Adrienne, prisonnière d'un tyran! Elle va m'accuser de froideur, d'insouciance.....! — Point du tout; je lui écrirai. — Me ferez vous ce plaisir-là? tout de suite? — Attends donc qu'il fasse

jour, que j'aie de l'encre, du papier. Puis-je à cette heure déranger ces bonnes gens, qui ont des affaires bien plus sérieuses pour eux que la nôtre ? Aussi tu as voulu partir de nuit comme un fou ! Je prévoyais cela, moi, ou au moins quelque aventure en route. — Pardon, mon ami, pardon. Je sens me faute ; elle est inexcusable ! vous pouviez vous tuer, et j'aurais eu non seulement à gémir de votre mort, mais encore à m'accuser d'en avoir été l'auteur...!

Leur hôte Pénon entre.

CHAPITRE II.

Sage conduite de Robineau.

Eh bien, jeune cavalier, comment vous trouvez-vous? — Bien, obligeant Pénon, bien pour mon état. Et votre femme? — Elle va morguenne à merveille aussi. Dame, elle est habituée à çà; voilà son douzième enfant, et j'espère bien que, l'année prochaine, un treizième complétera le demi-quarteron. — Tout cela existe? — Tout çà se porte comme vous et moi..... Comme moi s'entend; car vous...... — Et vous pouvez soutenir une famille aussi nombreuse? — Grâces aux bienfaits d'un bon seigneur, nous travaillons, nous gagnons, nous sommes heureux, et

tout le monde l'est autour de nous. — Est-on bien éloigné ici du château de Haut-Buisson? — Non; à une petite demi-lieue; on le voit dans le jour. Est-ce que vous alliez au château de Haut-Buisson? — C'était là où tendaient tous mes vœux.

Le laboureur fronce le sourcil et paraît plus froid : il continue d'un ton sérieux : Est-ce que monsieur connaît monsieur le comte d'Alinvil? — Beaucoup. — Oh! oh! vous êtes son ami, peut-être? — Je suis... Mais pourquoi changez-vous donc si subitement de ton et de couleur, bon Pénon? — C'est que.... lorsque monsieur sera rétabli, je le prierai de rendre bien vite cette chambre à mon fils Jacques. Nous n'aimons pas recevoir ici longtemps les amis d'un si méchant homme. — Cela est ferme, et pourrait être imprudent, brave homme,

en supposant que je fusse en effet l'ami intime de monsieur d'Alinvil. — Je ne le crains pas, allez. Il le sait!... Et ce gros monsieur-là, il est donc aussi de sa société?

Robineau répond pour son compte: Je n'ai pas cet honneur, monsieur Pénon, et rassurez-vous. Bien loin d'aimer, d'estimer le seigneur dont vous parlez, Dominique que voilà fut sa victime dès sa plus tendre enfance. — Dominique! quoi ce serait là..... Monsieur serait ce Dominique dont on a tant parlé, il y vingt ans à peu près, dans tout Marseille? — Monsieur Pénon, sauriez vous quelque chose? qu'en disait-on? — Oh! rien, rien! On n'a eu que... que des soupçons... Je dois me taire; la reconnaissance m'en fait un devoir. — De grâce, parlez! — Je ne sais rien, vous dis-je. Mais voilà ce cher monsieur Domi-

nique! Oh, que monsieur le baron aurait de plaisir à le revoir! — Quel baron? — Hein?... aucun... personne... Peste soit de ma langue! — C'est monsieur le baron de St.-Erbin? — Lui!... point du tout; il ne connaît pas, il ne doit pas connaître M. Dominique...

Dominique interrompt : Vous lui devez tout, m'a-t-on dit, ainsi que ce brave militaire qui est ici. — Victor Pénon, mon neveu? vous avez raison de l'appeler brave. C'est un César! çà a quarante ans; c'est le fils de mon pauvre frère aîné, que j'ons perdu bien malheureusement. — Vous ne daignez pas me répondre, relativement à monsieur de Saint-Erbin? — Ecoutez donc, vous m'avez recommandé de la prudence, et je dois en avoir; car on ne sait à qui on parle. Vous alliez chez ce... ce comte d'Alinvil! Je suis bien charmé de revoir

monsieur Dominique, dont les malheurs m'ont intéressé, quoique je n'aie fait qu'en entendre parler; mais si monsieur Dominique prend le parti du plus méchant de ses deux oncles, ma foi, qu'il s'arrange, il en sera la dupe, et ce ne sera pas ma faute.

Le laboureur se retourne pour quitter la chambre. Robineau veut en vain le dissuader, il sort. Eh bien, dit Dominique à Robineau, vous avez un exemple de mille et une tracasseries que j'ai endurées. Vous voyez! ce paysan fait comme tous ceux qui m'ont entouré. Des demi-mots, des exclamations en bien ou en mal, et jamais d'explications; voilà ce que j'ai entendu jusqu'à présent. Il sait quelque chose, et l'obstiné qu'il est ne le dirait pas pour un empire! Cela est plus cruel que la certitude du malheur!..... Peut-être

tirerons-nous plus d'éclaircissemens de son neveu, Victor Pénon, avec qui je me suis trouvé dans la voiture de Dreux. Je vous en ai parlé hier, vous vous en souvenez? — Très-bien..... Mais le jour paraît; essaie de prendre quelque repos. — Et vous-même, mon bon père!... On a porté l'attention jusqu'à mettre là, par terre, près de mon lit, un matelas pour vous. Etendez-vous dessus et dormez. — Ma foi, cela n'est pas de refus.

Un petit crochet permettait de fermer en dedans la porte de la chambre. Robineau prit cette précaution; puis il se jeta sur son lit de camp; et Dominique, ainsi que lui, dormirent profondément, sans qu'on vînt les interrompre, jusqu'à midi, heure à laquelle ils se réveillèrent plus calmes et mieux portans.

Dès que Mathieu Robineau eut ouvert sa porte, la sage-femme se présenta, amenant un chirurgien qu'elle avait été chercher à Anet, le matin. Vous avez donc, dit-elle, mis la clanche à la porte (*mot dont on se sert dans ces campagnes pour désigner un loquet*)? — Oui, ma bonne dame. — Je me suis aperçu de çà. J'ai voulu clancher en dehors; j'ai senti de la résistance, et j'ai dès-lors attendu votre réveil pour vous présenter monsieur, qui est chirurgien, et qui soignera bien mieux que moi votre jeune blessé.

Le chirurgien visita, pansa le bras, le pied de Dominique, et jugea qu'il lui faudrait au moins huit jours pour qu'il pût marcher. Cette annonce désespéra notre jeune ami, qui ne pensait qu'à son Adrienne. Il supplia Mathieu Robineau d'écrire sur le champ

au château de Haut-Buisson, et cela sous sa dictée.

Mathieu céda à sa prière; mais il se proposa de laisser dicter Dominique, et de n'en faire qu'à sa tête.

Quand il s'est procuré plume, papier, tout ce qu'il faut, il se met devant une table, et prie Dominique de commencer. Voici ce que lui dicte Dominique:

« Ma chère Adrienne!

« Je suis à deux pas de vous, et je ne puis vous voir! »

Robineau, au lieu de ces mots, écrit:

« Ma chère Adrienne!

« Un incident imprévu me prive du bonheur de vous voir.

Dominique, *dictant*: « Je sais « maintenant mon sort; je sais que je

« suis en effet ce Dominique de Mar-
« seille.... »

ROBINEAU, *écrivant autre chose :*
« Pour me rendre plus vite auprès de
« vous, j'ai trop pressé un maudit
« cheval.... »

DOMINIQUE. « Que vous cherchez
« tous. »

ROBINEAU. « Qui m'a jeté par
« terre.... »

DOMINIQUE. « Malheur au comte
« d'Alinvil! J'ai des droits maintenant
« pour le confondre et pour vous re-
« tirer de ses mains !.... »

ROBINEAU. « Au moment où je sor-
« tais de chez moi. Ne vous alarmez
« pas; cet accident est léger; mais
« une foulure me force à garder la
« chambre.... »

DOMINIQUE. « Qu'il tremble, cet
« homme vil et coupable! Une légère
« foulure me retient chez le labou-

« reur Pénon, à une demi-lieue de son « château.... »

ROBINEAU. « Peut-être serai-je huit « à dix jours sans pouvoir me rendre « à Haut-Buisson. Dès que je serai « rétabli, je me ferai un devoir d'y « voler.... »

DOMINIQUE. « Vous pouvez m'y « adresser vos lettres.... »

ROBINEAU. « Il est inutile que vous « m'écriviez.... »

DOMINIQUE. « Et vous recevrez mes « réponses par un agent fidèle.... »

ROBINEAU. « Car je ne pourrais « vous répondre, ayant la main droite « enveloppée.... »

DOMINIQUE. « J'ai à présent auprès « de moi mon fidèle ami Mathieu Ro- « bineau.... »

ROBINEAU. « J'ai à présent près de « moi mon fidèle ami Robineau.... »

DOMINIQUE. « Qui me prodigue tous

« ses soins. Aussi ne suis-je inquiet
« que de vous ! »

Robineau. « Aussi je ne suis in-
« quiet que de vous ! »

Dominique. « Il me faut bien de la
« résignation pour ne pas maudire le
« sort qui me sépare, pour long-
« temps encore, de vous, quand nous
« sommes si près l'un de l'autre ! »

Robineau. « Il me faut bien de la
« résignation pour ne pas maudire le
« sort qui me sépare encore de tout ce
« que j'adore. »

Dominique. « Adicu, adieu, ma
« chère, ma toute aimée Adrienne ! »

Robineau. « Adieu, adieu, ma
« chère, ma toute aimée Adrienne ! »

On voit que Robineau a écrit toute autre chose que ce que lui a dicté Dominique, et il a eu pour cela des raisons que le lecteur pénétrant doit deviner. Quand il a fini, le vieillard s'empresse de ployer la lettre. Il va

la cacheter, lorsque Dominique la lui demande pour la signer.

Robineau ne s'attendait pas à cela. Il répond : Pourquoi signer ? Il est sensé que, blessé comme tu l'es, il t'a été impossible.... D'ailleurs, je vais ajouter que tu as été obligé d'emprunter une main étrangère. — Vous ferez bien d'ajouter cela.

Robineau écrit par *post-scriptum* : « Comme il m'est impossible de tenir « une plume, c'est mon ami Robi- « neau qui vous écrit cette lettre sous « ma dictée. »

Robineau s'en croit quitte ; mais l'obstiné jeune homme veut voir la lettre, la relire. Il la trouve insignifiante, froide, sans expression. Il la demande. Robineau refuse : Dominique l'exige avec vivacité. La voilà, lui dit d'un air sérieux Robineau, en la lui donnant.

Eh bon Dieu, mon cher Mathieu!

vous n'avez pas écrit un mot de ce que je vous ai dit! — Non, mon ami, et tu en sentiras la raison. Tu dis à Adrienne que tu es à deux pas d'elle, dans la chaumière de Pénon! Tu menaces le comte d'Alinvil! tu lui prodigues les épithètes les plus injurieuses, et cela dans une lettre qu'il interceptera sans doute, qu'il lira avant de la laisser remettre à mademoiselle de Bléville! Tu l'animes contre elle! contre moi! Tu le pousses à quelque acte de violence! qui sait? Peut-être à te faire arracher d'ici, de mes bras trop faibles pour te retenir! J'ai des pressentimens que si ce méchant homme te savait si voisin de son château, il serait capable de tout pour se venger de la manière outrageante dont tu parles de lui à sa prisonnière. Fais donc une réflexion : Si nous présumons que ce comte a dicté la lettre

d'Adrienne, sois sûr qu'il voudra en connaître la réponse; et alors, il faut mettre de la modération dans cette réponse.... Que veux-tu apprendre à ton Adrienne? Ta chute de cheval qui t'empêche d'aller la revoir; voilà tout. Relis ma lettre à moi, et tu verras que ton but est rempli, sans que le comte puisse s'en formaliser, ni te soupçonner à deux pas de lui. Voilà ce que j'ai écrit; écoute avec attention.

« Ma chère Adrienne,

« Un incident imprévu me prive « du bonheur de vous voir. Pour me « rendre plus vite auprès de vous, « j'ai trop pressé un maudit cheval « qui m'a jeté par terre, au moment « où je sortais de chez moi. Ne vous « alarmez pas : cet accident est lé- « ger; mais une foulure me force à

« garder la chambre. Peut-être serai-je
« huit à dix jours sans pouvoir me
« rendre à Haut-Buisson. Dès que je
« serai rétabli, je me ferai un devoir
« d'y voler. Il est inutile que vous m'é-
« criviez ; car je ne pourrais vous ré-
« pondre, ayant la main droite enve-
« loppée. J'ai à présent près de moi
« mon fidèle ami Robineau. Ainsi je
« ne suis inquiet que de vous.

« Il me faut bien de la résignation
« pour ne pas maudire le sort qui me
« sépare encore de tout ce que j'a-
« dore !

« Adieu, adieu, ma chère, ma toute
« aimée Adrienne ! »

P. S. « Comme il m'est impossible
« de tenir une plume, c'est mon ami
« Robineau qui vous écrit cette lettre
« sous ma dictée. » La voilà en en-
tier, cette lettre. Elle est sage, elle

est raisonnable. Tu leur fais croire que ton accident t'est arrivé en sortant de chez toi : ils te supposeront toujours à Paris, et ils ne te chercheront pas dans leurs environs. Tu voulais que le comte apprît que tu sais ton sort, que tu es le Dominique à qui il en veut tant! C'était une imprudence, un aveu prématuré. Notre but, en allant à Haut-Buisson, n'est pas d'y faire une fanfaronnade inutile; mais bien de chercher à délivrer ton Adrienne, en laissant son persécuteur, le tien (puisqu'il ne l'a enlevée que pour t'attirer chez lui), dans la même incertitude sur ton état, ce qui lui ôte le droit de primer sur toi, de te commander, d'interposer enfin l'autorité d'un oncle. Te croyant fils de monsieur Craquet, toi protestant toujours que tu l'es, nous courrons moins de danger en allant lui deman-

der raison d'un enlèvement illégal. Sens-tu tout cela, fou que tu es !..... Nous nous faisions de belles affaires, si j'avais écrit toutes les sottises que ton inexpérience me dictait..... Fie-toi à ma prudence. J'ai consenti à t'accompagner sans doute, quelques dangers que nous pussions courir en allant nous livrer à ton ennemi; mais il est des moyens de prévenir ces dangers, ou du moins de les rendre moins imminens; et si tu veux te laisser gouverner par moi, tu verras que nous sortirons triomphans de ce pas difficile.

Dominique, ému jusqu'aux larmes de la solidité des conseils de son ami, le prie d'excuser sa jeunesse, sa vivacité, et lui proteste qu'il s'en rapportera dorénavant à ses sages avis.

En ce moment, Jacques Pénon entre avec un de ses jeunes frères,

qui va, dit-il, au village d'Anet. Jacques demande si monsieur Dominique a quelque ordre à lui donner.

Robineau a cacheté sa lettre. Il a mis sur la suscription : *A mademoiselle Adrienne de Bléville, chez monsieur le comte d'Alinvil, au château de Haut-Buisson.* Il prie le petit bonhomme de la remettre à son adresse, en lui recommandant bien de ne pas dire, quelques questions qu'on lui fasse, de qui, ni de quel endroit elle vient.

L'enfant sort pour faire ses commissions.

CHAPITRE III.

Tableau moral. Visite prévue.

Victor Pépon, ce militaire neveu du cultivateur, vient demander des nouvelles du malade. Dominique le rassure sur son état, et s'informe à son tour de celui de l'accouchée. Elle va bien, répond Victor; nous dînerons tous auprès de son lit, et je vous y porterai, mon jeune ami. Assis à table, la jambe allongée sur un siége, vous verrez que vous serez bien.... Mais permettez-moi de vous faire une question. Mon oncle m'a dit que vous êtes monsieur Dominique d'Alinvil de Marseille; cela est-il vrai? — Je le suis. — Ah, mon ami, per-

mettez que je vous embrasse : vous êtes le neveu du plus estimable de tous les hommes. — Vous n'entendez sûrement pas désigner ici le seigneur de Haut-Buisson. — Lui, grand Dieu! c'est tout l'opposé de celui dont je vous parle. C'est monsieur de Saint-Erbin, mon cher, c'est le digne baron de Saint-Erbin qui mérite votre respect et toute votre tendresse. Si vous le connaissiez! si vous saviez ce qu'il est! — Ecoutez, mon cher Robineau, si vous n'êtes pas encore convaincu de toute la probité de monsieur de Saint-Erbin, voilà monsieur qui va vous persuader. J'aime à entendre l'éloge de cet excellent homme, et je rougis de plus en plus des sottes terreurs qu'il m'a, sans le vouloir, inspirées. Parlez, monsieur Victor, parlez.

Victor reprend la parole: Mon père,

mon malheureux père.... faut-il vous l'avouer..... oui, je dois le dire. Il est d'un homme d'honneur de convenir des torts de ses parens pour ennoblir les êtres généreux qui les ont pardonnés.

Mon père était un des fermiers de monsieur le baron; c'est-à-dire qu'à deux lieues du château de la Croix-Saint-André, mon père faisait valoir une ferme qui dépendait de ce château. Mon père n'avait qu'un frère, ce bon Pénon chez lequel vous êtes. Ce frère n'ayant point de moyens d'existence, demeurait chez mon père, et lui rendait des services. Quant à moi, on m'avait placé tout jeune chez le jardinier du parc de la Croix-Saint-André. Tout allait bien. Mon père payait exactement son fermage tous les ans. Il était veuf, et n'avait d'autre charge que la famille de son frère,

qui était marié, et père déjà d'une nombreuse famille en très-bas âge. Pendant une certaine époque à laquelle monsieur le baron de Saint-Erbin fit un assez long séjour à Marseille, mon père parut se déranger de ses affaires. Il restait à Paris des semaines entières, et laissait à mon oncle tout l'embarras de la ferme.

Monsieur le baron revint de Marseille, triste, chagrin, accablé de soucis. Ne voulant voir personne, lui et sa famille se concentrèrent dans leur intérieur. Il apprit les fréquens voyages de mon père; il le vit triste de son côté, sombre et changeant à vue d'œil. Il lui en demanda un jour les motifs avec cette bonté qui le caractérise. Pour toute réponse, mon père fondit en larmes et le quitta. Une explication alors aurait empêché un crime; il fut commis!.... Dans la nuit

qui suivit cette fatale journée, le feu prit à la ferme de mon père. Grains, bestiaux, granges, écuries, jusqu'au mobilier même de mon père et de mon oncle, tout fut détruit!... On ne savait si l'on devait accuser le hasard ou les hommes d'un pareil malheur, lorsque mon père, bourrelé de remords, fut se jeter aux genoux de monsieur le baron, en lui avouant qu'il était l'incendiaire. Une mauvaise connaissance qu'il avait faite à Paris lui avait montré la route des maisons de jeu. Mon coupable père ayant tout perdu, devant de tous les côtés, avait pris ce parti désespéré pour éviter de payer son fermage. As-tu donc oublié, malheureux! lui dit le baron indigné, que tu as un frère, des neveux, un fils, un fils, père dénaturé, que tu réduis à la mendicité? Monseigneur, lui répondit mon père,

en embrassant ses genoux, j'ose vous les recommander tous; quant à moi, je me punis.

Une fenêtre était ouverte. L'infortuné s'y précipite, et tombe sur la pierre, où il reste sans vie. Quel spectacle affreux pour monsieur le baron, qui avait déjà bien assez de ses peines!..... Hé bien, au lieu de repousser loin de lui les parens du coupable, ce bon, ce généreux seigneur nous assembla tous : Votre frère, dit-il à mon oncle et à moi, votre père a commis un crime affreux; mais qui peut se vanter d'arriver au terme de sa vie, sans l'avoir souillée par quelque tache! (*Il soupire.*) Il eut des remords. Eh, peuvent-ils effacer les torts qu'on a eus!.... Mais enfin, il eut des remords, et moi, moi, grand Dieu! qui dois plus que tout autre avoir de l'indulgence pour les pas-

sions humaines, je lui aurais pardonné, s'il n'eût pas cédé à l'excès de son repentir. Grand exemple, que peu d'hommes ont le courage de suivre. Il n'est plus, et je ne vous punirai point des malheurs qu'il a accumulés sur vos têtes.

A ces mots, il fit don à mon oncle de la petite ferme où nous nous trouvons aujourd'hui, qui dépendait autrefois du château de Haut-Buisson, mais que des partages avaient fait tomber en sa possession. Quant à moi, qui manifestais un goût dominant pour l'état militaire, il me fit enseigne dans son régiment. Il m'a depuis avancé d'une manière trop généreuse, et j'ai encore aujourd'hui l'honneur de servir sous ce grand capitaine. Ma fortune, celle de mon oncle, de ses enfans, tout cela est l'ouvrage d'un homme qui aurait dû

nous abandonner. Jugez du respectueux attachement que nous lui avons tous voué pour la vie.

Soudain le cultivateur Pénon et tous ses enfans entrent dans la chambre de Dominique. Je faisais, leur dit Victor, l'éloge de notre digne bienfaiteur. — De monsieur de Saint-Erbin! s'écrie Pénon; c'est aujourd'hui le jour de sa naissance; il a aujourd'hui même cinquante-cinq ans. Vous savez que nous avons l'habitude de prier tous les ans le ciel pour la conservation de ses précieux jours. Voilà son portrait, celui de sa vertueuse épouse. Prosternez-vous, enfans; à genoux tous devant ces images chéries!

En une minute tout le monde est à genoux, et Pénon prononce à haute voix une prière qui est répétée, phrase par phrase, par toute la famille.

Tableau touchant! qui arrache des larmes des yeux de Dominique ému, et même de ceux du bon Mathieu Robineau.

A présent, dit en riant le cultivateur Pénon, à présent que nous avons prié pour eux, allons nous mettre à table, où nous boirons à leur santé!

Cet avis fut goûté de tout le monde, et les jeunes garçons du bon laboureur se firent un honneur de porter Dominique sur des siéges préparés pour lui à table, de manière à ce que son pied ne fût pas gêné.

Madame Pénon était là, dans son lit, tenant sur son sein son petit nouveau-né, et rayonnante de joie et de santé.

Le petit bonhomme qui avait porté à Haut-Buisson la lettre de Dominique était revenu; mais il n'avait pas

l'air du tout content de son message. Jacques, l'aîné des fils Pénon, lui demanda s'il avait bien remis sa lettre. — Oui, mon frère, répondit l'enfant; c'est une grande dame de condition qui me l'a prise des mains, et qui, après l'avoir décachetée et lue, m'a fait des questions, des questions!.... Je répondais toujours qu'un monsieur que je ne connaissais pas m'avait arrêté sur la grande route, pour me charger de cette lettre. Bah! elle n'en voulait rien croire; elle disait toujours: Mais la lettre d'Adrienne n'a dû arriver qu'hier soir à Paris, et très tard; comment se fait-il que Dominique, blessé sans doute ce matin en montant à cheval, ait pu faire parvenir ici cette lettre, qui ne porte aucun timbre de la poste.....? Elle disait cela, cette belle dame, à un grand monsieur en robe de chambre

toute d'or, qui secouait la tête en signe de doute. — Eh puis ? — Eh puis..... je me suis en allé ; mais je me suis bien aperçu que j'étais suivi de loin par un grand domestique. Quand je me retournais, il s'arrêtait ; quand je marchais, il continuait la même route que moi, là-bas, par le chemin de traverse des trois figuiers. Enfin, je suis entré ici, et j'ai vu ce même domestique qui interrogeait vivement Jean, notre garçon de charrue. Je ne sais pas ce qu'il lui demandait.

Je le devine, moi, interrompt Dominique, et nous allons sûrement recevoir un message de monsieur le comte.

Dominique se trompait : ce fut une visite qu'il reçut, et d'une personne qu'il n'attendait guère. La porte s'ouvre vivement..... On voit entrer la comtesse d'Alinvil elle-même, qui

salue Pénon d'un air affable, demande à l'accouchée des nouvelles de sa santé, et sans attendre sa réponse, arrive droit à Dominique, prend un siége et s'asseoit près de lui : Mon bon Dieu ! s'écrie-t-elle, qu'avez-vous, Dominique ? vous écriviez que vous aviez une foulure ! cela paraît plus sérieux qu'on ne le croyait. Vous ne pouvez pas marcher, je le vois ; mais on va vous transporter doucement au château. J'ai là ma grande berline ; elle est très-douce. Je ne souffrirai pas que vous restiez plus long-temps chez ces paysans. — Ces paysans, Madame, lui répond Dominique en réprimant son indignation, sont bons, humains, hospitaliers ; ils prennent soin d'une vie que vos fils ont voulu m'arracher par la plus lâche des trahisons. — Bon ! est-ce qu'il ne faut pas pardonner à de mauvaises têtes !

Folie de jeunes gens animés les uns contre les autres, et qui m'a coûtée un fils bien cher (*elle feint d'essuyer quelques larmes*)! C'est sans notre aveu, je vous prie de le croire..... monsieur le comte et moi, nous les avons joliment grondés! — Joliment grondés!..... et mademoiselle de Bléville! les avez-vous aussi joliment grondés pour avoir ravi avec violence cette jeune personne à son père? — A son père? mais désabusez-vous donc : Adrienne n'est point la fille de ce Bléville. — En supposant qu'elle ne le soit pas, avez-vous des droits sur elle? — Oui, mon cher, nous..... nous en avons. Soyez sûr que nous n'avons fait que ce que nous devions faire..... Puis-je vous emmener; voyons, décidez-vous. — Est-ce, Madame, pour souffrir de nouvelles persécutions?—Eh,

vous n'en auriez jamais éprouvé, méchant jeune homme, si, dans les commencemens, vous aviez répondu à l'amour d'une personne qui voulait vous éviter tous ces chagrins, seul avec elle dans une campagne éloignée de ceux qui voulaient vous nuire.... Il en est temps encore; cette personne vous adore toujours; elle peut.... — Cessez, Madame, de tenir le langage du vice dans l'asile de la vertu. Respectez l'innocence et la candeur de ceux qui vous entendent. — Comme il me parle! — Comme je le dois; mais je vous croyais dans un couvent, séparée de votre époux, de vos enfans, depuis la mort de.... — J'ai eu cette idée-là un moment. Je suis trop bonne épouse, trop tendre mère pour me priver de mon mari, de mes fils. Je suis revenue me jeter dans leurs bras. — Parlons, Madame,

de ma chère Adrienne : elle m'a écrit que vous ne la rendriez qu'à moi. Vous le lui avez promis apparemment. Je viens attendre l'effet de cette promesse, et je vous prie de l'envoyer ici même, près de ces bons cultivateurs et de mon vieil ami Mathieu Robineau que voici.

La comtesse parcourt Robineau de la tête aux pieds avec un regard dédaigneux ; puis elle répond : C'est ce vieux bonhomme de ménétrier que j'ai vu une ou deux fois. Je vous félicite, Dominique, sur le choix de vos amis! — Si j'avais pu choisir de même mes ennemis, Madame, je les aurais désiré moins vils et moins lâches. — Vous osez m'insulter à ce point! redoutez!...—Je ne crains rien, Madame; c'est à vous de trembler. — A moi! — Si vous ne rendez pas Adrienne à sa famille ou à moi, qui

dois être son époux, je vous attaque en justice, et tous vos secrets alors seront dévoilés! — Insensé (*elle pâlit*)! tu me fais pitié! tu serais perdu le premier! De quel droit me demandes-tu Adrienne? Qui oserait l'arracher de mes mains?

Moi! s'écrie un étranger qui entre précipitamment.

Dominique reconnaît soudain le père capucin qui l'a déjà soustrait à la fureur du comte d'Alinvil.

Moi! continue avec fermeté le père Isidore; et vous savez ce dont je suis capable, si vous ne me la rendez pas avant deux heures d'ici!

La laide comtesse tombe par terre sans connaissance. On lui prodigue les soins de l'humanité; elle ne revient à elle que pour retomber dans un de ces accès nerveux qui ressemblent à une effrayante épilepsie. Elle

se roule, elle se tord les bras; elle s'écrie : Spectre affreux ! fantôme abominable! ôte-toi de mes yeux !...

On court à sa voiture. Ses gens et son fils Charles, qui l'attendaient au dehors, arrivent, l'emportent et la ramènent dans cet état au château de Haut-Buisson.

CHAPITRE IV.

Quel est ce personnage mystérieux?

Qui êtes-vous donc, mon père, demande Dominique au saint religieux, pour effrayer ainsi ces misérables? Voilà la seconde fois que votre présence produit à mes yeux ce singulier effet sur eux. — Mon fils, lui répond le père Isidore en lui serrant les mains avec amitié, je puis vous dire à présent que vous le saurez; vous apprendrez un jour qui je suis : eh, puissiez-vous alors me conserver votre estime et votre amitié! — Ce sont deux sentimens que vous m'avez inspirés dès notre entrevue dans le carrosse de Dreux. — Je suis

maintenant, mon fils, en tournée dans ces campagnes pour y demander aux âmes charitables de légers dons pour notre couvent. J'ai aperçu, au moment où j'allais entrer ici, le carrosse, la livrée des d'Alinvil. Soupçonnant de leur part quelque nouvelle perfidie dont je ne pouvais me rendre compte, j'ai écouté à cette porte, et je suis entré pour terrifier la méchante femme qui vous a ravi votre Adrienne. — Elle vous connaît donc? — Vous avez vu si elle me connaît, si elle me redoute!.... — Vous avez apparemment des droits sur elle? — Des droits..... que le criminel donne toujours à celui qui peut le perdre. — Le perdre!... vous pourriez confondre, perdre les d'Alinvil? — Si je dis un mot, ils sont rayés de la société. — Que ne le dites-vous, ce mot terrible que

vous ne pouvez taire sans nuire aux bons, que ces gens-là persécutent ? — Ah, Dominique ! c'est pour vous que je garde le silence. — Pour moi ! — Pour vous et pour des gens.... qui doivent vous devenir bien chers ! — Expliquez-vous ? — Je ne le puis. J'ai fait aux autels du Créateur le serment solennel de garder jusqu'à la mort ce fatal secret. — Vous ne pourriez donc le révéler sans vous rendre parjure ? — Cela me serait impossible ; mais ces méchans ignorent l'engagement que j'ai pris devant Dieu. Ils tremblent à toute minute que je ne dévoile leurs forfaits. — Oh ciel ! des forfaits ! — Ils ont été jusqu'à vouloir attenter à ma vie, mais c'était par excès de rage : car ils savent trop que, quand je n'existerais plus, je ne suis pas le seul dépositaire de leur secret. Dieu, qui m'a sauvé

de leurs piéges, a imprimé en même temps dans leur âme une terreur si grande à mon seul aspect, que ma vue produit toujours sur eux l'effet dont vous venez d'être témoin.

Dominique se tourne interdit vers Mathieu Robineau : Eh bien, mon cher Mathieu! que dites-vous de tout cela? — Je dis que tes ennemis ne sont plus cachés à mes yeux, et que je sais aussi de quel côté sont tes amis. —Ce respectable vieillard a raison, reprend le père Isidore. Vos amis, Dominique, sont dans la famille Saint-Erbin. — Ils vous connaissent aussi, mon père, messieurs de Saint-Erbin?.... — Je vous demande s'ils doivent me connaître, je suis le frère de madame de Saint-Erbin. — Vous? — La baronne est ma sœur. — Quoi, cette dame si respectable!.... J'aurais dû m'en douter; vous lui

ressemblez beaucoup, et vous avez sans doute aussi les vertus qui la rendent si chère à tout le monde. — Mon fils, ne jugez pas si favorablement de moi. Je suis homme, et susceptible de toutes les faiblesses annexées à l'humanité. Voilà Victor Pénon, son oncle.... ils me connaissent assez..... — Pour savoir, interrompt Victor, que vous êtes l'homme le plus respectable, le plus digne, le plus.....

Le père Isidore paraît troublé. Il fait tomber la conversation sur un autre sujet. Comment êtes-vous ici, Dominique, et blessé, à ce qu'il me paraît?

Dominique lui fait part du projet qu'il avait de se rendre au château de Haut-Buisson, et de sa chute de cheval qui l'a forcé à demander l'hospitalité chez le bon laboureur Pénon.

Le père Isidore lui répond : Eh quoi, mon fils! vous auriez fait l'imprudence d'aller vous livrer vous-même à vos ennemis! vous alliez mettre le pied dans l'asile du crime! Vous n'en seriez pas sorti, infortuné jeune homme! ils vous auraient tué! — Comment, sans craindre que les lois...? — Il y a long-temps qu'ils se sont mis au-dessus de toutes les lois divines et humaines. Ils veulent vous attirer chez eux à tout prix pour vous perdre; c'est pour cela qu'ils ont enlevé Adrienne de Bléville, espérant que l'amour vous faisant tout braver pour la revoir, vous vous rendriez à leur repaire, où la mort devait vous attendre. Ils ont dicté eux-mêmes à la tremblante Adrienne le billet que vous avez reçu d'elle. Mademoiselle de Bléville l'a écrit sans en sentir les conséquences, sans en prévoir les

suites. Voilà la tactique de ces monstres. — Mais qu'ai-je pu faire pour leur être si odieux? — Vous ne l'apprendrez que trop tôt.... Mais l'heure s'avance, et Adrienne ne vient point! — Vous espérez qu'ils vous la rendront? — S'ils me la rendront! vous verrez.

Tout le monde crut que le père Isidore se flattait d'un vain espoir; car la soirée, la nuit entière s'écoulèrent sans qu'on vît venir quelqu'un du château. Cette nuit, le révérend père capucin la passa dans le lit d'un des fils Pénon. Il dormit très-bien, ainsi que Dominique et son bon Robineau.

Le matin, après le déjeuner, le père Isidore prit du papier et écrivit ce billet au comte d'Alinvil:

« Je vous avertis que si vous ne « me renvoyez pas Adrienne avec le

« porteur du présent billet, je vous
« fais arrêter par la gendarmerie, sur
« une plainte au criminel que je sau-
« rai dicter à Dominique. J'ai pris ce
« jeune homme sous ma protection,
« je ne le quitterai plus désormais.
« Je sacrifierai ma vie pour lui, si vous
« m'y forcez : Vous m'avez entendu :
« agissez, ou nous agirons.

« Le père ISIDORE. »

On envoie ce billet au château par le même petit garçon de la veille, et une heure après, on le voit revenir avec Adrienne elle-même, qui se jette en fondant en larmes dans les bras du bon religieux. Eh bien, Messieurs, dit le père capucin, ai-je réussi ? — Vous m'étonnez de plus en plus! répond Dominique.....

Le petit Pénon remet au père Isidore une lettre que le comte d'Alin-

vil a écrite pour lui. Le religieux la lit tout bas en rougissant, en pâlissant tour à tour. Cette lettre est longue, et paraît, à la pantomime du père Isidore, remplie d'injures et de menaces. Il dit tout haut, après l'avoir lue : Je me doutais de tout cela ; va, méchant, ton heure est venue. Ton supplice va commencer ; il sera éternel !

Dominique demande à Adrienne comment on lui a rendu sa liberté. J'attendais à tout moment, répondit-elle, que vous arrivassiez, monsieur Dominique. On m'avait dicté le billet que vous avez reçu, dont je ne prévoyais pas les conséquences ; car, dès mon arrivée à Haut-Buisson, on m'avait traitée avec beaucoup d'égards, on ne parlait de vous devant moi qu'avec des démonstrations d'amitié, d'intérêt, qui ne me parais-

saient guère suspectes, dans l'ignorance où j'étais surtout, où je suis encore, des rapports que vous pouvez avoir avec messieurs d'Alinvil (les secrets de mon père et ceux de monsieur de Saint-Erbin ont toujours été impénétrables pour moi); enfin, tout à l'heure, monsieur le comte et la comtesse m'ont fait descendre de la chambre où j'étais surveillée par deux vieilles mégères. Adrienne, m'a dit le comte en dissimulant une rage concentrée, je vous avais fait enlever un moment à votre famille, dans l'espérance de faire revenir ici Dominique, qui nous est bien cher!..... nous avons la triste preuve qu'il nous déteste autant que nous l'aimons. Il refuse de venir ici; et d'ailleurs, on vous redemande de la part de vos parens. Nous ne prétendons pas vous tenir toujours en

captivité. Vous être libre de suivre ce paysan, qui va vous ramener à l'ami intime de votre père. Allez, Adrienne, et n'oubliez pas de dire à Dominique que, malgré les fautes de mes fils et les pleurs que je verse sur la mort de mon Octave, il peut le remplacer chez moi quand il voudra. On me calomnie, on me noircit à ses yeux. Qu'il vienne : il trouvera ces bras ouverts comme ceux du plus tendre père! Il a dû me connaître, me juger, dans le temps où il m'a sauvé la vie. Pourquoi est-il changé à mon égard? Je l'aime tant que, pour le voir ici, là, près de moi, j'emploierais, je crois, la violence, comme je l'ai fait en vain, il y a quelques jours, dans le petit bois du presbytère. L'excès de mon amitié me rend coupable à ses yeux; c'est un défaut dont je ne me corrigerai ja-

mais !..... Telles sont, monsieur Dominique, ses propres paroles. Je l'ai quitté en tremblant, et me voilà dans le sein de mes meilleurs amis!

Il y a, dit Dominique, une incohérence marquée dans les actions et les paroles de ce comte d'Alinvil! C'est par excès d'amitié qu'il me faisait garotter par ses gens, dans le petit bois, lorsque votre seul aspect l'a fait fuir! c'est par excès d'amitié qu'il m'a menacé, caressé tour à tour, et persécuté de toutes les manières depuis que j'ai le malheur de le connaître! — Les méchans, répond le père Isidore, ont un esprit de vertige qui les fait déraisonner par momens, agir toujours avec la dernière inconsquence, et finir par s'envelopper de leurs propres filets. Il ne sait que faire pour vous attirer chez lui; et s'il vous

tenait cette fois, après avoir balancé dans l'incertitude où il est toujours que vous soyez le Dominique son neveu, cette fois, dis-je, il vous perdrait. — Il en serait capable ? — Si vous saviez comme moi le motif qui l'anime contre ce neveu, vous n'en douteriez plus! — Hein, Dominique, interrompt Robineau, et la lettre d'hier, si je l'avais laissée partir telle que tu me l'avais dictée, où en serais-tu ? le comte saurait que tu es en effet son neveu. — Ciel! s'écrie le père Isidore en reculant deux pas, il est donc vrai...... Nous en avions presque la certitude par mille recherches que nous avons faites à votre sujet; mais cela est sûr enfin! vous êtes ce pauvre enfant abandonné aux Champs-Elysées! Qui vous sauva donc alors de ce cruel abandon ? — Vous le voyez, répond

Dominique, c'est ce respectable vieillard. — Homme généreux! homme parfait! ah! vous rendez le bonheur à toute une famille! Mais pourquoi, cher Dominique, vous êtes-vous obstiné à cacher si long-temps ce secret, qui n'en était pas tout à fait un pour nous? — Je ne le sais que depuis deux jours, mon révérend père. Mon digne bienfaiteur que voilà était absent; ce n'est qu'à son retour..... — Oh! que mon beau-frère va être content quand il apprendra qu'il est retrouvé, ce neveu qu'il chérit tant! — Vous me permettrez, interrompt Robineau, d'être le premier à lui apprendre cette nouvelle. Gardez tous encore ce secret, de grâce, jusqu'à ce que je trouve à propos d'en instruire monsieur le baron de Saint-Erbin.

Adrienne et le père Isidore s'en-

gagèrent à n'en rien laisser pénétrer; puis le père capucin ajouta : Le voilà donc cet enfant qui nous a coûté tant de larmes! O divine Providence! que tes décrets sont admirables! L'orphelin n'avait ni parens, ni nom, ni asile! tu envoies un second père à l'orphelin! tu le mènes par la main à travers tous les écueils du malheur, de l'inexpérience, et tu le produis aujourd'hui pour consoler les bons et confondre les méchans! O mon Dieu! c'est ici qu'il est juste de dire avec saint Ambroise : *Tu suis de l'œil le coupable qui se cache dans l'ombre, et l'innocence trouve en toi tôt ou tard un vengeur!* Tu seras vengé, Dominique, tu le seras! Pardonnez-moi ce langage familier que m'inspire l'excès de mon émotion! — Oh! parlez-moi, mon père! parlez-moi comme à un fils chéri!

J'ai donc enfin là, près de moi, deux êtres qui s'intéressent à ma triste destinée! Depuis long-temps j'étais privé de ce bonheur! — Vous êtes injuste, Dominique! Vous n'avez donc pas su apprécier le cœur de monsieur de Saint-Erbin et celui de ma sœur? Dans peu, vous verrez que le nombre de vos amis est plus grand que vous ne le pensez... mais il nous faut quitter cette demeure; nous sommes voisins d'ennemis trop dangereux. Ils sont capables, pour se venger de moi, de vous, d'entourer cette chaumière, de nous attaquer de nuit; je les connais!..... Comme notre cher Dominique ne peut marcher, nous prierons Jacques Pénon d'aller tantôt nous chercher une voiture bien douce à la ville prochaine, et nous partirons dès ce soir pour nous rendre tous auprès de monsieur

de Saint-Erbin et du bon Bléville, qui peut-être ignore encore le lieu qu'habite sa fille. — Je lui ai écrit, reprend Adrienne; j'ai trouvé le moyen de lui faire parvenir une lettre par l'exprès qui a porté à Paris celle de monsieur Dominique. — Fort bien, ma fille. Bon Pénon, vous permettrez que votre fils aîné aille pour nous.....

Pénon répond : Avec le plus grand plaisir, mon révérend père.

Et Jacques sort pour faire cette commission.

CHAPITRE V.

Il tombe dans un piége affreux.

Cet obligeant jeune homme a trouvé une chaise de poste très-commode, dans laquelle Dominique pourra tenir sa jambe allongée sur un coussin. Il remercie ses hôtes des soins qu'ils lui ont prodigués; puis on le place dans la voiture; le religieux et Robineau montent près de lui, et le militaire, Victor Pénon, qui veut saisir cette occasion d'aller saluer son bienfaiteur, monte sur le cheval qui, deux jours avant, a jeté par terre Dominique et son compagnon de voyage. On sait que ce cheval, retrouvé par Jacques Pénon, a été gardé

avec soin dans l'écurie de la petite ferme. Mathieu Robineau avait eu l'attention de le débarrasser de la valise et des effets qu'il portait.

On fait de part et d'autre de nouveaux vœux pour le bonheur commun, et nos amis partent pour le château de la Croix-Saint-André. Ils sont en force, et ne craignent pas qu'on les attaque. Le brave Victor Pénon est capable de les défendre seul contre six hommes.

Il ne leur arrive rien en route. Après avoir voyagé toute la nuit, très-lentement, à cause de l'état de souffrance de Dominique, l'aurore vient les éclairer, et le soleil qui la suit dore bientôt les hautes murailles du château gothique de monsieur de Saint-Erbin. Quel bonheur, se dit Dominique! je rends Adrienne à son père, et je l'épouse de suite sans doute;

car je sais maintenant qui je suis. Je me découvre. On m'apprend tous les secrets qui me concernent, et l'on n'a plus de raison pour me refuser une main qu'on m'a promise.

Dominique se flatte d'être bientôt au comble de ses vœux ; mais il a encore besoin de patience ; il a quelques nouvelles épreuves à subir avant d'arriver à ce but si désiré.

Il est grand jour quand la voiture entre dans la cour d'honneur du château. Les deux jeunes Saint-Erbin y promènent leur frère Vallery, qui commence à marcher. Qui nous arrive-là? s'écrient-ils ; serait-ce Adrienne? — C'est elle-même! s'écrie Victor Pénon, qui est descendu pour donner la main aux voyageurs.

Qu'on juge de la joie des fils du baron en retrouvant leur fugitive,

en voyant revenir leur cher Dominique. Ils saluent avec respect le révérend père capucin, et s'empressent autour de Dominique, qui leur raconte en somme la cause de son accident.

Monsieur et madame de Saint-Erbin, ainsi que monsieur de Bléville, sont bientôt avertis de l'arrivée inattendue de tant de personnes qui leur sont si précieuses. De Bléville serre sa fille dans ses bras, et la famille Saint-Erbin presse Dominique de lui dire comment il a pu retrouver son Adrienne. Avant de répondre, Dominique présente Mathieu Robineau.

A ce nom, le baron de Saint-Erbin paraît surpris et intimidé; il a changé de couleur. Quoi! dit-il, c'est là ce bon vieil ami dont vous nous avez fait tant d'éloges, Domi-

nique ?... j'en suis ravi... enchanté... Il vous aura sans doute instruit.... .

Permettez, monsieur le baron, répond Mathieu Robineau, que nous parlions de cela dans un autre moment ; celui-ci est consacré à la joie, à la reconnaissance ; car mon jeune ami m'a justement vanté les soins que vous lui avez prodigués ici. — Ah! monsieur Robineau, que ne m'est-il permis de vous apprendre à quel point ces prétendus soins sont intéressés! — Je crois vous deviner, monsieur. — Vous..... me devinez?

Il pâlit et semble prêt à perdre connaissance. Madame de Saint-Erbin, qui s'aperçoit de son état, jette un cri, lui fait donner ce qui lui est nécessaire pour le faire revenir, en disant : Ah! mon ami! vous m'aviez promis d'être plus courageux! Que sera-ce donc, quand il faudra parler?

Je ne conçois rien à cet excès de faiblesse ! — Ma chère Caroline, répond le baron d'une voix altérée, j'aurai plus de force, je t'en réponds...... mais c'est que la présence de monsieur Robineau.... — Eh bien, mon ami, monsieur Robineau a tout l'extérieur d'un parfait honnête homme. C'est le conseil, l'ami intime de Dominique; il sera digne de nous entendre et de lui dicter la conduite qu'il devra tenir. Remettez-vous, Prosper. Que feriez-vous donc à la place de d'Alinvil ? — Il y a longtemps, Caroline, que je n'existerais plus. — Tiens, mon ami, vois ce bon Victor Pénon qui te presse dans ses bras comme un fils ferait à son père.

Victor répond : C'est que monsieur le baron est bien un père pour moi. Dominique sait ce que nous lui

devons; mon oncle et moi, nous lui avons tout dit. — Imprudent! dit à son tour le baron, qui reprend des forces, fallait-il confier le malheur de votre père? — Vous l'avez réparé, mon colonel; et ce trait vous fait trop d'honneur pour ne pas le publier.

On s'entretint, pendant tout le dîner, de la noire méchanceté des d'Alinvil; et Dominique se sentant fatigué, on le porta dans son appartement, où il demanda à être placé près de la fenêtre ouverte, afin d'y respirer l'air embaumé des fleurs du parterre, et de voir ses amis, qui étaient allés au parc pour s'y promener. Vallery seul resta près de lui pour lui tenir compagnie.

Dominique, en portant ses regards sur la vaste étendue du parc, remarqua avec surprise qu'on y avait

rétabli la clôture de la partie cédée à un prétendu voisin. Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il à Vallery; on avait abattu ces treillages, et on les a remis. — Ah! ah! répondit le jeune homme embarrassé, vous remarquez cela...... C'est vrai...., mon père, qui aime beaucoup ces bosquets, en a voulu faire sa promenade particulière; il ne veut pas y être troublé par nous autres, par les gens de la maison. — Par vous autres, mes amis? mais il me semble avoir entendu dire à table que votre congé de semestre était près d'expirer, que vous alliez bientôt rejoindre le régiment de votre père, dans lequel vous servez tous les trois. — Cela est encore vrai...... Que vous dirai-je? pour avoir fait remettre cette clôture, mon père a eu apparemment des raisons particulières qu'il n'aura

pas jugé à propos de nous communiquer. — Voilà ce que vous pouviez répondre de plus raisonnable, mon cher Vallery. Et l'homme au tambour, au cor de chasse, vient-il toujours faire ses folies ? — Non, oh! non; mon père y a mis bon ordre: nous ne l'entendons plus. — Ce fou qui me donnait des avis, comme si l'on en voulait ici à mes jours.... — Vous voyez, Dominique; vous avez bien la preuve que c'est ou un insensé ou un agent des d'Alinvil, qui voulait vous effrayer. On vous aime ici comme l'enfant de la maison, et vous en aurez des preuves. — Je l'espère, en.....

Il allait dire : En épousant mademoiselle de Bléville; mais il se retint, se rappelant soudain que le jeune Vallery ressentait pour Adrienne un amour sans espoir.

Ces deux amis causèrent; mais Dominique désira bientôt se mettre au lit, où il dormit profondément jusqu'au lendemain matin.

Il est à remarquer qu'il se passa huit jours entiers sans que le baron ni de Bléville demandassent à Mathieu Robineau ou à Dominique un entretien particulier. Quand Robineau voulait leur parler, le baron et son ami changeaient de couleur, et le quittaient sans le laisser aborder une conversation qu'ils prévoyaient concerner Dominique. En revanche, le baron, de Bléville et le P. Isidore avaient souvent des entretiens particuliers; ce qui, en surprenant beaucoup Robineau, lui faisait craindre que le révérend père capucin n'eût pas bien gardé son secret. Cette affectation de l'éviter et ces colloques fréquens entre eux indisposèrent beau-

coup Robineau, qui ne sut plus que penser des prétendus amis de son élève.

Il fit part de ces réflexions à Dominique, qui les traita de chimères, persuadé qu'il n'était rien de plus pur au monde que la famille Saint-Erbin et ses amis.

Pendant ce temps, il était totalement rétabli de sa chute; il avait retrouvé son agilité habituelle.

Un matin qu'il se promenait seul devant l'avenue du château, un des domestiques du baron l'arrêta, et lui dit : J'allais à votre appartement, monsieur Dominique. — Que me voulez-vous? — Il y a à l'auberge du Petit-Saint-Jean, là-bas, à un quart de lieue, un monsieur qui voudrait bien vous parler. — Quel est-il? — Je l'ignore; il dit avoir été un de vos plus grands amis. — Son nom? — Il ne

me l'a point dit. J'étais là, moi, dans cette auberge, à boire bouteille avec mon cousin, qui en est le premier garçon. En entendant dire que j'étais du château de la Croix-Saint-André, ce monsieur m'a engagé à vous prier en grâce de vous rendre sur le champ à cette auberge, m'assurant que vous auriez le plus grand plaisir à le revoir. — Ce n'est point quelqu'un de chez monsieur d'Alinvil, sans doute? — Oh! je vous certifie bien que non, monsieur Dominique. Je connais ces visages-là, et je sais trop la haine que ces messieurs vous portent, pour vous engager dans leurs piéges. — Un grand ami de mon enfance! je ne vois que monsieur le curé Paterne. — C'est cela sans doute; c'est un curé; car il a les cheveux en rond; un petit vieillard, frais encore...... — C'est lui; ce ne

peut être que lui; mais pourquoi ne vient-il pas me trouver au château? — C'est ce que je lui ai demandé. Il m'a répondu qu'il n'avait pas l'honneur de connaître assez particulièrement monsieur le baron pour prendre cette liberté; que d'ailleurs il avait des choses très-secrètes à vous communiquer; qu'enfin vous lui rendriez le plus grand service, et à vous-même aussi, si vous alliez le trouver. Que craignez-vous, monsieur Dominique? Dans une auberge, la maison est sûre, j'y ai mon cousin. — Allons, voyons donc ce que me veut ce grand ami de mon enfance : c'est sans doute monsieur Paterne. ....

Le domestique quitte Dominique; et celui-ci, qui n'est pas peureux, ne pense pas à le retenir, à se faire accompagner par lui. Il s'achemine lentement vers l'auberge du Petit-Saint-

Jean, où il arrive bientôt. Un vieillard est sur la porte; aussitôt qu'il aperçoit Dominique, ce petit vieillard sort sur la route, lui prend le bras, et Dominique reconnaît monsieur Noblet.

Quoi! lui dit Dominique avec humeur, c'est vous, Monsieur, qui me dérangez!...—Oui, oui, c'est moi. Venez vous promener là-bas le long de ce petit bois; j'ai mille choses à vous dire. — Et moi, je n'ai rien à apprendre de vous. — Oh! vous m'écouterez! c'est pour votre intérêt. — D'où vous vient cette chaleur à prendre mes intérêts? vous en ai-je prié?.... — L'amour du prochain me suffit pour que je sois toujours prêt à rendre service. Si je viens vous parler, c'est pour suivre les dernières volontés de ma sœur, de mademoiselle Noblet, cette sainte personne

que vous avez vue, je crois, chez moi, à Dreux. Je l'ai perdue, cette chère sœur; elle est morte, et..... — Tant pis; mais laissez-moi, je ne veux rien avoir à démêler avec un homme aussi méchant que vous. — Méchant! ah! vous allez me trouver bien plus méchant, car j'ai de jolies choses à vous apprendre sur mademoiselle Adrienne de Bléville. — Sur Adrienne!

Tout en parlant, l'honnête monsieur Noblet serrait le bras de Dominique, et le faisait marcher dans la campagne vers un petit bois qui offrait un ombrage délicieux contre les ardeurs du soleil. Dominique voulait le quitter; mais M. Noblet venait de nommer Adrienne, et ce nom chéri excitait sa curiosité.

Qu'allez-vous me dire? demande Dominique, homme vraiment calom-

niateur, oseriez-vous ternir la vertu d'Adrienne? — Non, oh! non; la jeune personne est vertueuse, très-vertueuse; mais son prétendu père... — Monsieur de Bléville? — Elle n'est point fille de Bléville. — Encore le même mensonge! Adieu. — Attendez donc; vous serez bien étonné quand je vous aurai nommé son véritable père. — Vous le connaissez? — Et vous aussi. C'est... — Après? — C'est un capucin du couvent de Dreux, le révérend P. Isidore. — Isidore! Elle est fille......? — Du révérend P. Isidore, je vous le jure sur l'Evangile.— Allons, quel conte inventé par la noirceur! Un religieux aussi respectable!.....

Ils étaient arrivés à l'entrée du petit bois. M. Noblet poursuit : asseyons-nous-là, je vais vour raconter des choses que vous avez ignorées

jusqu'à présent, et qui vont bien vous étonner. —Mais, d'où tenez-vous...— Je vous nommerai après mes autorités; asseyez-vous donc.

Dominique, très-étonné, s'assied; monsieur Noblet en fait autant et continue : Le P. capucin n'a pas toujours été capucin; il est frère de madame de Saint-Erbin. — Je sais cela. — Et moi aussi, vous voyez que je suis intruit. Resté veuf, avec Adrienne au berceau, il fit des folies, des fredaines (*à l'oreille de Dominique*); on parle même de grands crimes!.... (*plus haut*) mais vous savez que Dieu n'abandonne jamais le pécheur. Sa grâce toucha le cœur de celui-ci. Il se repentit; et vaut mieux, dit l'Ecriture, un coupable qui se repent, que quatre-vingt-dix-neuf justes. Alors il confia sa fille à de Bléville, qui avait été

le complice de ses fautes; il obtint de lui qu'il se ferait passer pour le père d'Adrienne, et il se jeta dans l'état monastique. Cela est aussi vrai que j'ai l'honneur de vous le dire. — Qui a pu vous instruire?... — Qui? quelqu'un qui le sait bien; c'est monsieur le comte d'Alinvil. — Le comte d'Al..... Vous connaissez ce misérable! — Pas si misérable, mon cher. Parlez plus bas; car il est là qui nous écoute.

A l'instant Dominique sent qu'on lui jette un drap sur la figure. Cinq à six personnes se précipitent sur lui et l'entraînent, malgré ses efforts, dans un endroit plus écarté de la forêt.

Là, il est lié, garotté à un arbre. On lui ôte le drap de dessus la tête; on lui ferme la bouche avec un bâillon, et il voit le comte d'Alinvil le poignard levé sur lui.....

CHAPITRE VI.

L'ordre va renaître du désordre.

Le comte d'Alinvil n'est pas seul. Outre quelques-uns de ses gens affidés, il a ses deux fils avec lui, et monsieur Noblet est là qui, souriant avec amertume, dit à Dominique : Vous rappelez-vous, jeune imprudent, d'avoir manqué à un homme de mon âge, à mes cheveux blanc, en me précipitant, pour ainsi dire, un jour, du haut en bas de votre escalier? Il est juste que je me venge aujourd'hui de cette insulte; mais rassurez-vous, on n'en veut point à votre vie. Ecoutez seulement monsieur le comte, et suivez ses avis;

c'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre.

On juge bien que le pauvre Dominique est indigné; mais il ne peut ni exprimer sa colère, ni faire le moindre mouvement. Monsieur d'Alinvil lui adresse la parole : Dominique, vous êtes mon neveu; j'en ai la preuve certaine. Ne croyez pas cependant que je veuille vous arracher soudain la vie sans vous avoir appris à quelle condition je puis vous la laisser. Dominique, votre naissance a été marquée par de tristes évènemens auxquels j'ai eu le malheur de prendre la plus grande part. Si je vous apprenais les crimes que j'ai commis, vous jugeriez aisément de ceux que je puis commettre encore. Tout me serait indifférent, pourvu que je pusse cacher mes secrets dans la plus profonde nuit. C'est ce que je

viens vous proposer. Je vais vous lire à haute voix ce papier que j'ai tracé, et que je vous ordonne de signer sur le champ.

Le comte tire en effet un papier de son porte-feuille, et lit ce qui suit :

« Je soussigné, Dominique Cra-
« quet, atteste que je fus un impos-
« teur en prétendant être allié à la
« famille d'Alinvil de Marseille, et à
« celle des Saint-Erbin du château
« de la Croix-Saint-André. Je suis
« simplement le fils d'Eustache Cra-
« quet, ménétrier, et de Barbe Fon-
« taine, sa femme, blanchisseuse de
« fin, ainsi que l'atteste mon extrait
« de baptême ci-joint, et que je certi-
« fie véritable. N'ayant ainsi aucun
« rapport avec les nobles familles
« ci-dessus dénommées, je déclare
« n'avoir aucun droit à leur deman-

« der compte de gestion de biens, ou
« tout autre de quelque nature qu'il
« soit. »

Votre signature et *l'approuvé de l'écriture* me suffiront, Dominique. A ces conditions; je vous rends votre liberté, et je vous accorde ma protection.

On ôte le bâillon à l'infortuné Dominique, qui répond, outré de rage : Monstre! arrache moi la vie! ajoute un crime à tes crimes! mais n'exige pas de moi une bassesse que je ne ferai jamais! — Tu résistes! Cè fer levé sur ton sein ne t'apprend-il pas assez le sort qui t'attend! — Frappe, scélérat! — Encore une fois, signe cet écrit, Dominique, ou tu es mort! — Non! — Apprends, avant de mourir, que je puis cacher ta mort comme j'ai su dérober ta naissance à tous les yeux! que per-

sonne au monde n'a le droit de me demander ce que j'aurai fait de toi. — Frappe, encore une fois! délivre-moi de l'horreur de te voir.

Le comte va frapper...... Soudain des cris, des pas précipités se font entendre autour de ce groupe dans le bois. Le lâche Noblet, qui redoute ce qui va en effet arriver, se jette alors entre Dominique et d'Alinvil, en s'écriant : Je ne souffrirai pas qu'on commette un meurtre en ma présence, ou je périrai avec l'innocent!

Ce mouvement inattendu dérange d'Alinvil; et au même moment, on voit accourir les deux jeunes Saint-Erbin, Victor Pénon et le père Isidore, accompagnés tous du même domestique qui, sans le savoir, avait envoyé Dominique vers ses ennemis.

Le P. Isidore désarme d'Alinvil en

lui disant : Tu veux donc combler la mesure, misérable ! Hé bien ! apprends que quelqu'un qui t'est bien cher existe, et qu'on peut exercer sur lui la même fureur qui te portait à assassiner ton neveu ! — Quelqu'un qui m'est bien cher ! Quel est cet individu dont ton baron de Saint-Erbin m'a déjà parlé ? — Ecoute, d'Alinvil : il est temps de terminer tous ces différends ; mais sans bruit, sans éclat, dans l'intérieur de nos deux familles. Je te répons de la docilité de Dominique à se soumettre à tout ce que tu exigeras pour ta sûreré ; mais il faut que cela se passe chez mon beau-frère. Ose te rendre, dans trois jours, avec ta femme et tes fils, au château de la Croix-Saint-André ; ne crains pas d'y tomber dans les piéges que tu sais si bien tendre aux autres. Tu apprécies assez, dans ta

conscience, monsieur de Saint-Erbin; tu as assez de raisons pour l'estimer, pour ne pas le regarder comme toi, comme un vil assassin! Je te jure, et tu me connais assez aussi pour croire à mes sermens, que tout sera terminé en peu d'instans. Réponds, d'Alinvil, oseras-tu venir nous trouver dans trois jours?

D'Alinvil, pâle, égaré, se promène, réfléchit, et dit enfin : Je veux tenter ce dernier moyen de conciliation; mais s'il y a la moindre perfidie...! — Il n'y en aura point; je te le jure sur Dieu, sur mon Dieu, que je ne blasphême point comme ce vil Noblet, ton digne agent apparemment. Encore une fois, viens avec ta famille, et soyez tous dans la plus parfaite sécurité. Apporte les titres, les contrats, tous les papiers relatifs à cette affaire, et j'affirme que

Dominique donnera alors toutes les signatures qu'on croira devoir exiger de lui pour la paix et l'honneur des deux familles. — Tu me promets....? — Je me dévoue le premier à ton juste ressentiment, si je te trompe. — Je t'ai toujours connu loyal et franc. — Tu me trouveras encore loyal et franc dans ce rendez-vous que je t'assigne avec la certitude de tout pacifier. — Eh quoi ! (*il s'attendrit*) vous aurez donc tous pitié de moi? — Il faut en finir. Voir toujours de nouveaux forfaits, qu'on ne pourrait arrêter par les lois sans compromettre tant d'honnêtes gens ! cela fait mal, et je me fais fort d'y mettre un terme à la satisfaction de tout le monde. — Cela me paraît impossible. — Ni impossible, ni même difficile. Tu en jugeras toi-même. — Allons, j'y consens. Dans

trois jours? — Dans trois jours. — A la Croix-Saint-André? — A la Croix Saint-André. — On oubliera tout ressentiment? — Tout ressentiment sera éteint. — J'irai. — N'oublie pas les papiers. — Cette clause seule me paraît suspecte. — Elle ne peut l'être. Ne faut-il pas, pour la sûreté générale, que Dominique...? — J'entends. C'est la dernière épreuve à laquelle je consente à me soumettre; si elle me devient fatale, tremblez tous! — Pour la dernière fois à mon tour, je réponds que cette entrevue terminera tous les différends. — Il y a bien long-temps que je le souhaite..! Adieu; tu as ma parole, et je compte sur la tienne.

Le comte, ses deux fils et leurs gens se retirent à la hâte. Le vieux Noblet veut les suivre; Dominique s'écrie : De grâce, arrêtez ce mé-

chant homme; je veux savoir de lui...

A cet ordre, Victor Pénon s'empare du cagot, qui se jette à genoux, pleure, demande grâce.

On ne l'écoute pas; on l'entraîne; puis après avoir délié notre jeune ami, cette petite caravane revient au château par des chemins détournés.

On a déjà dit qu'un certain instinct naturel réunissait les hommes méchans, les faisait se chercher, se connaître tous pour le malheur des bons. Monsieur Noblet venait de perdre sa sœur. Il avait vendu sa maison de Dreux, et tout nouveau séjour lui devenait indifférent. Monsieux Noblet donc, piqué de la manière dont Dominique l'avait reçu à Paris, avait appris que le comte d'Alinvil en voulait beaucoup à ce jeune homme. Aussi souple que le serpent,

il s'était introduit chez le comte, avait flatté ses goûts, ses passions; et le comte, à son tour, voyant dans ce faux dévot un homme de sa trempe, l'avait ménagé, dans l'espoir qu'il pourrait un jour lui être utile. Ce jour était arrivé. Le comte, à qui le moyen d'enlever Adrienne, pour attirer chez lui Dominique, n'avait pas réussi, voulait absolument le perdre ou en tirer l'écrit qu'on a lu plus haut, et dont on connaîtra bientôt les motifs. Pour cela, il fallait tendre à Dominique un nouveau piége, ce qui n'était pas facile. Au moyen de quelques demi-confidences faites à Noblet, celui-ci avait imaginé de faire demander le jeune homme à l'auberge du Petit-Saint-Jean, et de le conduire, en l'intéressant par une conversation animée, jusqu'au bois où les d'Alinvil s'étaient d'avance cachés en

force; mais le domestique qui avait engagé Dominique à se rendre à l'auberge, n'ayant aucune raison pour cacher cela, l'avait dit en rentrant au P. Isidore, qui demandait où était Dominique. Le père capucin, redoutant quelque piége, s'était soudain mis en marche avec ce domestique, le militaire Victor et les deux jeunes Saint-Erbin. Arrivés tous à l'auberge du Petit-Saint-Jean, on leur avait dit que le vieillard et le jeune homme venaient de prendre la route du bois où on les avait vus disparaître. Nouveaux soupçons de la part de nos amis, qui, doublant le pas, étaient arrivés assez à temps pour sauver la vie à leur jeune parent.

Si le lecteur veut savoir aussi comment le comte d'Alinvil a acquis la certitude que Dominique est réellement son neveu, ce qui l'a déterminé

à se porter à un acte inoui de violence envers ce jeune homme, il se rappellera le moment où Mathieu Robineau, avant de quitter la ferme du laboureur Pénon, a, dans un moment d'abandon, fait cette même confidence au P. Isidore, ainsi qu'à son Adrienne. Toute la famille Pénon était là. Le petit garçon, porteur de lettres au château d'Alinvil, y allait souvent jouer avec les fils du jardinier. Il s'était vanté de connaître monsieur Dominique pour être le neveu de monsieur le comte. Les méchans ont l'oreille à tout, l'œil partout. Celui-ci avait fait venir le petit Pénon, qui, sans en sentir la conséquence, lui avait répété tout ce qu'on avait dit devant lui chez son père; et c'était d'après cette certitude du véritable état de Dominique, que le comte et monsieur Noblet avaient dressé leurs batteries.

On voit que malheureusement il n'y a rien que de très-naturel dans tous ces évènemens. Nous en allons voir d'autres qui amèneront enfin le dénoûment de cette histoire.

Le baron, sa femme, Mathieu Robineau et de Bléville attendaient avec impatience le retour de leurs fils et du P. Isidore, dans l'avenue qui donnait sur la route, tandis qu'ils rentraient tous par une petite porte du parc (car, en dépit des plaisans, tous les parcs ont de petites portes, et qui ne servent pas uniquement aux romanciers. Demandez à l'Amour s'il n'a pas su souvent en tirer parti, sans que nous en ayons fait mention dans nos ouvrages ?)

Ils étaient donc rentrés par le parc, et cherchaient partout monsieur et madame de Saint-Erbin.

Ceux-ci, prévenus du retour de

leurs amis, furent bien vite les rejoindre, et n'apprirent pas sans indignation la nouvelle tentative des d'Alinvil pour tirer de Dominique un écrit contre lequel il eût pu sans doute protester par la suite; mais il fallait le faire en justice, et c'est ce qu'on voulait éviter. C'est, ajouta Dominique, c'est ce méchant vieillard, indigne de ses cheveux blancs, qui m'a entraîné dans ce piége affreux. — Moi, reprend Noblet tout tremblant, j'ignorais..... — Vous saviez tout. — Je vous ait fait un rempart de mon corps, lorsque.... — Lorsque vous avez vu mes amis voler à mon secours. — La très-sainte Vierge m'est témoin... — Laissez-là la Vierge, Dieu et tous les saints que vous outragez! vous méritez d'être puni de votre odieuse conduite! —Comment donc! prétend-on me retenir de force, me tuer, m'as-

sassiner, que sais-je? — Non; mais j'ai vu dans les souterrains du château les débris d'une vieille chapelle. Il est juste que vous y soyez enfermé quelques jours pour y faire pénitence. — C'est affreux! — C'est ce qu'il vous plaira.

Monsieur Noblet change de ton. Il pleure, il gémit, il proteste de son innocence. L'ordre de Dominique n'en est pas moins exécuté. C'est le brave Victor Pénon qui se charge de le plonger dans un cachot, où il est condamné au pain et à l'eau. Nous reviendrons sur ce tartufe, qui ne doit inspirer aucune pitié.

Tant de coups à la fois portés à la sensibilité des bons habitans du château, les avaient fatigués; on ne pensa qu'à prendre du repos.

Le lendemain de ce jour orageux, monsieur, madame de Saint-Erbin,

de Bléville, Mathieu Robineau, le P. Isidore et Dominique se réunirent seuls, par l'ordre du baron, dans le cabinet de ce dernier. On n'avait pas voulu des jeunes Saint-Erbin, ni d'Adrienne, pour l'importante explication qui devait avoir lieu, et c'est ici que le lecteur doit redoubler d'attention, s'il s'intéresse toujours à son jeune et malheureux carillonneur.

CHAPITRE VII.

Enfin il va tout savoir.

Ces six personnages étaient pâles, paraissaient troublés, agités, inquiets de ce qui allait se dire. La famille Saint-Erbin surtout était dans un état difficile à décrire; et l'on va juger du caractère noble et ferme du P. Isidore, en apprenant qu'il a gardé à Robineau le secret que celui-ci avait exigé de lui.

D'abord il règne un profond silence, et tout le monde se regarde, comme indécis de savoir lequel portera le premier la parole. C'est le père Isidore qui rompt ce silence. D'après l'avis, dit-il à monsieur de Saint-Erbin, que j'ai donné hier au comte

d'Alinvil, et puisqu'il doit venir ici après-demain, il est inutile de laisser plus long-temps Dominique dans l'ignorance de ce qui concerne sa famille. Je juge donc à propos de l'interroger, et de lui apprendre ensuite tous les détails de sa naissance. Répondez, Dominique; êtes-vous, oui ou non, le fils des bonnes gens qui vous ont servi de père et mère?

Robineau interrompt: Avant qu'il réponde, mon révérend père, ayez la bonté de me dire si l'aveu qu'on exige de lui, si le récit qu'on va lui faire, ne nuiront pas plus à son repos qu'ils ne seront utiles à sa destinée; car, à l'entendre, on doit exiger de lui une soumission, une docilité à toute épreuve, et votre secret paraît si important, qu'on voulait attendre que Dominique fût mûri encore par l'âge et l'expérience.

Il est certain, réplique le père Isidore, que ce secret est d'une nature à être caché encore quelque temps à un homme aussi jeune que l'est Dominique... Mais les circonstances nous pressent, et vous êtes là, vous, monsieur Robineau, qui saurez, par votre crédit sur lui, par l'attachement qu'il vous porte, et réprimer sa surprise, et comprimer quelques mouvemens d'impatience que sans doute il éprouvera. Certainement ce qu'on exige de lui est au-dessus des forces humaines. Il faut parler cependant. Reculer de pareils aveux, c'est les rendre plus pénibles à faire. Nous allons tous nous abaisser à ses yeux étonnés; mais nous comptons sur vous, sur son excellent cœur, pour ne pas nous faire repentir de notre sincérité. Le bien, d'ailleurs, se trouvera ici à côté du mal, et nous espérons que l'un

fera pardonner à l'autre..... Tout cela est encore énigmatique..... Veuillez d'abord répondre. Est-il cet enfant abandonné aux Champs-Élysées? — Il l'est, Messieurs; en voilà les preuves.

Robineau jette sur une table les papiers trouvés jadis sur l'enfant. Le baron s'en saisit et pâlit en disant: C'est cela! voilà bien les actes qui constatent la mort de ses parens, la lettre commencée par Elvina!... C'est lui! Fatale lumière! tu m'éclaires enfin, et voici le moment de cette funeste explication que je recule en vain depuis huit jours!..... Vous avez dû remarquer, monsieur Robineau, que je vous évitais pour éloigner ce triste aveu. Vaines terreurs!... elles me glacent, et pourtant il faut parler! Dominique, vous êtes mon neveu; ma sœur fut votre mère, et votre père

fut le frère du comte et du marquis d'Alinvil. — Je ne m'en suis que trop douté, dit Dominique, depuis que j'ai la certitude de mon état. — Mon cher Dominique! tu m'appartiens par les liens du sang!..... Cependant ton sort est entre mes mains. Il ne tient qu'à moi de te reconnaître ou de te désavouer, sans que tu puisses exiger que je te rende ton nom. — Dieu! comment cela peut-il être? — Cela est, et tu en auras bientôt la conviction. Il faut que tu mérites ce bienfait de ma part.... — Par quel moyen? — En te rendant digne de la main d'Adrienne. — A propos d'Adrienne, puis-je croire, Messieurs, ce que ce perfide Noblet m'a dit, qu'elle n'est point la fille de monsieur de Bléville? — Elle n'est point sa fille. — O ciel! et son père serait, selon lui, ce révérend père Isidore.

Je suis son père, interrompt le religieux en versant des larmes; mais ce secret est encore ignoré d'elle, et tu es le premier, Dominique, à qui il ait été révélé. Voilà déjà, n'est-ce pas, un premier obstacle à ton bonheur : tu ne voudras pas épouser la fille d'un homme que des remords ont plongé dans un cloître. — Des remords! — Oui, mon fils, des remords cruels, dont la pénitence, la prière, tous les secours de la religion n'ont pu encore débarrasser ma conscience!... Dominique, votre front se couvre d'un nuage.... vos yeux expriment le mépris.... vous balancez! Il est inutile de vous en dire davantage; ce premier aveu nous a tous condamnés! — Parlez! oh, parlez! ne jugez pas que mon étonnement soit.... — Non, Saint-Erbin, non (*il se lève*); remettons ces détails à un autre mo-

ment, ou plutôt ensevelissons-les dans le plus profond silence! Si Dominique frémit à un seul mot, quelle serait ensuite sa douleur s'il savait....!

Mathieu Robineau reprend la parole : Je le connais, Messieurs; Dominique aura le courage d'entendre tout ce que vous avez à lui apprendre. Il vous saura gré de votre sincérité; et quelque faute que la fatalité ait fait commettre dans cette affaire, il aura l'indulgence de l'excuser.

Dominique confirme cette assertion : Je vous le jure, dit-il, ô mes meilleurs amis! En grâce, ne me replongez pas dans l'obscurité, dans cette nuit de ténèbres où j'erre à l'aventure depuis tant d'années! Que m'importerait d'ailleurs de savoir de quel père Adrienne aurait reçu le jour! Je l'aime, je l'adore; elle

est belle, vertueuse; elle sera ma femme!

Elle sera sa femme! réplique avec joie le père Isidore; ce mot nous rassure tous! De Bléville, faites-lui devant nous ce récit douloureux, et tombons tous ensuite à ses pieds pour réclamer cette indulgence qu'il nous a promise, dont nous avons un si grand besoin. (*Au baron*) : Du courage, Saint-Erbin! ce moment est sans doute humiliant; mais il faut l'offrir au Seigneur en expiation de nos fautes!... Je l'ai dit cent fois : l'enfant grandira, il deviendra un homme, et un jour il nous faudra rougir à ses yeux!... ce jour, le voilà; montrons-nous fermes, quoique humbles et modestes. La récapitulation, la confession exacte de nos erreurs en sera la juste et la dernière punition. Parlez, de Bléville; nous sommes en

famille, il n'y a point ici d'étranger, car l'honnête Robineau peut passer pour le second père de notre enfant; ainsi n'omettez aucune particularité.

Je vais donc, dit de Bléville, faire ce récit pénible; et dussé-je encourir à jamais la haine de Dominique, je n'épargnerai personne; c'est vous dire assez, mes amis, que je ne me ménagerai pas plus que tous ceux qui ont joué un rôle dans cette intéressante histoire.

L'ENFANT PERDU.

La plus étroite amitié unissait dès l'enfance le vieux baron de Saint-Erbin, père de celui que vous voyez, et le comte François-Dominique d'Alinvil, à qui le seigneur de Haut-Buisson doit le jour. Ces amis, élevés ensemble dans le même collége, en

furent retirés par leurs parens, qui se connaissaient aussi particulièrement. On leur donna des précepteurs; et pour tromper l'absence (car l'un demeurait ici et l'autre à Marseille), ils s'écrivaient des lettres, qu'on a gardées dans la famille Saint-Erbin, et qui respirent le plus tendre attachement.

Ayant perdu tous deux, dans un âge déjà fait, les auteurs de leurs jours, ils se virent possesseurs d'une immense fortune, et songèrent à se marier. Mais craignant que ce lien ne les désunît, ils se promirent de se présenter mutuellement leurs prétendues avant le mariage, et de faire jurer à ces dames la même amitié qui devait unir leurs maris jusqu'à leur dernier soupir; cette promesse fut accomplie à la rigueur. Quelques jours avant leur hymen, les deux

fiancées se virent, s'embrassèrent, et promirent en effet de ne troubler jamais cette amitié d'enfance qui faisait le bonheur de leurs futurs époux. Toutes ces paroles furent tenues; mesdames de Saint-Erbin et d'Alinvil s'aimaient comme des sœurs, tandis qu'on aurait pris leurs maris pour deux frères; exemple rare de deux ménages qui n'en faisaient pour ainsi dire qu'un; car si monsieur et madame d'Alinvil venaient l'hiver au château de la Croix-Saint-André, monsieur et madame de Saint-Erbin allaient à leur tour passer l'été à la terre d'Alinvil, située à une lieue de Marseille, en sorte qu'ils étaient toujours ensemble. Cette félicité n'aurait jamais été troublée s'il ne fût pas survenu des enfans, et des enfans dont quelques-uns ont été bien loin de ressembler à leurs pères.

Monsieur de Saint-Erbin eut un fils et une fille. Monsieur d'Alinvil devint père de trois garçons, et malheureusement tous ces enfans furent gâtés par leurs mères. Mesdames d'Alinvil et de Saint-Erbin étaient bonnes sans doute, mais faibles à l'excès. Quand je dis cependant qu'elles gâtèrent tous leurs enfans, je me trompe beaucoup, et je dois rectifier cette erreur. Madame de Saint-Erbin détestait sa fille, et n'avait des yeux que pour le baron, son fils, tandis que, de son côté, madame d'Alinvil n'adorait que le marquis, son fils aîné, et le comte, son puîné. Son troisième fils, le plus jeune de tous, n'avait pas le bonheur de lui plaire. Dominique, c'était le nom qu'on lui donnait, était doux, timide, rudoyé par sa mère; il avait devant elle un air toujours effrayé, qu'elle prenait pour de la

bêtise, tandis que la jactance, la hauteur, l'amour-propre de ses deux autres fils passaient à ses yeux pour de l'esprit, pour une noble élévation.

Madame de Saint-Erbin trouvait sa fille gauche, laide, stupide; elle la laissait continuellement avec les gens, et ne s'occupait point de son éducation; au lieu que son fils, qui valait cependant mieux que les deux aînés d'Alinvil, lui semblait un petit aigle, fait pour illustrer un jour la famille. Cette partialité d'une mère pour l'un de ses enfans aux dépens de l'autre, n'est que trop commune dans la société, et ce fut, Dominique, la cause de tous les malheurs de vos parens. Ecoutez-moi avec attention.

Ces deux mères, ainsi prévenues, s'entendaient à merveille pour trouver qu'elles avaient raison dans la manière de placer leur affection. Ainsi,

madame de Saint-Erbin trouvait que le petit Dominique était détestable, et madame d'Alinvil entretenait son ami dans la haine qu'elle portait à Sophie de Saint-Erbin. Elles n'eurent pas de peine à persuader à leurs maris que tel ou tel de leurs enfans était plus aimable que les autres. Ainsi, dans chacune des deux maisons, il y eut un pauvre enfant détesté des auteurs de ses jours.

Qu'arrive-t-il en pareil cas, et quand deux familles se voient fréquemment? Que les deux petits infortunés se rapprochent, se parlent, se consolent, sont toujours ensemble. Proscrits du salon, où l'on n'admet que les deux frères, laissés tous deux dans l'antichambre, dans la société des valets, ils ne voient qu'eux deux; ils jouent ensemble, et cette conformité de malheur, ce rapport de si-

tuation jette souvent dans leurs jeunes cœurs un commencement d'affection qui devient plus vif avec le temps; c'est ce qui arriva. A force de se dire dans cet âge tendre et dans leur petit langage, l'un: *Maman m'a enfermée, parce que mon frère lui a fait un faux rapport sur moi*; l'autre: *Papa m'a fait mettre en pénitence, parce que mon frère lui a dit que j'avais joué au lieu de travailler*; ils ajoutent réciproquement: *Je suis bien à plaindre! — Et moi aussi! — Il n'y a que toi qui me console! — Je ne suis aimée que de toi seul au monde!.....* Et l'on s'aime en effet, le cœur se prend pour la vie.

Pardon de ces détails puérils; mais ils peignent l'enfance. Ils vous retracent surtout celle de Dominique d'Alinvil et de Sophie de Saint-Erbin. Ces pauvres enfans, grondés sans

cesse, gourmandés, abandonnés à eux-mêmes, ne se plaisaient qu'entre eux, et l'amour enfin remplaça par la suite un sentiment qu'une douce sympathie avait fait naître; mais, habitués à cacher leurs chagrins, à ne les communiquer qu'à eux seuls, ils se confièrent leur mutuel amour, en se promettant bien de ne rien laisser paraître aux regards de leurs parens. Ils avaient quinze à seize ans, ces infortunés, et leurs pères et mères les prenaient toujours pour des imbécilles. D'un autre côté, leurs frères abusaient de leur état pour flatter les auteurs de leurs jours, pour se rendre seuls intéressans. C'était des petits prodiges qu'on louait, qu'on encensait, qu'on gâtait à la journée.

Une perte d'argent que firent les deux familles leur suggéra quelques réflexions. Messieurs d'Alinvil et de

Saint-Erbin avaient placé des sommes assez fortes sur un navire qui fit naufrage. Cet évènement, qui cependant était bien loin de les ruiner, engagea leurs femmes à se concerter sur un plan qu'elles méditaient depuis long-temps en faveur de leurs chers favoris.

Madame de Saint-Erbin dit un jour au baron : Mon ami, voilà une grande perte que nous éprouvons ! A peine nous reste-t-il assez de fortune pour donner à notre fils un état de maison digne de nous. Le voilà dans le militaire, il faut l'y soutenir ; comment le pourrons-nous, si nous partageons nos épargnes en deux portions ? Vous savez combien notre fille Sophie est gauche, idiote ; il faudra des millions pour se défaire de cela ; au lieu qu'elle a tout pour faire une religieuse. — Vous avez raison, baronne. Cela ne

ferait rien dans le monde; tandis que notre fils Prosper est un garçon plein d'esprit et de talent, qui peut devenir un jour, qui sait? maréchal de France, peut-être! — O Dieu! maréchal de France, mon ami! comme vous flattez mon amour-propre! Voilà qui est décidé, Sophie sera religieuse. — Elle sera religieuse. Je vous laisse absolument la maîtresse de choisir l'ordre, de vous mêler de tous les détails que nécessitera sa profession de foi.

Voilà Sophie sacrifiée d'un côté; voyons de l'autre.

Avez-vous jamais pensé, dit un soir madame d'Alinvil au comte, à un état pour cet imbécille de Dominique? — Quel état voulez vous qu'i prenne? il est si sot, si peu instruit. — Mais vraiment il faudrait s'en cuper. Savez-vous qu'il va sur dix-

ans, qu'il ne peut pas rester à rien faire, tandis que ses deux frères sont déjà sous-lieutenans. — Je ne lui connais pas plus de moyens pour le militaire que pour le civil. — C'est bien vrai. Convenez que c'est un fardeau cruel qu'un pareil idiot...! La perte de ce navire a fait une telle brèche à notre fortune, que je ne vois pas si elle pourra suffire pour pousser trois jeunes gens dans le monde; débarrassons-nous de celui-ci. Il a du goût pour la solitude, pour la méditation; faisons-en un moine. — Ah, Madame, un moine! — Mais, il y a des moines, Monsieur, qui ont de l'esprit, des moyens, qui ont illustré leur ordre. Ce ne sera pas celui-ci, il est vrai. — Je suis de votre avis; mais perdre ainsi un jeune homme! — Perdre! il ne sera pas perdu pour cela. Dom Rousseau, mon confesseur, m'a dit

qu'il le ferait entrer dans l'ordre des Bénédictins. Il aura les yeux sur lui ; et nous le verrons quand nous voudrons. — Comtesse, je ne consentirai jamais à priver de sa liberté un infortuné que la nature n'a pas favorisé de ses dons, mais qui est notre fils comme les autres. — Comme les autres, non ; car les autres dont vous parlez sont charmans, et celui-ci est maussade, triste, sans énergie, ennuyé de tout et toujours ennuyeux. N'en convenez-vous pas souvent avec moi ? — Sans doute... mais... — Ah ! comte, ne me donnez pas le chagrin de me voir refusée. — C'est que ceci est d'une importance...! — Pas tant. Il sera heureux, ce cher Dominique. Cela n'a point de passions, de goût pour rien. J'ai remarqué qu'il était plus dévôt qu'on ne l'est à son âge. Dieu l'appelle à lui ; c'est sa voca-

tion, on n'en peut douter. — Vous voulez...? — Cher petit comte, laissez-moi arranger tout cela avec mon confesseur. Don Rousseau vous dira... — Il me dira! mon cœur me dira que je suis père avant que don Rousseau m'ait dit tout ce qu'il vous plaira. — Mais je suis mère aussi, et assurément je suis bonne mère; car c'est pour le bien de mes deux charmans fils, que je place celui-ci dans un état qui lui convient à tous les égards. Cédez, mon ami; faites-moi ce petit plaisir-là, si vous ne voulez pas que je meure de chagrin. Voir mes fils ne pas réussir dans le monde, faute de fortune, cela (*elle pleure*), oui cela abrégerait mes jours! — Calmez-vous, comtesse, vos jours me sont plus précieux que l'avancement, d'ailleurs très-douteux, d'un imbécille. Faites ce que vous voudrez; que don Rous-

seau prenne Dominique, qu'il en fasse un moine, puisque vous le désirez; c'est un état fort respectable.

Ainsi les deux femmes l'ont emporté. Les deux maris se trouvent seuls ensemble. Sais-tu, dit monsieur de Saint-Erbin, que ma femme veut faire de Sophie une religieuse? — Sais-tu que la mienne veut que Dominique soit bénédictin? — A la bonne heure pour ton Dominique, qui est vraiment un sot dans toute l'étendue du terme; mais j'ai quelque regret que ma pauvre Sophie..... — Ta pauvre Sophie! c'est une petite précieuse que personne ne voudrait jamais épouser. — Ton Dominique est un petit orgueilleux qui regarde à peine les gens. On le rencontre, bâillant, soupirant, rêvant on ne sait à quoi. — Ta Sophie est du même caractère. Toujours les bras croisés,

ne s'occupant ni de lecture, ni d'aucun art quelconque. — Tiens, cher comte, sans nous amuser à compter les défauts de ces deux niais là, convenons que c'est leur lot qu'un cloître. Nos femmes l'ont très-bien deviné. — Je ne puis disconvenir qu'elles ont raison ; mais cela me fait de la peine. J'ai pourtant donné ma parole à la comtesse. — La baronne a aussi la mienne. — Tant mieux, mon ami. Cela fera que nous ne nous occuperons plus que de ceux qui méritent toute notre tendresse. — Mon Prosper, par exemple? — Ah, c'est un jeune homme accompli. — Comme tes deux aînés; ils sont charmans!

Vous voyez que les deux pères ne sont pas plus raisonnables que leurs femmes. Comme ils se trompaient sur le véritable caractère de ces pauvres enfans! Toujours grondés, il était

naturel qu'ils parussent timides, gauches même devant ceux qui les rendaient malheureux. Mais, en outre qu'ils possédaient un excellent cœur, ils avaient du fonds, des moyens. Le jeune homme s'amusait à dessiner le paysage, et on le décourageait sans cesse en disant qu'il ne ferait jamais rien de bon. La jeune Sophie lisait des livres d'histoire, de voyages, de morale, et comme on lui objectait qu'elle deviendrait une pédante, une femme savante, elle cachait son livre chaque fois qu'elle voyait entrer quelqu'un. Voilà pourquoi l'une avait, disait-on, les bras croisés, et l'autre recherchait les promenades solitaires. Ils ne pensaient d'ailleurs qu'au tendre amour qui les unissait de cœur, secrètement, et cela sans oser concevoir l'espoir de se voir jamais époux !

Que devinrent-ils séparément,

quand on leur apprit le projet qu'on avait formé de les renfermer dans un couvent! Habitués à obéir, courbés sous le poids d'une trop sévère domination, ils ne purent que pleurer et gémir. Dominique eut pourtant le courage d'opposer quelque résistance; mais sa mère, femme altière, opiniâtre, quand on ne lui cédait pas, lui signifia que telle était sa volonté, et le mit dans les mains du cafard don Rousseau, dont la captieuse rhétorique ébranla le jeune homme.

Mécontent cependant, et voyant bien qu'on le sacrifiait à l'intérêt de ses frères, il osa leur chercher dispute; il s'ensuivit quelques coups, dont plusieurs, portés par Dominique, cassèrent le bout du nez de son frère cadet, qui fut sur le champ pleurer et se plaindre auprès de sa mère. La comtesse, furieuse de ce qu'un petit

monstre avait, selon elle, défiguré un de ses benjamins, jeta les hauts cris, et intercéda l'autorité de son mari, qui ordonna que le pauvre Dominique entrât; dès le lendemain même, dans la sainte retraite de don Rousseau.

Le même ordre fut donné dans la maison Saint-Erbin, relativement à Sophie, qui dut entrer sur le champ au couvent de la Visitation.

Il faut convenir aussi que ces deux amans, affaiblis par le malheur, n'avaient pas une très-forte tête, et nous allons en avoir une preuve.

Ces scènes se passaient ici même dans ce château. Dans l'après-midi, Dominique et Sophie se rencontrèrent au bout d'une allée du parc où chacun avait été pleurer de son côté. Te voilà, Dominique, dit Sophie. — Et toi, Sophie, tu pleures comme

moi. — Je ne fais que cela ! — Souffrirons-nous qu'on nous sacrifie pour des frères qui ont été nos tyrans ! — Quel remède à cela, mon pauvre Dominique ? — J'en connais un ; mais il demande du courage. — Lequel ? — C'est de fuir cet asile, qui ne fut jamais pour nous le toit paternel. — O ciel ! et si ma mère nous retrouve ! — Elle ne nous retrouvera pas. — Où aller ? — Oh, je vais t'indiquer une bonne cachette, va ! Tu sais que la nourrice qui, par l'effet du hasard, nous a tous deux allaités au château, est établie maintenant dans une petite ferme à six lieues d'ici ? allons la trouver. Son mari est, comme elle, une bonne personne. Ils nous cacheront, et nous aurons le temps de faire changer de projet à nos cruels parens ; car c'est demain que nous devons être séparés pour jamais. Oh,

c'est demain, je le sais! — Hé bien, partons. — Sur le champ? — Tout de suite. J'ai par bonheur la clef d'une porte de sortie sur la campagne; personne ne nous voit; profitons du moment. Viens d'abord chez le jardinier, qui ne sera pas chez lui; car le voilà là; je t'expliquerai mon projet. . . . . .

Sophie tremble; elle n'est pas décidée à un pareil acte de désobéissance; mais Dominique, égaré, hors de lui, lui dit ce qu'il veut faire; il la persuade, il l'entraîne, et les voilà dans la cabane du jardinier, où ils ne trouvent qu'une très-jeune fille. Babet, lui dit Dominique, il faut que tu nous aides à nous déguiser. Nous voulons causer une surprise à nos chères mamans. Donne-moi vite, à moi, la veste, les habits de ton grand frère Jacquot, et à mademoiselle, le

corset, les jupes, tout ce qui endimanche la sœur aînée.

La petite Babet, habituée à jouer avec les enfans du château, ne fait aucune difficulté de se prêter à ce vœu. Voilà Dominique déguisé en Jacquot, et la jolie Sophie (car elle est jolie, n'en déplaise à ses parens) devient, en un moment, une fille de campagne. Nos deux amans laissent là leurs prémiers vêtemens, en promettant à Babet qu'ils vont venir les reprendre; et sortant soudain par le parc, ils courent à perdre halcine dans la campagne.

En quatre heures de temps, ils font les six lieues qui conduisent chez la nourrice, où ils arrivent à la nuit, fatigués, haletans et tout en sueur. Thomas et sa femme allaient fermer leur porte. Eh bon Dieu, dit Thomas, qu'est-ce que je vois là?

qui sont donc ces paysans de nouvelle fabrique? Dieu me pardonne, je crois que c'est monsieur Dominique et mademoiselle Sophie! —C'est nous, répond Dominique, c'est nous-mêmes, bon Thomas; où est ta femme? — La voilà. — Je ne la voyais pas. Bonjour, mère Thomas; comment vous portez-vous? — Bien, mes enfans; mais qui vous amène à cette heure et faits comme vous l'êtes? — Oh, mère Thomas! avez-vous un garçon de ferme, une fille de basse-cour? — Nous avons de tout çà; pourquoi? —Oh, que c'est dommage! c'est égal! prenez-nous toujours, nous travaillerons bien. — Comment! que dites-vous? — Je labourerai vos champs, Sophie aura soin de vos poules, de vos cannes, de toutes vos bêtes. — Ah çà, est-ce qu'ils sont devenus fous? — Nous sommes amoureux l'un

de l'autre. Nos barbares parens veulent faire d'elle une religieuse, de moi un moine; vous jugez comme cela nous convient! Nous avons pensé à vous; nous nous sommes dit: La mère Thomas est bonne; elle aura pitié de nous; elle a besoin de bras pour ses travaux, nous allons lui offrir les nôtres.... Et nous voilà! Que faut-il faire? y a-t-il de l'ouvrage pour le moment? Le cheval est-il pansé? les charrues sont-elles rentrées? Vas donc, Sophie, à la basse-cour pour voir s'il n'y a pas quelque chose à ranger..... Oh, nous vous aiderons bien! — Quelle volubilité! devines tu un mot de tout cela, toi, Thomas? — Ma foi non; je suis tout ébahi comme toi. — Voilà nos jeunes seigneurs qui veulent être garçons de ferme à présent! — Il paraît que c'est l'amour. — Oui, Thomas, reprend

Dominique, c'est l'amour, vous l'avez deviné; on veut nous séparer, nous plonger dans un cloître; nous aimons mieux labourer la terre; c'est ce qui nous amène ici. — A l'insu de vos parens? — Parbleu! est-ce qu'ils nous auraient laissé aller? — Hom!... hom!... j'y suis à présent... Oh! ce chien d'amour!... voilà encore de belles œuvres qu'il fait là! Allons, allons, entrez, jeunes gens; le principal est de souper, de vous coucher ensuite, et demain nous verrons..... — Oui, demain, je me lève de grand matin d'abord, et je travaille comme un diable! Voilà le moment de faucher les prés. Sophie et moi, une faucille à la main... oh! vous verrez!

Thomas fait à sa femme, qui veut parler, signe de se taire, et l'on se met à table. La course a donné de l'appétit à nos jeunes gens; ils dévo-

rent, et Thomas leur fait raconter les détails de leur fuite. Il hoche la tête en signe de mécontentement; mais il n'en témoigne rien par ses discours; au contraire, il encourage les amans, et leur promet de très-bonnes places chez lui, ce qui leur cause une joie infinie. Après le souper, la mère Thomas fait dans sa chambre un lit pour Sophie, et elle envoie Dominique coucher près de son mari, dans une autre pièce. La fatigue procure aux voyageurs un très-bon sommeil. Dominique se réveille fort tard, et n'est pas étonné de ne pas voir Thomas dans la chambre. Il passe dans celle de la mère Thomas, qui fait le déjeuner de Sophie. Dominique et Sophie la remercient de l'hospitalité qu'elle leur a donnée. Ils lui demandent de l'ouvrage. Demain, dit la mère, demain vous vous occuperez.

Mon homme ne veut pas que vous travailliez aujourd'hui.

Elle les fait déjeuner, puis elle les mène voir son petit apanage, et à chaque objet qu'elle montre, Dominique s'écrie : Je me charge de cette étable... voilà un cheval qui n'aura affaire qu'à moi. Mon Dieu ! que nous allons donc être heureux !

La mère Thomas trouve le moyen de les occuper ainsi toute la matinée. Deux heures sonnent au coucou de la chambre rustique, et tout à coup ils voient entrer messieurs d'Alinvil et de Saint-Erbin.

On s'était bien aperçu de leur évasion au château, et le rapport de la petite Babet n'avait pas pu éclairer sur la route qu'ils avaient prise ; mais vous vous doutez bien, mes amis, que le prudent Thomas avait envoyé, en homme sage, dès trois heures du

matin, un exprès à la Croix-Saint-André pour avertir qu'il tenait les fugitifs. Là-dessus, les deux amis, outrés de fureur, étaient soudain partis en berline.

Que deviennent nos jeunes gens, qui, en vrais enfans, s'étaient imaginés qu'on les prendrait pour travailler aux champs!..... Ils restent confondus, et voient clairement qu'on les a trahis. Les deux pères, aigris par cette folle démarche, les font monter en voiture avec eux, et les accablent de reproches pendant toute la route. Vous vous aimez, à ce qu'on prétend, leur dit le baron de Saint-Erbin; c'est un amour de tête, ou plutôt une espèce de rapprochement qu'a fait naître la conformité de votre situation. Au surplus, il faut vous habituer à ne plus vous voir, car, de ce pas, vous allez entrer dans

les saintes maisons qui vous sont destinées. — Quoi! dit Dominique, nous ne rentrerons pas au château? — Non, monsieur. — Et c'est dans cet état que vous nous présenterez?... — C'est en Jacquot et en Babet que vous entrerez au couvent; nous sommes bien aises qu'on y ait la preuve de votre désobéissance. Vous prendrez demain les habits de la maison; vous n'avez plus besoin des vôtres. — Pères cruels! — Point d'injures, monsieur, ou nous vous accablons du poids de notre malédiction!

C'est ainsi que deux pères insensés traitent les victimes innocentes de leur prédilection, pour des fils ingrats.

En vain ils pleurent, en vain ils se lamentent : on les emmène à Paris, où, prenant une autre voiture, mou-

sieur de Saint-Erbin conduit sa fille au couvent de la Visitation, tandis que monsieur d'Alinvil traîne son malheureux fils aux Bernardins de l'abbaye Saint-Germain.

Ils sont maintenant sous les verroux de gens sévères qui les condamnent au long supplice de la réclusion. Plus d'amour, plus d'espoir; il faut obéir à des pères qui sont devenus leurs tyrans!

Force fut à eux de céder à tout ce qu'on exigea; mais le temple du Seigneur fut souvent arrosé de leurs larmes, et ses voûtes retentirent de leurs tristes gémissemens!

Laissons-les un moment à leurs regrets, et voyons ce qui va se passer dans leurs familles.

Quelques mois après, le jeune Prosper de Saint-Erbin, qui venait de se distinguer à l'armée par des ac-

tions d'éclat, épousa mademoiselle Caroline de Surval, fille de son colonel; et le fils cadet de monsieur d'Alinvil prit aussi pour femme une demoiselle de Présec, cette laide comtesse d'Alinvil actuelle que vous connaissez tous. Ces mariages furent accompagnés de dots magnifiques de la part des deux pères, et ils donnèrent lieu à des fêtes qui se terminèrent de la manière la plus tragique.

On était au fort de l'hiver; le grand canal de la terre d'Alinvil, où s'étaient fait les deux noces, était glacé. On voulait donner aux personnes rassemblées au château le plaisir d'une course en traîneaux sur ce canal. Il s'y réunit une société de plus de cinquante personnes qui patinèrent pendant toute une matinée. Soit qu'on approchât d'un dégel ou qu'un poids

trop considérable eût fatigué la glace, elle se rompit tout à coup; plusieurs traîneaux disparûrent soudain. De ce nombre fut celui qui portait mesdames d'Alinvil et de Saint-Erbin, avec deux dames de leurs amies. Quand on les retira de l'eau, il fut impossible de les rappeler à la vie; elles n'étaient plus, et dix autres personnes furent avec elles victimes de cet accident, qui fit beaucoup de bruit dans la province, et qui sembla pronostiquer les malheurs qui devaient arriver par la suite dans la terre d'Alinvil.

Messieurs d'Alinvil et de Saint-Erbin, restés seuls par ce coup funeste, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en fondant en larmes, en s'écriant: Mon ami, nous mourrons un jour ensemble, comme viennent de le faire nos infortunées épouses!

Leur amitié s'est éteinte au même instant, dans le même tombeau. La nôtre aura le même sort! Jurons de faire ensemble le cour trajet de la vie qu'il nous reste encore à parcourir; et que les actions qui doivent le marquer soient les mêmes pour l'un comme pour l'autre. Consommons l'ouvrage que nos femmes avaient commencé; qu'enfin, Dominique et Sophie prononcent leurs vœux!

Ce parti fut arrêté, et Prosper de Saint-Erbin, ainsi que les fils d'Alinvil, redoublèrent de marques de tendresse auprès de leurs pères pour les engager à ne point abandonner ce projet.

Deux années, nécessaires au noviciat des jeunes gens, s'écoulèrent et rendirent le comte d'Alinvil et Prosper de Saint-Erbin, pères chacun de deux garçons. Ce double lien resserra

celui des deux veufs, qui se laissèrent dès-lors mener aveuglément par leurs fils. En vain Dominique et Sophie suppliaient, écrivaient des lettres touchantes; leur résistance ne faisait qu'aigrir les barbares auteurs de leurs malheureux jours. On leur signifia qu'ils eussent à prendre, à une époque convenue, l'un l'habit, l'autre le voile. Leur désespoir, à cet ordre cruel, fut au comble. Ils jurèrent de se réunir, et ils en trouvèrent les moyens. Voyons ceux que prit Sophie.

Une pensionnaire de son couvent l'avait prise en une telle amitié, qu'elle lui avait promis de tout faire pour la soustraire à la tyrannie de ses parens. Elle lui faisait parvenir les lettres de Dominique, et trouvait le secret de faire passer à celui-ci celles de Sophie. La mère de cette pensionnaire, riche veuve, nommée

madame de Valterre, partageait l'amitié que sa fille avait vouée à la jeune de Saint-Erbin, et l'indignation que tout le monde éprouvait de la conduite que son père tenait envers elle. Madame de Valterre et sa fille formèrent le projet de réunir les amans, et elles en vinrent à bout en faisant faire pour Sophie des robes toutes semblables à celle que portait mademoiselle de Valterre. Sophie, vêtue absolument comme cette jeune personne, portant, ainsi qu'elle avait coutume de le faire, un long voile sur sa figure, sortit du couvent un soir avec madame de Valterre, qui la fit passer pour sa fille, et la recueillit chez elle.

De son côté, Dominique, aidé de même par cette dame obligeante, séduisit à force d'or le portier de son couvent, qui disparut avec lui. Les

deux amans furent emmenés ainsi à quatre-vingts lieues de Paris, dans une terre de madame de Valterre. Vous dire comment cette dame, qui avait de puissantes protections, se tira de cette affaire, serait vous entretenir d'objets étrangers à mon sujet. Le principal est de savoir que Dominique et Sophie se trouvèrent libres, réunis, au moment même où on allait les forcer à prononcer leurs vœux.

Madame de Valterre, qui jouissait d'une très-grande considération dans la province, fut trouver leurs deux pères; et pour les forcer à marier les jeunes gens, elle fit le petit mensonge de supposer que l'amour ayant aveuglé les amans, Sophie était enceinte. Elle essuya d'abord des reproches auxquels elle répondit avec modération; et leur prouvant que la

chose était trop avancée pour pouvoir reculer sans déshonorer leurs deux familles, elle obtint enfin leur consentement. Mais ces évènemens inattendus redoublèrent leur haine pour ces pauvres enfans, et leurs frères dès-lors jurèrent leur perte. Ce qui anima bien plus encore ces méchans frères, ce fut un testament que firent messieurs d'Alinvil et de Saint-Erbin, chacun séparément, mais contenant les mêmes clauses. Par ce testament, ils déshéritaient Dominique et Sophie, se contentant de substituer leurs parts d'héritage en faveur de leurs enfans, en cas qu'ils en eussent; mais s'il n'en provenait point de leur hymen, tout devait passer à leurs frères. Ce fut cet acte, monument d'iniquité, qui causa tous les malheurs des deux époux. Me voilà arrivé enfin à la longue suite de

persécutions qu'ils éprouvèrent, et c'est ici que ces indignes frères vont se dévoiler tout entiers à vos regards.

Malgré les pressentimens de messieurs d'Alinvil et de Saint-Erbin pères, qui s'imaginaient mourir un jour ensemble, comme ce malheur était arrivé à leurs épouses, monsieur de Saint-Erbin, le plus vieux, le plus infirme des deux amis, fut attaqué d'une maladie longue, grave, douloureuse, qui l'emporta ici-même, dans ce château. Son fils lui fit ériger un monument funèbre, dans une chapelle souterraine, où le baron, qui était généralement regretté, fut inhumé. La douleur que monsieur d'Alinvil ressentit de la perte de son ami fut si profonde, que dès ce moment la tête de ce vieillard s'affaiblit. Sans perdre en entier la raison, il

devint faible et timide ; il tomba enfin dans un état très-voisin de l'enfance. Ses fils, le comte et le marquis, profitèrent de cette espèce d'aliénation d'esprit pour le mener plus que jamais à leur gré. Dominique et sa femme, rentrés en grâce auprès de lui, étaient à Marseille dans la terre de leur père, et lui prodiguaient tous les soins de la tendresse filiale ; mais Dominique avait la tête un peu faible comme le vieux comte ; il était loin de prévoir tous les coups qu'on allait lui porter.

Déjà son frère le comte et son beau-frère Prosper étaient pères de trois enfans, lorsque Sophie devint enceinte. Les affaires relatives à la succession du vieux baron de Saint-Erbin n'étant pas encore terminées, ces frères tremblèrent que la clause du testament qui substituait la part

d'héritage des deux pères en faveur de l'enfant que Sophie portait dans son sein, ne fût exécutée, et déjà les notaires, les procureurs tenaient ce testament ; ils parlaient d'attendre la naissance de l'enfant pour remplir cette terrible clause. La cupidité se joignit à la haine qu'ils portaient aux deux jeunes époux; ces frères barbares s'assemblèrent et formèrent un projet dont on ne trouve pas d'exemple dans les annales de la malignité.

Sophie, qui approchait du terme de sa grossesse, fut, d'après ce plan atroce, enlevée dans une promenade solitaire où on l'avait appelée seule. Elle disparut, et ses frères affectèrent de grandes démonstrations de douleur, de regrets qui en imposèrent; ils feignirent même de faire des recherches, et se rapprochèrent de Dominique, qu'ils essayèrent de consoler.

Une lettre anonyme lui fut envoyée. On y supposait qu'un grand seigneur étranger, épris des charmes de la jeune femme, l'avait enlevée pour lui faire passer les mers. Des témoins gagnés affirmèrent l'avoir vu embarquer ; tout fut enfin arrangé de manière à dissiper les soupçons qu'on aurait pu concevoir sur les deux familles. Où était, pendant ce temps-là, l'infortunée Sophie ? Dans les souterrains de ce château, où on l'avait amenée. Là, désespérée, outrée d'indignation, elle fut confiée aux soins d'une femme mercenaire qui, possédant l'art des accouchemens, la délivra d'un fils qu'on enleva sur le champ sans lui donner le sacrement du baptême, ni même aucun nom qui pût le faire distinguer. Je reviendrai à ce malheureux enfant. Suivons sa mère.

Ce fut en vain qu'on tâcha de lui persuader que son enfant était mort. Elle n'en voulut rien croire ; et soupçonnant avec raison que la clause du testament était le seul motif des cruels tourmens qu'on lui faisait éprouver, elle menaça d'avoir recours aux lois. Les frères conjurés se voyaient trop avancés pour reculer ; ils la tinrent enfermée pendant plus de deux années, en l'assurant qu'elle ne recouvrerait jamais sa liberté qu'à une seule condition que voici :

On lui promit de la ramener à son mari, si elle jurait qu'elle accréditerait la fable du prétendu enlèvement par un seigneur étranger, qu'elle en persuaderait Dominique lui-même. On lui promettait de plus de lui rendre son fils, si elle et son mari se soumettaient à renoncer à la clause du testament. La pauvre femme pro-

mit tout, fit tous les sermens qu'on exigea d'elle, et monsieur de Surval, frère de madame de Saint-Erbin, un des agens les plus actifs de ce complot, chargea un de ses amis nommé *Saint-Eve*, inconnu jusqu'alors des jeunes époux, de reconduire Sophie à Marseille, prétextant qu'il l'a enlevée à son tour à son ravisseur pour la réunir à son mari.

Ce nouveau plan fut exécuté avec adresse. Saint-Eve fit accroire qu'il revenait de l'Amérique, où madame d'Alinvil l'avait connu, lui avait raconté ses malheurs, et qu'enfin, il avait eu le bonheur de la ramener en France, à son mari. La jeune femme appuya ce mensonge; mais, ainsi qu'on devait le prévoir, elle confia ensuite la vérité à son époux, qui devint furieux.

Le comte d'Alinvil, son frère, lui

fit sentir que, s'il faisait un éclat, il perdrait deux familles et se déshonorerait lui-même. On lui confia que la clause du testament était seule la cause de la conduite qu'on tenait envers lui. On lui promit de lui rendre son enfant, s'il voulait renoncer à cette clause; il s'y refusa obstinément, et menaça toujours. Un poison subtil lui fut alors administré par le marquis d'Alinvil, et ce monstre fit partager ce sort affreux à la malheureuse Sophie, qui ne mourut que six jours après son mari. On sut bien qu'avant d'expirer, ces deux victimes de la cupidité proférèrent mille imprécations contre leurs bourreaux; mais il n'y avait près d'eux que ces mêmes bourreaux, qui avaient eu le soin d'écarter les étrangers.

Ainsi moururent, à la fleur de leur âge, Dominique et Sophie, qui furent

inhumés avec pompe et sans qu'on cherchât à éclaircir la cause de leur mort, tant la famille d'Alinvil était estimée dans la province. Il y eut bien des soupçons, mais ils furent sourds et tenus secrets.

Voyons maintenant ce qu'est devenu leur fils infortuné.

Cet enfant du malheur, sans nom, ne tenant à la société par aucun lien civil, fut confié à une nourrice qui fut payée largement pour consentir à passer pour sa mère. Cette femme crut d'ailleurs faire une bonne œuvre, car on lui dit que c'était un enfant trouvé, qu'on se chargeait de la dédommager de tous ses soins jusqu'à l'âge où il serait en état d'apprendre un métier.

Mais comme les méchans ne peuvent rien faire sans des complices, il arriva que la sage-femme qui avait

gardé Sophie dans le souterrain ; tomba malade ; sentant sa fin arriver, et pénétrée de justes remords, elle fit prier le vieux comte d'Alinvil de l'honorer d'une visite, et elle lui avoua tout ce qui s'était passé. Le comte, indigné, ne voulant pas d'abord éclater contre ses fils, courut chez la nourrice de l'enfant, se nomma comme son aïeul, et intimida tellement, par ses menaces, cette paysanne, qu'elle lui laissa emporter le fils de Sophie ; il avait alors vingt-neuf mois et quelques jours. Ce fut à l'époque de la mort funeste des deux époux que le vieux comte emmena leur fils au château. Quelle fut la terreur des d'Alinvil, quand ils virent qu'ils venaient de commettre deux crimes inutiles, que leur père, furieux contre eux, avait trouvé l'enfant qu'il avait soudain appelé

Dominique, du nom de son père ! Ils se crurent perdus, surtout en voyant que le vieux comte, au désespoir, les soupçonnait d'avoir empoisonné leur frère et leur belle-sœur. Alors le comte et le marquis d'Alinvil se jetèrent à ses pieds en lui avouant tout, en le conjurant de ne pas souiller ses cheveux blancs par le déshonneur de ses fils. Le vieux comte sentit la force de ce raisonnement; il promit à regret de garder le silence; mais il ne s'en attacha pas moins à l'enfant, qu'il appelait son fils, son cher Dominique. Il eut même la faiblesse de confier les crimes de ses fils à sa gouvernante Elvina, femme d'ailleurs discrète, prudente, et surtout excessivement bonne. Elvina sentit dès-lors tous les dangers que courait le pauvre enfant auquel elle donnait ses soins, et proposa au

vieux comte de le faire passer en Angleterre, où elle l'accompagnerait. Le vieillard y consentit à regret, et la sage Elvina fit secrètement tous les préparatifs pour son départ; mais les fils d'Alinvil avaient placé auprès de leur père un domestique qui leur était affidé; ils apprirent de ce domestique, nommé *Fénigle*, ce projet de fuite. Redoutant également et l'indiscrétion du vieillard s'il gardait plus long-temps l'enfant près de lui, et les justes reproches que pourrait leur faire un jour cet enfant si on l'élevait loin d'eux, en pays étranger, ils résolurent de le perdre.

Ce fut vingt-deux jours après la mort des deux époux que ce projet affreux s'exécuta.

Saint-Eve, ce même confident du frère de madame de Saint-Erbin, entra un matin, avec un homme à lui,

dans la chambre d'Elvina, où couchait le petit Dominique. Elvina, qui les connaissait pour être les amis des oncles de son protégé, frémit. Saint-Eve lui annonça que messieurs d'Alinvil et de Saint-Erbin fils voulaient dorénavant faire l'éducation de leur neveu, qu'ils venaient le chercher. Elvina s'y opposa d'abord, assurant qu'elle ne le remettrait entre leurs mains que d'après l'ordre du vieux comte; mais le vieux comte était absent pour deux jours. Sainte-Eve insistait, menaçait d'enlever Dominique de force. Il dormait encore ce pauvre enfant! Elvina entra seule dans l'asile où il reposait; agitée d'un funeste pressentiment, elle glissa dans sa poche les deux extraits mortuaires des auteurs de ses jours, et se mit à écrire une lettre qu'elle n'eut pas le temps de finir, car elle entendit que

Saint-Eve venait la surprendre. Elle joignit cette lettre aux deux actes, habilla l'enfant, et lui faisant un rempart de son corps, elle protesta qu'elle mourrait avant qu'on pût s'en saisir.

Elle fit bien toute la résistance qui était en son pouvoir; mais renversée par terre, elle vit disparaître son cher protégé, et le suivit ensuite en jetant les hauts cris jusqu'au cabriolet, qui l'enleva, et disparut soudain à ses regards. Au milieu de sa douleur, elle sentit qu'il ne fallait pas, pour l'honneur de son maître, compromettre ses fils, et s'excusa auprès des gens de la maison, tout étonnés de ce qui se passait, sur le chagrin qu'elle éprouvait de perdre un enfant auquel elle s'était attachée, et qu'on allait rendre à ses père et mère, car les domestiques du château croyaient tout bonnement Dominique un enfant

trouvé, dont on prenait soin par humanité. Le vieux comte avait permis qu'on fît courir cette fable pour cacher la vérité, qui pouvait devenir funeste à ses enfans.

Voilà donc ce pauvre Dominique enlevé et abandonné aux Champs-Elysées, par Saint-Eve et son complice, qui reviennent de suite à Marseille, raconter à leurs amis le succès de l'expédition dont ils l'ont chargé.

Je dois maintenant dissiper les injustes soupçons que vous auriez pu former sur monsieur et madame de Saint-Erbin. Vous les avez peut-être crus complices de tous les crimes des fils d'Alinvil; ils étaient bien éloignés de connaître leurs forfaits! on les appréciait assez pour ne pas leur faire partager de grands crimes. C'était à leur insu que le marquis d'Alinvil, d'accord avec son frère, avait privé

du jour le père et la mère de Dominique. On refusa même la porte à monsieur et madame de Saint-Erbin pendant leur maladie; et quoiqu'ils pussent concevoir des doutes sur ces deux morts précipitées, ils n'en avaient pas l'affreuse conviction. S'étant cependant rendus coupables des premières fautes, il fallait bien qu'ils cherchassent à les couvrir. Lorsqu'il fut question de soustraire l'enfant à l'indiscret vieillard et à Elvina, qui voulait l'emmener en Angleterre, le marquis proposa, comme un moyen plus court, d'assassiner l'orphelin. Ce crime fit horreur à la famille Saint-Erbin, qui le repoussa en frémissant des soupçons que cette odieuse proposition leur faisait soudain concevoir. Le marquis se radoucit et conseilla seulement de perdre l'enfant. Il n'a point été baptisé, dit-il, il ne

pourra jamais réclamer ni son nom, ni son état; qu'il grandisse dans l'obscurité, nous n'avons rien à craindre de lui.

Ce plan fut arrêté; mais la famille Saint-Erbin, craignant pour les jours de l'enfant, si les féroces d'Alinvil se chargeaient de le perdre, exigèrent qu'on donnât ce soin à Saint-Eve, et Saint-Eve ne s'en acquitta que trop bien, comme vous le savez.

Cependant le vieux comte revint. Elvina, désolée, lui apprit l'enlèvement de son petit-fils; et le vieux comte, dont la tête était faible, se contenta de pleurer en maudissant ses enfans. Il demanda à finir ses jours au château de la Croix-Saint-André, où son ami, le vieux baron de Saint-Erbin, était inhumé; et la famille Saint-Erbin le ramena ici, où il mourut quelques jours après son

arrivée. On écrivit sur le champ à Marseille, en envoyant son extrait mortuaire à ses fils, qui liquidèrent de suite sa succession.

Jusque-là, la famille Saint-Erbin, séduite dès l'origine de ces évènemens, par les conseils des d'Alinvil, s'était prêtée, bien malgré elle, à quelques-unes de leurs ruses; vous allez la voir revenir à de justes remords. Avant de perdre la lumière du jour, le vieux comte d'Alinvil, pénétré toujours de la tendresse qu'il avait vouée à son petit-fils, exigea qu'on lui dît ce qu'on en avait fait. On lui apprit qu'il avait été perdu aux Champs-Elysées. Le vieillard n'en voulant rien croire, secoua la tête, en disant: Cela est faux! ces scélérats l'auront empoisonné comme ils ont fait de son pauvre père, de sa malheureuse mère! — Que dites-

vous! s'écria monsieur de Saint-Erbin. — Je dis que ce monstre de marquis d'Alinvil, que je renonce à appeler mon fils, a tranché les jours de deux époux que nous avons trop persécutés... — Ils seraient capables...! — Vous feignez de l'ignorer? — Nous l'ignorons, sur l'honneur! vous êtes sûr...? — Sûr! le marquis et son frère m'en ont fait l'horrible aveu! — O Dieu! et j'ai pu, par mes intrigues avec ces assassins, me rendre complice du meurtre de ma sœur!

Le baron tombe sans connaissance. Madame de Saint-Erbin se livre au plus violent désespoir; son frère et Saint-Eve sont confondus dans leurs tristes réflexions, et soudain le remord dévore tous ces cœurs qui n'étaient pas faits pour devenir des criminels...!

Ce Saint-Eve, mon cher Domini-

que, vous ne l'avez pas reconnu dans le rôle odieux qu'il vient de jouer ? Vous l'avez aimé, estimé jusqu'à présent....! Cessez de me prodiguer ces doux sentimens; car c'est moi qui suis Saint-Eve; c'est moi qui ai eu la cruauté de vous abandonner dans l'âge le plus tendre, de vous maltraiter même pour vous chasser de la voiture qui venait de vous enlever à votre aïeul, à votre bonne gouvernante! Je suis ce malheurex, Dominique, l'auteur de tous vos maux! Me les pardonnerez-vous jamais!

Dominique reste immobile, glacé, comme un homme qui ne sait quelle résolution il doit prendre. De Blévile continue :

Votre silence, jeune homme, m'apprend trop ce que je dois attendre de vous. Il doit bien effrayer votre oncle, qui fut pour le moins aussi

coupable que moi.....! Mais poursuivons.

Cette cruelle certitude de deux crimes dont nous ne nous doutions que trop, nous change tous subitement. Tandis que nous jurons aux d'Alinvil la haine qu'ils inspirent, notre intérêt se porte tout entier sur la dernière de leurs victimes, sur ce pauvre enfant que nous les avons aidés à perdre à son tour. Nous donnerions notre sang, notre vie pour le retrouver... Mais, hélas! où est-il? que fait-il?

M. de Surval est si repentant, si désolé d'avoir trempé dans tous ces complots, qu'il court aux pieds des autels, faire le serment sacré de se consacrer à Dieu pour la vie. Veuf depuis trois ans, et père d'une jolie petite fille, il me conjure de m'en charger, de l'élever comme ma propre

enfant. Il me laisse l'administration entière de ses biens, dont je dois former par la suite une dot pour Adrienne ; et ne se réservant rien, il se jette dans l'ordre monastique le plus pauvre de tous, où il pourra, par l'humilité, la prière et le jeûne, expier les fautes qu'il a commises; il se fait, en un mot, capucin, sous le nom du *père Isidore*; et moi, je change le mien en celui de Bléville, qui peut me déguiser un jour aux yeux du petit Dominique, s'il se retrouve; et il se retrouvera, disions-nous tous! Dieu protége l'orphelin et confond tôt ou tard ses ennemis.

Pour monsieur et madame de Saint-Erbin, leur douleur est éternelle. Ils ne se pardonneront jamais, disent-ils, la part qu'ils ont prise aux crimes des d'Alinvil; et s'ils ont jamais le bonheur, inouï pour eux, de revoir le

fils de leur sœur, ce sera pour obtenir de lui un généreux pardon, en l'accablant de biens. Mais, encore une fois, où est-il?

Deux ans et demi après l'abandon de l'enfant, madame de Saint-Erbin étant à Paris, passa sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, vit un petit carrillonneur, et reconnut soudain son cher Dominique. Elle ne pouvait pas se tromper; elle avait ses traits si profondément gravés dans la mémoire!.... Mais elle fut déroutée par la prétendue mère du petit, et revint à la Croix-Saint-André, où elle nous apprit cette rencontre, qui ne nous laissait aucun espoir.

Nous avions rompu tout commerce avec les d'Alinvil, qui, de leur côté, regrettaient bien d'avoir abandonné l'enfant, mais dans une toute autre intention que la nôtre. Ces

misérables étaient désolés de n'avoir pas pris le parti plus sûr d'immoler leur neveu. Ils craignaient bien aussi que la Providence ne le fît reparaître un jour, et n'accumulât preuve sur preuve pour les confondre et les perdre, sachant surtout qu'Elvina avait mis sur vous des papiers assez clairs pour vous faire connaître. Dans cette terreur, qui les poursuivait partout, ils avaient chargé quelques-uns de leurs confidens de courir tout Paris, d'y chercher le jeune Dominique, de l'enlever de nouveau et de le ramener chez eux. Fénigle, ce domestique qu'ils avaient mis auprès du vieux comte, était sans place, et s'occupait à travailler dans un atelier de menuiserie à Paris. Un jour, cet homme brutal et dévoué à ses anciens maîtres, vous entendit nommer par Mathieu Robineau, sur le bou-

levard, près du faubourg du Temple. C'est lui, bon Robineau, qui vous frappa si rudement sur l'épaule, le jour où vous tirâtes votre protégé des mains des bateleurs pour le confier à monsieur le curé Paterne. Vous eûtes une scène vive avec lui, et peu s'en fallut qu'il ne vous arrachât l'enfant qu'il reconnut très-bien, quoique ses traits fussent un peu changés. Ce malheureux l'aurait ramené aux d'Alinvil, et Dominique n'existerait plus !

Nous apprîmes cette tentative, heureusement inutile, et elle nous fit frémir ; car, reconnu d'abord par madame de Saint-Erbin, puis après par le domestique de votre aïeul, il était peu douteux que ce joli petit Dominique ne fût le nôtre. Pesez cette double surprise, et de la part des gens qui vous connaissaient très-bien. Nous

sûmes depuis que vous n'exerciez plus le petit talent de carrillonneur dans Paris; mais nous ne pûmes découvrir le lieu que vous habitiez. Cela nous engagea, quelques années après, à demander de vos nouvelles par la voie de la gazette de France. Je ne sais si vous avez lu cet article; je ne le crois pas; car monsieur Robineau, qui savait votre secret, y aurait répondu, d'autant plus que nous y désignions comme les plus grands amis de l'enfant les personnages qui faisaient cette recherche. Elle fut inutile ainsi que les autres. Dès-lors, nous cessâmes d'espérer, et nos regrets, ainsi que nos remords en devinrent plus vifs.

Désirant voir plus fréquemment mon ami de Surval, devenu le père Isidore, au couvent des capucins de Dreux, j'achetai une petite maison-

nette dans cette ville, et je fus l'habiter avec la jeune Adrienne, qui, confiée à mes soins dès sa plus tendre enfance, me croyait sincèrement son père; illusion douce pour mon cœur, et dans laquelle elle est encore! Le père Isidore la voit toujours avec tendresse; mais ayant fait abnégation de tout, pour se livrer à la pénitence, il ne lui a jamais dit un mot qui pût lui faire soupçonner la vérité; et monsieur ainsi que madame de Saint-Erbin, qui sont oncle et tante de cette aimable personne, ont respecté de leur côté le secret de son père.

Dès qu'on sut que Dominique, ce même Dominique qui avait été autrefois petit carrillonneur à Paris, habitait le village de ***, où il carrillonnait plus en grand, les soupçons se réveillèrent de tous les côtés. Les d'Alinvil surtout, devenus seigneurs

de ce village, cherchèrent à vous attirer chez eux; et sans la ridicule passion que la laide comtesse conçut pour vous, vous n'existeriez peut-être plus; car elle a bien souvent arrêté le poignard que son mari voulait lever sur vous, en cherchant toujours à lui persuader que vous n'étiez pas leur infortuné neveu.

Tandis que le marquis, plus coupable que les autres, était bourrelé de remords qui le rendaient maniaque, presque somnambule, au point de voir partout du sang et toujours du sang, votre nom, chaque fois qu'il frappait les oreilles de monsieur et de madame de Saint-Erbin, leur inspirait une terreur secrète, en leur rappelant combien étaient graves les torts qu'ils avaient envers vous. Mais on n'était pas sûr que ce fût vous; et dans les deux familles, chacun,

avec des intentions différentes, se demandait à votre aspect, ainsi que vous l'avez remarqué vous-même : Est-ce lui ? N'est-ce pas lui ?

La gaucherie de vos prétendus père et mère, qui se coupaient quand on les interrogeait, qui mentaient et déguisaient mal la vérité, avait frappé tout le monde. Des recherches que firent les d'Alinvil, et que nous apprîmes de notre côté, amenèrent presque la conviction ; et sans le pan de mur qui vous procura votre liberté, en tombant dans la prison où le comte vous avait enfermé pour l'espiéglerie de mademoiselle Gothon (vous voyez que nous savons tout), ce misérable vous aurait sans doute immolé aux craintes que vous lui inspiriez.

Par le conseil du comte, sa femme vous avait fait peindre à votre insu

pendant vos heures consacrées à la musique, par un peintre caché dans un cabinet invisible à vos regards. Ce portrait, très-bien fait, on l'avait envoyé à la terre d'Alinvil, où un concierge affidé devait comparer vos traits avec ceux des tableaux de famille qui ornent la grande galerie du château. Le concierge, en renvoyant votre portrait au comte, lui avait mandé que vous ressembliez exactement à votre mère. Mêmes yeux, même nez, même bouche, c'était exactement la même figure; et vous vous doutez bien que cette ressemblance, que n'aurait certainement pas eue un étranger soupçonné à tort d'être notre Dominique, a dû souvent frapper et les d'Alinvil et la famille Saint-Erbin.

Ce portrait devint une preuve de plus contre vous. Je ne sais ce qu'il

est devenu. On a rapporté que la laide comtesse, se repentant quelquefois de son amour pour vous, qui suspendait sa vengeance, le jeta, un jour, au feu, dans un accès de délire, et que monsieur le curé Paterne le sauva des flammes, bien étonné de trouver là votre image.

Quoi qu'il en soit, vous vîntes à Dreux, où moi, vivant seul, isolé de mes amis, j'ignorais alors toutes ces particularités. Que devins-je quand je vous soupçonnai d'être notre Dominique! Quelle fut ma terreur quand je découvris que vous aimiez Adrienne, que vous en étiez aimé! Si je désespérais de trouver quelqu'un qui voulût l'épouser après qu'on l'aurait mis au fait du nom et des fautes de son père, jugez si je pouvais vous la destiner, à vous la victime de ces fautes! Je fus donc obligé de me sé-

parer de vous ; et sur l'avis que j'en donnai à monsieur de Saint-Erbin, votre oncle, il me chargea de vous payer une pension annuelle, sous le voile de l'anonyme.

Ne doutant plus que vous fussiez leur neveu, monsieur d'Alinvil et monsieur de Saint-Erbin se rencontrèrent un jour. Il y avait bien des années qu'ils ne s'étaient vus, tant ils se haïssaient mutuellement, et par des motifs bien opposés. Vous connaissez ceux du baron ; ils sont justes, louables ; mais d'Alinvil abhorrait le baron, parce qu'il le craignait. Sachant combien il vous était attaché, il redoutait que l'excès des remords de monsieur de Saint-Erbin ne le portât à tout vous découvrir, à vous exciter à la vengeance. Les criminels tremblent sans cesse d'être dénoncés. Celui-ci savait le baron

capable de s'immoler lui-même pour faire triompher la cause de l'innocent.

Ils se rencontrèrent donc et se disputèrent si vivement à votre sujet, qu'ils se donnèrent rendez-vous le même soir pour se battre. Le baron avait menacé d'Alinvil, en cas que vous disparussiez, qu'il vous fît le moindre mal, de le livrer aux tribunaux, dût-il être perdu lui-même pour la part qu'il avait prise à vos malheurs, à ceux des auteurs de vos jours. Cette menace avait exaspéré d'Alinvil, au point que, des injures, il en était venu à des gestes très-humilians. Il fallait se battre pour venger cet outrage. Vous savez l'issue de cette soirée des Boulevards-Neufs. Vous empêchâtes le baron de consommer sa vengeance sur le méchant d'Alinvil, et vous ramenâtes ce dernier

blessé, chez lui, d'où monsieur de Saint-Erbin vous fit transporter dans une maison isolée, espérant que vous vous dévoileriez enfin aux yeux d'Elvina, de cette bonne gouvernante qui, d'après notre repentir, nos regrets et nos larmes, s'était attachée à la famille Saint-Erbin. Ses prières furent inutiles; vous ne pûtes lui rien avouer; et, à notre grand déplaisir, vous vous attachâtes au comte d'Alinvil, au marquis, à qui vous sauvâtes aussi la vie aux Champs-Élysées. J'étais, ce soir-là, à Paris, dans ce lieu même, témoin jadis de votre abandon. J'y pleurais avec mon ancien domestique, sur le fossé où nous vous avions jeté de la manière la plus barbare... J'entendis la voix du marquis. Je vis bien un jeune homme l'aborder, lui parler, l'emmener; mais je ne vous reconnus pas. Je partis le

lendemain pour venir ici, où j'avais laissé Adrienne; mais l'aspect du marquis, la vue de l'endroit où j'avais commis le crime de vous perdre, tout cela m'avait tellement agité que je tombai malade aussitôt mon arrivée au château.

Les d'Alinvil avaient changé de manières, de langage envers vous; c'est qu'ils avaient renoncé à leur premier projet. Soit l'effet du remords ou de la reconnaissance que leur inspiraient vos procédés, ils ne songeaient plus, comme autrefois, à vous immoler sans autre forme de procès; mais, persuadés que vous connaissiez le secret de votre naissance, ils voulaient vous amener, par la douceur, à vous dévoiler à leurs regards, à signer, en leur faveur, un désistement de toutes poursuites, de réclamations de biens; ce papier enfin qu'ils vous

ont présenté hier dans le bois. C'est lorsque j'ai appris ce dessein perfide, que, me croyant près de ma dernière heure, je vous ai fait écrire par Adrienne de vous rendre ici. J'avais l'intention de vous prévenir contre eux, en vous révélant tout ce que vous apprenez aujourd'hui. Le baron me força au silence. Il me représenta que vous étiez trop jeune, trop vif, trop emporté peut-être pour entendre de sang-froid un pareil récit, qui d'ailleurs rouvrait toutes ses blessures. Il voulut gagner du temps pour mieux vous étudier, pour juger si vous seriez assez indulgent pour apprendre ses fautes sans lui en faire plus de reproches qu'il ne s'en adresse à lui-même. Il reculait, en un mot, le plus qu'il le pouvait, le terrible aveu que vous venez d'entendre. Il était pénible à faire! Il fallait nous montrer

tous coupables aux yeux d'un juge sans expérience, indigné sans doute, et qui pouvait ne rien pardonner!..... Il est dur pour des hommes d'avoir à courber le front, à rougir devant l'innocent qu'ils ont persécuté!...... mais quand ces hommes sont coupables, ils doivent l'avouer hautement, se mettre à la merci de celui qu'ils ont offensé. C'est l'expiation de leurs fautes; elle est juste; ils doivent la subir!

Vous voilà maintenant, Dominique, au fait de tout ce qui concerne votre famille. Il en résulte que si les Saint-Erbin ont partagé les complots qui ont causé les premiers malheurs de vos parens, s'ils ont même contribué à votre abandon, les d'Alinvil ont été les assassins de votre père, de votre mère, et qu'ils ont voulu vous réunir à ces tristes

victimes. L'un d'eux s'en est puni; le marquis s'est privé de la vie; un des fils du comte a péri aussi dans un combat extravagant, suscité entre jeunes gens qui connaissent de part et d'autre les secrets de leurs parens, et qui se détestent comme leurs pères. Voilà assez de sang de répandu. Il est temps d'en arrêter l'effusion aussi affligeante que scandaleuse, et c'est ce que vous verrez après-demain.

Dominique! vous avez voyagé dans les chambres souterraines! vous avez vu le lit de votre mère, votre berceau! vous êtes cet enfant sculpté au pied du tombeau du pavillon des Regrets. Ce tombeau est vide; mais il fut érigé par le remords, le regret et la tendresse fraternelle, aux mânes de votre père, de votre mère. Là, un frère désespéré, votre oncle,

qui vous chérit, vient tous les jours pleurer sur ce marbre qui lui rappelle le cercueil d'une sœur dont les malheurs sont en grande partie son ouvrage. Il vous voyait au pied de ce tombeau; ne pouvant vous retrouver, il possédait votre image, et il gémissait de vous avoir perdu. C'est vous encore dont il est question dans le cabinet du bosquet fermé; partout votre mère a écrit ou brodé sur la soie son histoire et la vôtre. Ce château, son parc, ses souterrains, tout est plein de son souvenir, de vous-même, et l'on vous y pleurait long-temps avant que vous ne l'habitassiez!

A présent, Dominique, que doivent espérer votre oncle, votre tante, ce respectable religieux, votre Adrienne, et moi même enfin? Nous jugerez-vous avec la rigueur que méritent des

coupables ? Nous regarderez-vous avec l'indulgence du pardon ? Nous attendons notre sort ; c'est à vous à prononcer.

CHAPITRE VIII.

Il y a encore un coin du voile à soulever.

DOMINIQUE, attendri jusqu'aux larmes du long et touchant récit de monsieur de Bléville, n'eut pas la force de parler; pour toute réponse, il se leva et courut se jeter dans les bras de son oncle, qu'il embrassa avec effusion. Ce bon oncle, enchanté de ce mouvement de tendresse, versa des pleurs à son tour, et serra le jeune homme sur son cœur. Eh quoi! Dominique! s'écria-t-il, tu ne me punis pas? — Qui se repent, monsieur, répond Dominique avec une noble fierté, est digne de l'indulgence et de l'estime des hommes!

Gâté d'abord par une mère faible, par un père trop facile, vous fûtes entraîné par la séduction, par les conseils de deux êtres affreux! Seul, vous n'auriez jamais fait le malheur de votre sœur. — Je te le jure!... mais ce que je ne puis me pardonner, c'est d'avoir entraîné dans mes erreurs ma tendre épouse et son digne frère. L'une, il est vrai, a bien partagé mes remords; l'autre expie les siens au pied des autels. Ah! ne me témoigne pas plus d'indulgence que je n'en ai pour moi-même! Je suis coupable, Dominique, mais je puis réparer mes torts, et tu verras ce que je ferai pour toi, en présence même des d'Alinvil; je ne m'explique pas davantage jusqu'à ce qu'ils soient tous ici... Enfin, bon Dominique, tu nous pardonnes? — Ah! mon oncle, n'employons jamais ce mot; ou-

blions, oublions tout, c'est là ce que nous devons faire. — Quel excellent cœur !

J'avais bien jugé de mon jeune homme, interrompt Robineau en riant et pleurant à la fois; si je ne l'avais pas connu, j'aurais interrompu monsieur de Bléville dès le commencement de sa narration; il y aurait eu peut-être du danger à faire de pareilles confidences à tout autre qu'à lui. — Du danger! reprend le baron avec fermeté; vous vous trompez, monsieur. A présent que l'estimable Dominique a cédé au seul mouvement de son cœur, sans menaces, sans discussions sur les fautes qu'on lui a révélées, je puis vous dire que si j'avais trouvé en lui un jeune homme violent, irascible, capable d'invoquer les lois, je l'aurais laissé faire. Il n'a point de nom,

point d'état civil reconnu; l'honneur de toute une famille, la nécessité de cacher ses erreurs aurait forcé à plaider contre lui, à le faire passer pour un aventurier. Il y a des causes célèbres plus étonnantes que celle-ci, où l'innocent s'est vu condamné faute de preuves; mais je veux lui donner un nom, un état et des preuves. Sa conduite à la fois noble, touchante et désintéressée, mérite qu'on le réhabilite dans tous ses droits. Oui, mon Dominique, tu seras heureux; et si des.... des préjugés ne t'éloignent pas de notre nièce, de ta chère Adrienne, tu deviendras son époux. — Dieu! que de bontés! — Tu sais que je t'ai dit qu'elle serait le prix de ta docilité. — Qu'exigez-vous de moi, mon oncle? je suis prêt à tout faire pour mériter votre tendresse et la main

d'Adrienne! — Bon Dominique! non, je ne me suis pas trompé sur tes rares qualités dès les premiers momens où je t'ai connu; mais toujours bourrelé par le souvenir de mes fautes, je t'ai paru souvent bizarre, énigmatique, bourru même, et dur quelquefois; conviens-en..... mais conviens aussi qu'il était bien difficile d'aborder des aveux tels que ceux que tu viens d'entendre. La honte qu'ils me causaient était la seule cause de mon trouble; et doutant toujours, malgré mille soupçons, que tu fusses mon neveu, il eût été imprudent de communiquer de pareils secrets à un étranger. Il me fallait des preuves de la part de monsieur Robineau, de la tienne, et surtout l'exhibition des papiers cachés sur toi par la prévoyante Elvina. Encore, lorsque j'ai eu cette

certitude, encore, dis-je, ai-je balancé; et sans l'affaire d'hier, qui va enfin amener le dénoûment de tout ceci, peut-être n'aurais-tu rien appris aujourd'hui, tant il me coûtait de paraître à tes yeux un coupable qui demande son pardon. — Mon oncle, nous avons à jamais proscrit ce mot déplacé. — J'y consens; rayons-le de nos entretiens.... à présent que tu sais tout... — Tout, mon oncle?

Dominique hésite comme un homme qui n'est pas pleinement satisfait. Le baron en paraît surpris, et lui répond: Qu'as-tu encore à désirer? ne t'a-t-on pas dit franchement...? — Mon oncle, il est encore un mystère que vous me célez. — Lequel? — Celui de ce prétendu insensé à qui vous avez cédé une partie de votre parc, l'homme au tambour, au cor

de chasse. — Ah! ah!... mais on t'a tout dit là-dessus.

Le ton du baron annonçait visiblement qu'il cachait la vérité. Dominique répliqua : Cet homme, sur lequel on prétend m'avoir tout dit, habite les chambres souterraines ; je n'en puis douter. J'ai vu des hardes, des vestiges qui prouvent l'existence d'un être vivant ; et tous ces papiers placés sur le tombeau du vieux baron de Saint-Erbin? — Mon ami, ce mystère (car c'en est encore un pour toi) s'expliquera à son tour avec le temps. Approuve mon silence pour le moment; il est nécessaire ; tu en sentiras les raisons. Tu sais tout ce qui te concerne, toi particulièrement. Ne cherche pas à pénétrer ce que la prudence doit encore te cacher. Tu seras pleinement content de nous ; c'est ce que je puis bien

t'assurer. Baronne, vous pouvez laisser entrer vos fils et votre nièce.

Madame de Saint-Erbin ouvrit la porte du cabinet de son mari à ses trois fils et à la belle Adrienne, qui attendaient en dehors.

Adolphe, Auguste et Vallery de Saint-Erbin se présentèrent d'un air timide, consultant les yeux de leur père pour savoir s'il était content de la manière dont Dominique avait reçu ses aveux. Le baron leur dit : Mes enfans! courez embrasser votre cousin; il sait tout, il oublie tout; il est digne de nous!

Les trois frères se précipitent dans les bras de Dominique. Adolphe lui adresse ces mots : Enfin notre jeune ami connaît des détails que notre père avait daigné nous confier, bien sûr de notre discrétion trop nécessaire dans une pareille situation; il nous assure

que tu oublies tout! Ah! soyons désormais inséparables; que l'amitié la plus étroite nous unisse jusqu'au tombeau, et ne donnons jamais ces exemples scandaleux de haines de famille si dangereuses, comme tu le sais à présent.

Dominique ne fut pas le seul caressé par ces bons jeunes gens; ils témoignèrent aussi à Mathieu Robineau leur reconnaissance de ce qu'il leur avait conservé un parent si cher, si digne d'être aimé; et l'estimable Robineau pleura de joie en voyant cette réunion touchante, en pensant au bonheur qui attendait désormais son protégé. Le voilà! s'écriait-il, c'est mon ouvrage! Oh! mon Dieu! qui m'aurait dit!..... quand ma commère Croquet faisait sur lui des conjectures d'après ses romans, je me moquais d'elle, et son mari aussi! Il n'y a

point de romans, je le vois bien. Tout arrive, tout peut arriver, et l'exemple de mon petit carillonneur, qui retrouve sa famille, en est une preuve certaine.... Mais mademoiselle de Bléville écoute tout cela d'un air étonné; elle ne sait rien encore. Qui daignera la mettre au fait?

Ce sera moi, interrompt de Bléville. Approchez, ma fille; apprenez des secrets qu'il est temps de vous dévoiler. — Mon père, vous savez que je les ai toujours respectés. — Je le sais; mais il en est un qui vous touche particulièrement. Vous m'avez toujours donné le tendre nom de père; ce nom si doux, un autre le réclame aujourd'hui. Vous n'êtes point ma fille, Adrienne. Vous devez le jour à ce respectable religieux, militaire autrefois, et qui perdit votre mère lorsque vous étiez encore dans

l'âge le plus tendre. — Que dites-vous, mon pè..., Monsieur? — Je dis que voilà votre père et votre époux (*montrant Dominique*). — Mon père! mon époux! ô doux momens! Est-il possible que ce digne religieux...? — C'est le frère de madame de Saint-Erbin, dont vous êtes la nièce. — Moi! comment! je me trouve attachée de si près à une famille qui m'a comblée de bienfaits! Ah, mon père! daignerez-vous me nommer votre fille? — Je ne le puis ouvertement, mon enfant, puisque j'ai renoncé au monde, répondit le père Isidore; mais je vous en donnerai, par des actes authentiques, tous les titres et tous les droits. Grâces aux économies de Saint-Eve de Bléville, mon ami, qui vous a servi de père, votre dot peut s'élever à deux cent mille livres. Vous les apporterez à

Dominique d'Alinvil, neveu de monsieur le baron, que je vous donne en mariage. — Grand Dieu! que de biens à la fois! — Tenez encore cela secret; gardons tous nous-mêmes le silence sur ce qui vient de se passer, jusqu'après la visite que nous attendons des d'Alinvil. Notre ouvrage n'est pas consommé. Je leur ai promis, hier, de les concilier; je les ai assurés de la docilité de Dominique à suivre envers eux le plan de conduite que je lui tracerais. Je n'ai pas eu tort, n'est-ce pas, mon cher Dominique, de compter sur votre entière confiance en moi?

Dominique répond: Oh, monsieur de Surval! oh, mon oncle! que puis-je faire de mieux que de suivre vos conseils! mon plus grand bonheur serait de voir cesser cette division intestine entre parens! — Elle cessera, je l'ai

promis à Dieu, aux hommes; elle cessera! — Mais quels moyens avez-vous donc pour calmer la haine que ces gens-là nous ont vouée? — Un moyen certain, infaillible. — Je ne pousserai pas plus loin l'indiscrétion. Il me suffit bien pour le moment d'avoir retrouvé un oncle, une tante, des cousins si chers, des amis si zélés, et mon Adrienne, qui va devenir mon épouse. — Les d'Alinvil soumis, ton mariage, mon ami, ne sera plus reculé que le temps nécessaire pour en faire les brillans préparatifs. — Quel excès de bonheur! — Il doit naître d'une crise; car les d'Alinvil ne s'attendent guère au coup qu'on leur prépare!

On fit courir soudain dans le château le bruit que le baron de Saint-Ebin avait enfin retrouvé un neveu qu'il cherchait depuis long-temps,

et voici la fable qu'on imagina pour détruire les soupçons; elle était une suite nécessaire des premiers mensonges qu'on avait faits jadis. On prétendit que lorsque Sophie d'Alinvil fut enlevée par un grand seigneur qui l'emmena dans les îles (ce que tout le monde croyait fermement), elle fut à la vérité ramenée en France par Saint-Eve, mais seule et sans son enfant, que ce méchant seigneur lui avait ravi. Ne possédant plus la mère, ajoutait-on, son vil séducteur avait remis ce malheureux enfant à un agent sûr qui l'avait perdu à Paris, où un pauvre ménétrier l'avait trouvé et fait élever par ses amis. Comme on savait encore, dans le château et au village de ***, que Dominique était ce même petit carillonneur qui avait fait, dans son enfance, l'admiration de tout Paris,

on ajouta, ce qui était vrai, que ses père et mère adoptifs ignorant à qui il appartenait, avaient ainsi utilisé ses jeunes talens pour les aider à l'élever. Cette fable parut si naturelle, qu'elle n'excita aucuns soupçons sur des secrets qui étaient uniquement concentrés dans les deux familles. Ainsi monsieur de Saint Erbin put nommer hautement Dominique son neveu, et il exigea de ses vassaux qu'on eût pour lui tous les égards que son rang méritait.

Tandis que Dominique recevait les félicitations de Victor Pénon, de tous ceux qui s'intéressaient à lui, Mathieu Robineau, qui pensait à tout, fit à part lui ces réflexions; Le baron de Saint-Erbin reconnaît ouvertement Dominique, c'est fort bien; mais pense t il à lui rendre l'héritage de ses père et mère, à lui

donner un nom que la fatalité lui a refusé? Il l'a promis vaguement; il devrait y songer, ou nous indiquer les moyens qu'il prendra pour lui faire restituer tout ce dont il l'a privé de concert avec les indignes parens du mari de sa sœur; cela paraît difficile. Cela ne peut se faire d'accord avec les d'Alinvil, qui sont intéressés à garder les biens qu'ils ont volés à l'orphelin. Voyons venir le baron; et s'il ne me parle pas de tout cela, je prendrai les ménagemens d'usage pour lui en parler le premier.

Il montrait encore de la défiance, ce bon Robineau! mais elle était l'effet de l'extrême tendresse qu'il avait pour son protégé. Nous verrons bientôt qu'il ne savait pas apprécier toute la délicatesse du baron de Saint-Erbin.

CHAPITRE IX.

Tous ses amis lui sont rendus.

Dominique, en se promenant dans le parc avec ses cousins, qui l'accablaient des preuves de leur amitié, voulut voir ce pavillon des Regrets où il était représenté en marbre. Il versa des larmes sur la tombe érigée en mémoire des auteurs de ses jours, et il demanda s'il ne pourrait pas voir également le cabinet des bosquets enclos. Adolphe, embarrassé de nouveau, lui protesta que cela était impossible; que dans peu il serait libre de tout visiter; et Dominique, affecté encore de ce dernier mystère, n'insista plus.

Comme tout lui paraissait changé dans ce château où il avait éprouvé

de si grandes terreurs! Il lui semblait, dans l'ivresse de sa joie, qu'il en était un des propriétaires. Dominique appartenait du moins au seigneur de cette terre magnifique, et c'était pour lui un honneur inespéré, en même temps qu'un grand sujet de satisfaction. Il passa la nuit dans les songes les plus flatteurs, et il était grand jour quand il descendit au salon, où tout le monde était réuni auprès d'un bon feu, car l'automne commençait à s'annoncer froid et pluvieux.

Le baron de Saint-Erbin tenait une lettre ouverte. Approche, Dominique, lui dit-il; je reçois à l'instant cette lettre du comte d'Alinvil; viens en entendre la lecture.

« Baron de Saint-Erbin,

« Tu sais que j'ai promis avant-

« hier, au chevalier de Surval, de
« me transporter avec ma famille,
« demain, dans ton château. Il est sûr,
« m'a-t-il dit, de nous rendre à tous
« la paix et la sécurité...... Prends
« garde de m'attirer dans un piége;
« car je ne répondrais pas de la fu-
« reur de mes fils, ni de la mienne.
« Malgré nos divisions, je rends
« justice à Surval; il est homme
« d'honneur; et s'il a donné sa pa-
« role de finir nos débats, il la tien-
« dra, j'en suis certain, quoique
« j'ignore par quel moyen ce pro-
« dige pourra s'opérer. Vous sentez
« bien tous que c'est le but de mes
« vœux...... mais, encore une fois,
« n'abusez plus de ma crédulité, car
« vous me trouverez capable de tout.
« Quand je devrais me perdre, d'au-
« tres seront perdus avec moi!......
« J'irai donc demain à la Croix-

« Saint-André ; mais répondez-moi « par écrit, et jurez-moi, sur l'hon- « neur, que je puis faire sans danger « cette démarche hasardée, la dernière « à laquelle je puisse et doive consentir « désormais. »

La lettre n'était pas signée, mais elle était bien de l'écriture du comte. Il faut lui répondre, dit le père Isidore; son exprès est encore là, il faut se hâter de répondre.

Le comte prit du papier, et lut à haute voix le billet suivant, après qu'il l'eut écrit :

« Comte d'Alinvil,

« Vous avez raison de regarder « mon beau-frère comme un homme « loyal ; il ne vous a rien promis « qu'il ne soit en état de l'effectuer. « Je vous jure sur l'honneur, puisque « vous l'exigez, que vous pouvez

« venir chez moi sans crainte avec
« la comtesse et ses fils. Ayez soin
« seulement de modérer leur ardeur
« trop belliqueuse. Vous sentez bien,
« à votre tour, que pour terminer
« nos différends à l'amiable (ainsi
« que cela se fera, je vous le pro-
« mets), il est inutile d'élever des
« scènes scandaleuses qui pourraient
« faire naître des soupçons aux per-
« sonnes qui sont étrangères à nos
« deux familles. C'est dans le sein
« de ces deux familles, sans cris,
« sans bruit, sans d'inutiles pro-
« vocations, que tout cela doit se
« terminer; et vous verrez si Surval
« et moi nous vous aurons tenu pa-
« role.

« Je signe, moi,

« Prosper de St.-Erbin. »

Ce billet, étonnant pour Domi-

nique et Mathieu Robineau, fut remis au messager du comte, qui partit sur le champ.

On était bien sûr maintenant que le comte viendrait; et sans lui tendre aucun piége, comme on le verra, on était enchanté qu'il eût souscrit à cette démarche.

Comment donc vont s'y prendre les Saint-Erbin pour terminer, en une matinée, des débats qui ont duré si long-temps?... c'est ce que se demandaient Dominique et son ami Mathieu. Il fallait l'intervention du premier. On avait promis qu'il serait docile à faire tout ce qu'on exigerait de lui. Voulait-on qu'il signât des renonciations aux noms, à l'héritage de ses père et mère? Il n'y avait que ce moyen pour contenter la basse cupidité des d'Alinvil, et peut-être aussi l'ambition des Saint-Erbin;

car des deux côtés, chacun de ces oncles de Dominique avait des enfans auxquels on pouvait avoir le désir de le sacrifier.

Le baron et ses fils étant sortis avant le dîner, Mathieu Robineau alla se promener avec Dominique seul, dans le parc, et lui communiqua ses réflexions, en l'engageant à ne consentir à rien, à ne signer surtout aucun papier sans son approbation. Le jeune homme sentit la justesse des raisons que lui donna son ami, et promit de le consulter avant de céder à aucune insinuation.

Le baron et ses fils revinrent de la ville voisine, où ils avaient été, disaient-ils, engager quelqu'un qui devait leur être bien utile, à venir le lendemain. On dîna; et dans l'après-midi, on vit arriver M. le curé

Paterne, qui était vivement inquiet de son élève.

Pardon, dit-il, M. le baron; mais j'ai entendu dire que Dominique avait manqué d'être assassiné dans un bois par des voleurs. Il ne m'écrit point; il me laisse dans la plus mortelle incertitude sur son sort. Ah! Dominique, devais-je attendre de vous une pareille ingratitude! Quoique j'aie l'honneur de connaître monsieur et madame de Saint-Erbin, je n'aurais pas pris la liberté de me présenter chez eux, si je n'avais été agité par les plus sombres terreurs. Cette nuit, des songes affreux m'ont représenté mon cher Dominique luttant entre la vie et la mort. Il approchait, me disait-on en rêve, d'une crise terrible qui allait décider à jamais de sa destinée. Serait-il possible que le fils d'un pauvre ménétrier!...

Oh! monsieur le curé, interrompit le baron de Saint-Erbin, cessez la feinte; elle est maintenant inutile; nous savons tous que Dominique est notre cher neveu, et vous me faites le plus grand plaisir en venant partager la joie que nous cause cette douce certitude. Un homme de votre âge, de votre caractère, plein d'expérience et de bonté, n'est pas indigne de partager ce secret de famille, qu'il taira avec la discrétion qu'on lui connaît. Oui, Dominique est le fils de cette sœur que j'ai tant pleurée; tout le monde le sait. Ne craignez donc plus pour lui de vains pressentimens; son bonheur est entre mes mains : doutez-vous que je ne le fasse? Il est vrai qu'il est à la veille d'un grand événement, mais qui ne lui sera nullement funeste. Le soleil doit éclairer

demain le pacte d'union des deux familles divisées, depuis vingt ans, d'intérêts comme de sentimens. C'est à Dominique, c'est au bonheur de l'avoir retrouvé qu'on devra ce miracle. — Que dites-vous !.... Quoi ! MM. d'Alinvil..... — Restez, vénérable M. Paterne ; passez quelques jours avec nous, et vous serez témoin de la félicité parfaite qui attend ici votre aimable protégé. Vous y consentez ?.... Dominique, c'est un bien heureux augure pour toi que de voir réunis ici tous tes meilleurs amis !

Dominique embrassa le bon curé Paterne, lequel, à son tour, fut charmé de rencontrer là le cher Mathieu Robineau. A présent, ajouta le curé, je ne crains plus rien ; je vois que notre enfant n'est entouré que de tous ceux qui le chérissent ;

mais madame Frison était si inquiète, que c'est elle qui m'a déterminé, en partie, à commettre l'indiscrétion.... — Un homme comme vous, répliqua le baron, ne peut jamais être indiscret. Nous vous avons, d'ailleurs, l'obligation d'avoir élevé, instruit notre neveu; vous devez avec nous vous croire de la famille, si toutefois (*il soupire*) cela peut être considéré comme un honneur. — C'en est un bien réel, et j'en sens tout le prix.

Le baron, ses fils, le père Isidore et Saint-Eve de Bléville ayant demandé la permission de se retirer pour vaquer à quelques affaires qui les concernaient seuls, madame de Saint-Erbin engagea Dominique à faire voir le parc à M. le curé.

Dominique, son fidèle Mathieu et M. Paterne sortirent en conséquence,

et furent très-étonnés d'entendre des coups de marteaux qui annonçaient que beaucoup d'ouvriers travaillaient dans une partie du château jusqu'alors inhabitée. Cette partie était composée d'une longue galerie au rez-de-chaussée, et qui donnait sur les bosquets enclos de treillages. Jamais jusque-là personne n'avait pénétré dans cette salle, qui tombait en ruines, disait-on, et dont on ajoutait que les clefs étaient même perdues.

Dominique et ses amis montèrent sur le sommet d'un labyrinthe, duquel l'œil pouvait plonger aisément sur les croisées de cette galerie. Ils y remarquèrent beaucoup de mouvement : on nettoyait les vitraux antiques ; on appliquait des tapisseries sur les murailles dégarnies ; on apportait des siéges, des meubles ; on

suspendait des lustres au plafond. Il semblait, en un mot, qu'on décorait cette salle pour y donner une fête magnifique.

Dominique ne savait que penser. S'occupait-on déjà des préparatifs de son mariage, qu'on disait devoir être célébré d'une manière brillante? Mais le jour n'en était pas fixé; il fallait d'ailleurs qu'on sût, avant tout, si Dominique voudrait souscrire aux propositions qu'on devait sans doute lui faire le lendemain en faveur des d'Alinvil, et pour calmer la haine de ces méchans. Si ces propositions étaient d'une nature à blesser sa délicatesse, il ne pourrait les accepter; Mathieu Robineau l'en empêcherait avec raison.

On ornait cependant cette pièce avec une activité qui dénotait qu'on était bien pressé d'en jouir. Domini-

que observa que l'homme qui dirigeait les traveaux des ouvriers était un domestique du château, qu'il n'avait aperçu que deux ou trois fois pendant son séjour. Ce domestique, nommé LaBrie, n'était attaché ni à monsieur, ni à madame. Son existence était énigmatique, comme le genre des services qu'il pouvait rendre était secret. C'était donc ce La Brie qui donnait des ordres; il s'occupait lui-même d'une manière très-empressée. Il allait, il venait; il portait des fardeaux; on l'entendait crier : Allons donc! allons donc! cela ne sera jamais prêt!

C'est apparemment, dit Mathieu Robineau, pour recevoir demain les d'Alinvil qu'on fait de si grands préparatifs. — Bon, répondit Dominique, a-t-on besoin de ce luxe et d'un si grand local pour une simple expli-

cation de famille! Ils ne viennent que quatre; le salon ordinaire du château suffirait; le comte ne mérite pas...

Ces mots, débités à haute voix par La Brie, frappèrent de nouveau les oreilles de nos amis: Le comte entrera par-là; le comte passera ici; il s'esseoira de ce côté.

C'est pour le comte, dit monsieur Paterne; vous le voyez clairement. Mais que signifie cette fastueuse réception? — Je m'y perds, réplique Dominique. — Et moi aussi, ajoute Robineau. — Il y a encore un mystère qu'on ne m'a pas révélé, reprend Dominique. Cette clôture, abattue lorsque je suis parti, rétablie à mon retour, et cette galerie qui donne précisément sur les bosquets qu'elle renferme, certes tout cela cache un secret... — Qui se dévoilera, répond Mathieu Robineau, ou bien nous ne si-

gnons rien, nous ne consentons à rien.

Et vous ferez très-bien, dit monsieur Paterné... Tenez, tenez, La Brie nous aperçoit sur cette hauteur; il paraît inquiet; il ferme les croisées; le bruit diminue; nous ne voyons plus rien.... Retirons-nous pour ne pas le gêner. Il paraît que ce La Brie est un agent bien fidèle de monsieur de Saint-Erbin!

Ils descendirent du labyrinthe, visitèrent le parc en entier, sans oublier le pavillon des Regrets, dans lequel ils se reposèrent. Là, Dominique répéta au bon curé le récit douloureux qu'on lui avait fait la veille; et monsieur Paterné, qui était incapable d'abuser de cette confidence, gémit sur les fautes des humains, en priant Dieu de pardonner celles-ci aux parens de son cher protégé.

CHAPITRE X.

L'assemblée de famille.

Au souper, tout le monde étant réuni, Dominique demanda, d'un air sans conséquence, ce qu'on faisait dans la galerie des bosquets fermés. Demain, répondit le baron en souriant, demain, mon neveu, vous le saurez. Je reçois le cher beau-frère de ma sœur; il faut bien que je lui fasse les honneurs de mon château. —Quoi! c'est pour monsieur le comte d'Alinvil que...? —Oui, mon ami, c'est pour monsieur le comte d'Alinvil... Quoiqu'on soit brouillé, on peut toujours se recevoir réciproquement avec les égards dont les

gens titrés ne doivent jamais s'écarter. Je vous ménage d'ailleurs une surprise à laquelle vous ne vous attendez guère. Je vous prie, mon cher Dominique, de me permettre de ne vous introduire avec vos amis dans cette galerie, que lorsqu'elle sera terminée; c'est vous dire que j'ose vous engager à réprimer votre curiosité.

Dominique, monsieur Paterne et Mathieu Robineau protestèrent qu'ils n'y entreraient que lorsqu'on leur en accorderait la permission; et tout le monde se retira.

On avait placé monsieur Paterne dans un appartement voisin de celui de Dominique, afin que le bon curé se trouvât moins isolé. Ils causèrent ensemble une partie de la nuit; car le tapage qu'on faisait dans la galerie des bosquets leur indiquait assez qu'ils

ne pourraient goûter les douceurs du sommeil. Le bruit cessa néanmoins, et ils se mirent au lit.

L'heure était très-avancée quand ils se réveillèrent. On vint leur dire que monsieur le baron les attendait. Dominique sentit son cœur se serrer à l'idée des grands évènemens que cette journée allait amener. Monsieur Paterne l'encouragea, et tous deux se rendirent aux vœux du baron.

Ils le trouvèrent, ainsi que la baronne et leurs fils, habillés décemment, mais simplement, comme à leur ordinaire, ce qui semblait contraster avec les grands préparatifs de la galerie.

On déjeuna sans parler de ce qui devait se passer.

Le baron avait envoyé Victor Pénon, à cheval, au-devant de messieurs d'Alinvil, afin qu'il pût venir

annoncer le moment où ils arriveraient.

Les voici! s'écrie Victor Pénon en entrant tout essoufflé; leur berline est à un quart de lieue du château. J'ai crevé mon cheval pour vous donner le temps de vous préparer.

Suivez-moi tous, dit le baron, à l'exception de Victor et d'Adrienne, dont la présence est inutile là.

On le suit; on descend un escalier condamné jusqu'alors, et tous nos amis entrent dans la galerie mystérieuse, dont l'aspect lugubre les glace d'effroi.

Au milieu de cette vaste pièce, on avait élevé un tombeau recouvert d'un drap mortuaire richement décoré d'armoiries en lames d'or et d'argent. Cinq lampes brûlaient au-dessus de ce sarcophage; et, devant, on voyait un bureau circulaire formant presque

le tour du tombeau. On avait placé sur ce bureau, plumes, papier, tout ce qu'il faut pour écrire; et un homme grave, vêtu en noir, était assis là, avant même que la compagnie fût entrée. Des siéges, des meubles, des tapisseries, des lustres, ornaient, comme l'on sait, le reste de cette galerie.

Que signifie tout ceci? demanda Dominique étonné. — Un moment encore, de grâce, mon neveu, lui répondit Saint-Erbin, et mon dernier secret va vous être dévoilé. Vous verrez au surplus que je suis un homme de précaution; car j'ai été, hier, mander, pour ce matin, un notaire que voici. Monsieur est probe, honnête, discret, sûr, en un mot; il nous sera très-nécessaire pour rédiger nos actes. — Nos actes! Mon oncle me fera donc signer...? — Vous

signerez sans peine, mon neveu; j'en suis très-persuadé.

Adolphe de Saint-Erbin déposa sur le bureau un carton plein de vieux parchemins que le notaire se mit à examiner... puis on annonça la famille d'Alinvil.

Le comte, sa femme et ses deux fils entrent et reculent d'effroi à la vue du tombeau éclairé par des lampes funèbres.

Pourquoi cet appareil? demande le comte en fronçant le sourcil. — N'en soyez nullement effrayé, comte, lui répond avec douceur le baron; je vais vous en instruire, si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir. — Il y a bien du monde ici; suis-je en sûreté? — Comme chez vous. — Que fait là le curé Paterne? — Il nous sera utile. — Et ce ménétrier? — C'est le second père de vo-

tre neveu. — De mon neveu !.... Oui, il est prouvé enfin qu'il est mon neveu, ce cher Dominique !....

Il grimace, feint de la tendresse, et veut prendre la main de Dominique, qui la retire. Je ne sais, continue le comte, mais tout ici me paraît suspect! Serais-je venu, comme Athalie, dans le temple de Joab ? Y manquerait-t-on à la foi qu'on m'a donnée ? Vous allez voir que nous tiendrons à la lettre tout ce que nous vous avons promis, que vous n'êtes point tombé ni attiré dans un piége, que bientôt enfin vous serez le premier à désirer de signer le contrat d'union que monsieur, qui est notaire, va rédiger. — Ah! vous avez un notaire ? (*Il se radoucit.*) Mais est-il prudent....? — Je vous réponds de la discrétion comme de la probité de monsieur.

La laide comtesse d'Alinvil est

pâle. Elle s'écrie : Encore une fois, que signifie ce tombeau ? Cette mascarade me fait un mal affreux ! Nous joue-t-on ici ? Qu'on s'explique, ou je sors et je remporte mes papiers.

Elle portait en effet un carton plein aussi de titres de famille.

Le baron de Saint-Erbin la prie de la manière la plus affable de s'asseoir et de déposer sans crainte ses papiers sur le bureau.

Elle y consent ; mais elle lance des regards d'indignation à madame de Saint-Erbin, qui détourne les siens, pour ne pas les remarquer.

De leur côté, Charles et Julien d'Alinvil toisent avec colère les jeunes de Saint-Erbin et Dominique, qui imitent l'indulgence de la baronne. Tout le monde prend place, et monsieur de Saint-Erbin prononce ces

mots d'une voix ferme et assurée:

Messieurs et madame d'Alinvil, on vous a dit de ma part, et mon billet d'hier a dû vous le certifier, que vous pouviez venir ici sans redouter la moindre perfidie. Vous y voilà; et, je vous le répète, vous y êtes aussi en sûreté que dans votre propre château. Il s'agit de terminer nos différends : c'est le but de cette réunion; j'espère que nous y parviendrons sans effort. Voilà notre neveu, comte d'Alinvil, et..... — Je le sais. Avant tout, apprenez-moi pourquoi ce tombeau se trouve dans cette salle? Sa vue me fait un mal que je ne puis exprimer. — Ce tombeau, d'Alinvil, je l'ai fait ériger en mémoire de votre père, qui, comme vous le savez, fut inhumé dans la chapelle souterraine de cet antique château, auprès du vieux baron de Saint-

Erbin, mon père et son ami. — Qu'était-il besoin de frapper mes yeux de ce lugubre spectacle ? — Pour vous rappeler vos torts, d'Alinvil, et pour vous engager à les expier. — Moyen de roman qui ne produira aucun effet sur moi, je vous le jure, à moins que l'on ne me fasse des avantages réels. — Quels avantages voulez-vous ? — N'est-ce pas pour éteindre nos haines réciproques, pour assurer notre secret que nous sommes rassemblés ici ? Ne m'a-t-on pas promis que Dominique consentirait....? — A quoi ? — Mais..... à tout ce que j'exigerais de lui. — C'est selon. Voyons, faites vos propositions. Que demandez-vous ? — D'abord je demande si on l'a instruit de ce qui concerne sa famille ? — Il sait tout. — Tout ! Un moment. Je présume que vous m'avez ménagé, que vous

vous êtes ménagé assez vous-même (*plus bas*) pour lui taire.....? — Il sait tout, vous dis-je. Vos torts, si je puis les appeler ainsi, les miens, il n'ignore pas la plus petite particularité. — Excepté pourtant (*plus bas encore*) ce..... ce qui a causé la mort de ses parens? — Je vous proteste qu'on ne lui a rien déguisé. — Ciel! quelle imprudence! Et de quel œil vous regarde-t-il? Que pense-t il de nous? — C'est ce qu'il vous apprendra lui-même dans un instant. — Il me sera difficile maintenant d'obtenir de lui ce que je désirais. — Que désirez-vous? parlez. — Mais.... ce que Surval m'a promis. — Que vous a-t-il promis? Répétez-le, et vous serez satisfait.

Le comte d'Alinvil se recueille, consulte des yeux sa méchante femme, et reprend la parole: Il faut ici

de la franchise et de la fermeté : j'en aurai. Vous n'ignorez pas que depuis long-temps je regrette qu'on ait abandonné imprudemment le fils de mon frère dans une promenade publique, où il devait être rencontré, adopté ; ce qui est arrivé. Non que j'aie voulu jamais la mort de cet orphelin ; mais on aurait pu le faire élever au loin, sous d'autres noms, dans l'ignorance complète du secret de sa naissance, et alors il n'aurait pas pu nous nuire. Mais ces actes mortuaires, cette lettre qu'une gouvernante indiscrète avait cachés dans ses vêtemens, tout cela me donnait des craintes que je n'ai jamais pu dissimuler. C'est ce qui m'a fait cent fois pâlir au seul nom de Dominique prononcé devant moi ; c'est ce qui m'a fait poursuivre, persécuter ce jeune homme, pour savoir s'il était ou

non mon infortuné neveu. N'osant pas l'interroger trop directement, dans la crainte de lui apprendre ce qu'il pouvait ignorer, j'étais sans cesse retenu par l'incertitude ou la terreur. Voilà quelle fut ma funeste existence, depuis le moment où j'appris qu'il courait sur les places publiques de Paris un petit carrillonneur de l'âge, de la figure du jeune d'Alinvil, et portant comme lui le nom de Dominique. Notre désunion ensuite, vos scrupules, que vous appeliez des remords, me faisaient redouter, baron, que vous ne vous unissiez à lui pour me perdre. En vain pensais-je que vous étiez vous-même compromis dans ces tristes secrets; je croyais vous connaître assez pour être sûr que votre honneur, votre vie, vous auriez tout sacrifié pour vous venger de moi. Jugez de

mon effroi! de celui de ma famille! Le marquis, mon frère, n'a pu y résister. Ses terreurs, moins que ses remords, l'ont porté au dernier acte du désespoir. Il n'est plus; et si j'avais eu le courage de l'imiter, je ne souffrirais plus..... Aujourd'hui, tout est découvert, tout est changé. Voilà notre neveu, nous en sommes certains. Il sait les intrigues que nous avons employées pour lui ravir son héritage; il doit nous abhorrer!.... Cependant, s'il est prudent, s'il consent à ce que je vais exiger de lui, il peut nous rendre le repos à tous, et faire son propre bonheur. Ecoutez, Dominique.

Dominique se rapproche du comte.

« Ecoutez; et pesez bien ce que je vais vous dire: vous êtes notre neveu; mais il vous est impossible de le prouver. Né dans les souterrains

de ce château, vous ne reçûtes ni nos nom, ni aucun titre qui puisse constater votre état civil. Quand vous auriez recours aux tribunaux, vous sentez bien que nous serions tous là pour vous traiter d'imposteur, ce qui nous serait très-facile à démontrer. Vous susciteriez un procès scandaleux, infâmant pour vous, quelle que soit son issue. Déclaré imposteur, vous seriez déshonoré. Reconnu pour ce que vous êtes, vous attireriez à vos oncles des peines qui vous déshonoreraient encore; de toutes les manières, vous deviendriez l'objet du mépris public. Voici donc le seul parti que vous ayez à prendre.

CHAPITRE XI.

Dénoûment inattendu.

Tout le monde prête la plus grande attention à ce que va proposer le comte.

Il continue : Signez sur le champ ce papier, que je vous présentai dans le bois il y a trois jours. Déclarez qu'après avoir voulu jouer quelque temps le rôle du jeune Dominique d'Alinvil, vous vous êtes pacifié à l'amiable avec les véritables possesseurs de ce nom ; que vous reprenez le vôtre de Dominique Craquet ; que vous renoncez enfin à ne jamais nous inquiéter en aucune manière, et je vous constitue une rente viagère de dix mille francs, persuadé

que votre oncle Saint-Erbin en fera autant, ce qui vous assure à l'instant une très-brillante existence, que vos goûts simples et le genre de votre éducation n'auraient dû jamais vous faire espérer. J'ai sur moi ce même papier de l'autrefois, je vais vous le relire.

Il est inutile, interrompt le baron de Saint-Erbin avec le plus grand sang-froid, de lui répéter cette déclaration que Dominique sait par cœur. Il vous a parfaitement entendu ; il doit vous répondre. Dominique, que pensez-vous de la proposition que vous fait monsieur le comte? (*Il ajoute tout bas à l'oreille de monsieur de Bléville*) : C'est mettre sa délicatesse à une forte épreuve !

Dominique, embarrassé, garde le silence. Il regarde tour à tour le baron, monsieur de Bléville, Mathieu

Robineau, et cherche à lire dans leurs yeux la réponse qu'il doit faire. Un coup-d'œil que lance le baron à ses amis les engage à se taire, et Dominique est forcé de se conduire d'après l'impulsion de son cœur. Monsieur, dit-il au comte, il faudrait avoir l'âme la plus basse, la plus vile, pour accepter les offres honteuses que vous me faites! Qui, moi, je renoncerais à mon nom, à mon état! j'affligerais dans le tombeau les mânes de mon père, de ma mère, que vous m'avez ravis par le plus affreux de tous les crimes! je céderais à leur bourreau! Non, mon intention sans doute n'est pas d'attirer sur vous la juste punition que les lois vous infligeraient si j'osais les implorer. Je le pourrais sans craindre de passer pour imposteur; j'aurais des preuves, mille témoins;

eh, le ciel ne se déclarerait-il pas en faveur de l'innocent !... Mais à Dieu ne plaise que j'aie ce projet !....... Laissez-moi libre seulement, tranquille, à l'abri de vos persécutions; promettez-le moi, et je jure, sur ce tombeau sacré de mon aïeul, que je renonce à tout commerce avec vous, que vous n'entendrez jamais parler de moi. Gardez mes biens, je ne vous redemande que mon nom. Oh, pour mon nom, rien ne m'y fera renoncer! — Quoi, Dominique, repart le comte, en supposant qu'on vous rendît votre nom, vous signeriez une renonciation formelle ?....... — Je ne signe rien. Je promets; et ma parole est sacrée. — Peut-on se fier à une simple parole? — Vous me jugez d'après vous. Moi, quand je me suis engagé sur l'honneur...... — Faites donc attention que vous rendre votre

nom, c'est avouer que vous existez; c'est convenir de tout ce que nous avons fait pour... Eh puis, vous tiendrez votre parole, je le veux bien; mais vos descendans, un jour, peuvent réclamer..... Non, cela ne peut pas s'arranger ainsi. Il faut que vous signiez cet acte que le notaire ici présent rédigera d'après ses formules. Cela seul peut nous satisfaire. — Encore une fois, monsieur le comte, je ne signerai rien!

Le comte, étonné, se retourne vers le père Isidore, en lui disant: Que signifie ce refus, Surval? Ne m'avez-vous pas promis que Dominique serait docile à faire tout ce que j'exigerais de lui, que tous les différends de nos deux familles seraient terminés dans cette séance? — Ils le seront aussi, répond le père Isidore, et Dominique vous a répondu

comme il le devait. — Qui pourrait vous comprendre, homme mystérieux ! Vous espérez vous réconcilier avec moi, et l'on me refuse ce qui seul peut me tranquilliser ! A votre tour, Messieurs, apprenez-moi ce que vous désirez que je fasse ; car il me paraît que, loin d'entendre mes propositions, c'est vous qui voulez m'imposer des lois ! Faut-il que je proclame partout Dominique pour mon neveu, que j'avoue mes... mes crimes, les vôtres, que je fasse, en un mot, un éclat qui nous perdrait tous ? Parlez, est-ce cela que vous désirez ?

Le baron de Saint-Erbin oppose son sang-froid à la vive sortie du comte, qui est rouge de colère : Non, comte, lui dit-il, non, ce n'est point cette conduite folle et ridicule que nous attendons de vous, mais un acte

de justice bien plus noble, bien plus éclatant, et qui ramènera la paix dans tous les cœurs. — Lequel ? — Si vous voulez imiter mon exemple, nous regagnerons à l'instant l'affection de ce jeune homme, envers qui nous avons plus que des torts, et qui, selon votre expression, doit bien nous abhorer. —Expliquez-vous; quel est cet exemple que vous me proposez d'imiter ? — Vous avez, dans ce canton, les titres des biens que vous possédez à sa place, et qui devraient lui appartenir d'après l'acte de substitution de son aïeul. — Je les ai tous. — Fort bien. Voilà aussi, de mon côté, ceux dont j'ai hérité de la même manière. Restituons ces titres, tous ces biens sans exception, à notre cher neveu, et supplions-le de nous pardonner, s'il nous est impossible de lui rendre les auteurs de ses jours, ses

êtres qui lui seraient plus précieux que toutes ces vaines richesses. — Qu'entends-je! Quoi, vous osez proposer!..... — Le seul parti à prendre pour rendre justice à l'orphelin, pour calmer nos remords. — Nous ferions une pareille sottise! Comtesse, nous ont-ils trompés assez cruellement!

La comtesse d'Alinvil s'écrie : C'est une horreur! Nous rendrions ce qui nous a tant coûté! Et en supposant que nous ayons cette faiblesse, cela nous mettrait-il à couvert des poursuites que cet insolent Dominique, devenant riche et puissant, pourrait exercer contre nous?

Je vous réponds de lui, Madame, réplique le baron. Son cœur ne connaît point la haine, la vengeance, ni tous ces vils sentimens qui souillent le vôtre. Il est bon, lui, il est généreux; il daignera pardonner...! Mais

il lui faut ses biens et son nom. — Ah! il n'exige que cela!

Moi! Madame! interrompit Dominique avec le trouble d'une âme délicate, ce n'est pas moi.... je ne veux point de biens.... C'est mon oncle, dont l'extrême bonté....

Jeune homme, lui répond le baron, j'exige de vous de la confiance et de la soumission. Vous m'avez promis de suivre mes moindres avis; vous avez fait la même promesse à votre ami Mathieu Robineau; consultez-le.

Mathieu Robineau, ravi de la conduite délicate du baron, pousse son élève en lui disant tout bas: Laisse faire, laisse agir monsieur de Saint-Erbin, et tais-toi.

Le comte se lève; sa famille imite son exemple. Le comte dit avec colère: C'est là votre dernier mot,

Messieurs? Il faut tout rendre, selon vous, s'exposer au ressentiment, à la vengeance de votre digne protégé? Jamais! jamais! Guerre éternelle, guerre inextinguible plutôt que de.... Voilà donc l'effet de vos promesses! je devais m'y attendre, connaissant votre haine et votre mauvaise foi. Sortons, comtesse, et ne remettons jamais les pieds dans cet asile du mensonge et de la duplicité!

La famille d'Alinvil va sortir... le baron de Saint-Erbin s'écrie: Arrêtez, d'Alinvil! Vous refusez de consentir à la proposition la plus juste? Il est ici bas un être qui va vous y forcer. — Un être qui.... Quelle est la puissance humaine......? — Vous allez le savoir.... Daignez paraître, vieillard vénérable, et confondez ces scélérats!

A l'instant même le tombeau s'ou-

vre, et il en sort un vieillard à cheveux blancs, courbé par l'âge, dont l'aspect produit sur les d'Alinvil l'effet d'un coup de foudre. Le reconnaissez-vous! poursuit le baron, le reconnaissez-vous, ingrats! c'est votre père! — Ciel! mon père! dit le comte.

Et il tombe anéanti sur un siége, tandis que sa femme et ses fils lèvent les bras au ciel dans l'attitude du plus grand effroi.

Le vieux comte d'Alinvil adresse la parole à son fils: Tu me vois, fils coupable, la honte de ma vieillesse, et tu ne meurs pas sous le poids de tes remords! Tu ne me soupçonnais pas ici, existant, prêt à te frapper de la malédiction paternelle.

Mon père, n'achevez pas! s'écrie d'Alinvil terrifié et totalement changé. Mais, est-ce bien vous, grand Dieu!

ou plutôt votre ombre plaintive ne sort-elle pas de ce tombeau pour me reprocher mes crimes et m'indiquer mon devoir! Oh, qui que vous soyez, ombre, réalité, ne m'accablez pas du poids de votre colère! elle me tuerait! — L'as-tu redoutée, cette juste colère, quand tu as ôté la vie à mon fils, à sa femme! quand tu as abandonné ce malheureux enfant, que la Providence a conservé malgré toi, qu'elle te représente aujourd'hui pour t'accuser! Vengeance! crie la justice divine; vengeance! son heure est arrivée! — Grand Dieu! quel est le sort qui m'attend? Veut-on me mettre entre les mains des bourreaux? — Il y a long-temps qu'il est dans ton cœur, ton bourreau, misérable! c'est ta conscience. — Eh, n'ai-je pas entendu mille fois son cri terrible! — Que ne l'as-tu écouté! que ne l'écou-

tais-tu encore tout à l'heure, quand on te proposait de restituer à l'orphelin ce qui lui appartient. — Mon père, ne m'accablez pas; ces biens... — Ils ne sont plus à toi. J'existe, je révoque l'acte de substitution que j'ai signé jadis; je fais mon petit-fils mon héritier universel, et je t'ordonne de lui remettre sur le champ ces titres, ces papiers que tu voulais remporter, et qui sont à lui.

L'apparition inattendue de ce vieillard amène ici une scène des plus touchantes.

Dominique, pressé, serré dans les bras du vieux comte, voit soudain tomber à ses genoux le baron de Saint-Erbin, sa femme, ses enfans, le père Isidore et de Bléville lui-même. Le baron lui présente le carton de ses titres, en lui disant : Au nom de ce

digne vieillard, ô mon cher Dominique! daigne accepter les biens de mon père, les miens que je te rends intacts, et puisse ce faible dévoûment nous mériter de ta part un généreux pardon! Pardonne-nous, Dominique; oh! pardonne-nous!

Pendant ce temps, le comte d'Alinvil, debout auprès de sa femme et de ses fils, présente aussi de son côté à Dominique, les titres de ses biens, et lui dit en baissant ses regards vers la terre: Reprenez, Dominique, reprenez cette fortune, auteur de mes crimes. Un père l'ordonne, la justice divine l'exige; je ne puis résister à leur autorité. Voilà bien tout ce qui vous appartient; reprenez-le, et surtout, au nom du ciel, plaignez-moi sans me haïr.

Ainsi Dominique entend à la fois, du côté des Saint Erbin, ces cris:

Pardonne-nous! pardonne-nous! et de l'autre : Ne me haïssez pas!

Toute une famille est à genoux devant lui, tandis que les d'Alinvil restent pétrifiés comme le sont des coupables confondus ; et des deux côtés on lui offre des richesses immenses... Ce tableau saisit et pénètre ensemble l'âme du bon Robineau, ainsi que celle de monsieur Paterne.

Dominique verse un torrent de larmes ; il veut relever le baron, la baronne ; ces deux êtres généreux et sensibles lui jurent qu'ils resteront à ses pieds jusqu'à ce qu'il ait daigné accepter leur juste restitution.

Il prend vite les papiers. Les estimables Saint-Erbin se relèvent et le serrent dans leurs bras. Le vieux comte s'écrie : Le voilà, le voilà donc ce cher petit-fils que j'ai à peine aperçu dans son enfance, qui depuis m'a

fait verser tant de larmes! Hélas! c'est tout le portrait de sa pauvre mère. Mais, mon Dominique, prends donc aussi ce que t'offre le comte; cela est bien à toi, puisque j'en suis encore le possesseur, et que...

Le comte d'Alinvil s'adresse de nouveau à Dominique: Jeune homme, lui dit-il, me méprisez-vous au point de dédaigner de reprendre votre bien? — Eh! monsieur, je suis assez riche. Que vous restera-t-il d'ailleurs?..... — Assez encore pour choisir une retraite éloignée, où je veux finir mes jours dans les exercices de la religion, de la religion!... que je dois maintenant appeler à mon secours.

Il a raison, interrompt le vieux comte; il ne saurait trop expier ses crimes dans l'austérité de la pénitence. — Mais, mon père, ajoute le comte, par quelle faveur du ciel ai-

je le bonheur de vous revoir ? Qui donc a conservé vos jours que je croyais terminés ?

Le baron de Saint-Erbin répond pour le vieillard : Vous le saurez plus tard, comte ; votre respectable père a besoin de repos. Il y a si long-temps qu'il se prépare à la scène d'aujourd'hui, que ses forces en sont épuisées. (*Il appelle.*) La Brie ! Conduisez votre maître dans mon propre appartement ; faites-lui prendre quelque nourriture, et dans une heure vous le ramènerez ici.

Le vieux comte voudrait bien ne pas quitter son petit fils ; mais il est tellement affecté de ce qui vient de se passer, qu'il suit sans résistance La Brie, dont les secours doivent lui être utiles.

Dès qu'il est sorti de la galerie, le baron de Saint-Erbin satisfait en ces termes la curiosité générale.

CHAPITRE XII.

Détails sur ce nouveau venu.

Vous remarquerez, Dominique, que mon ami Saint-Eve, ou de Bléville, si vous voulez, a glissé légèrement sur la prétendue mort du vieux comte d'Alinvil, dans le récit qu'il vous a fait des malheurs de votre famille. Il n'était pas temps encore de vous mettre au fait de cette particularité, que monsieur et madame d'Alinvil, que voilà, ignoraient comme vous; ils croyaient leur bon vieux père mort, inhumé dans la chapelle souterraine de ce château, et voici ce qui a donné lieu à cette erreur.

Vous savez tous que lorsque le vieux comte apprit d'Elvina, à Marseille, qu'on lui avait ravi son petit-

fils Dominique, il voulut finir ses jours dans ce château, où il se transporta en effet. J'appris alors ici par lui que le marquis d'Alinvil (pardon, comte, pour cette dernière explication), avait abrégé les jours de ma sœur, de son époux, et cette douloureuse découverte changea tout à coup nos cœurs à tous, en les pénétrant du plus vif intérêt pour l'enfant abandonné. Tel fut sur nous l'effet de la honte et du remords; mais la douleur avait tellement aigri le caractère du vieux comte, qu'il devint insensé au point de pleurer, de crier, de nous accuser tous, de commettre, en un mot, au dehors ou devant les gens, des imprudences capables de nous perdre. A toute minute, son indiscrétion, ses cris, ses clameurs nous faisaient trembler. Que pouvions-nous faire? le ren-

voyer chez lui, dans son château, privé de surveillans; là c'eût été bien pis. Déjà quelques habitans de la ville de Marseille avaient conçu des soupçons sur les crimes qui souillaient l'intérieur de nos deux familles. Un certain Dumont, jeune homme qui faisait les affaires du père de Dominique, m'avait même communiqué ses doutes sur la fin peu naturelle de ses cliens, sur la disparition de leur fils; et comme il devait tout à l'aïeul de Dominique, j'avais exigé de lui le serment sacré, sur l'honneur, qu'il ne ferait jamais part à qui que ce fût de ses funestes soupçons. Il a tenu parole, car ce même Dumont est aujourd'hui secrétaire de monsieur le lieutenant de police, et nous n'avons plus entendu parler de lui.

N'osant donc pas renvoyer le vieux comte chez lui, redoutant de le

mettre dans une maison de santé, nous prîmes le parti, extrême sans doute, mais nécessaire, de le retirer du monde en l'enfermant dans les vastes souterrains de ce château; nous le fîmes dès-lors passer pour mort. Un faux extrait mortuaire fut fabriqué, envoyé à Marseille à messieurs d'Alinvil, qui s'en servirent pour recueillir son héritage en faisant vendre tous ses biens. Je rougis de vous avouer qu'on fit un faux acte; mais on sait trop qu'une faute en amène une autre, et que pour couvrir des torts, on s'en donne toujours de nouveaux.

Cela tranquillisa tout le monde. Le vieux comte fut confié aux soins de La Brie, valet sûr et fidèle. J'ordonnai qu'on eût pour lui tous les égards; il ne manquait de rien. Le jour, il restait dans les chambres

souterraines, et pendant les belles nuits d'été, il avait la faculté de se promener dans une partie de mon parc, que j'avais fait enclore pour lui, et qui communiquait aux portes de son triste séjour. Voilà, mon cher Dominique, le mystère de la clôture du parc, qui t'a si souvent intrigué ici par des bruits dont tu vas apprendre la cause. Lorsque tu fis, une nuit, l'indiscrétion de visiter les souterrains avec mon berger, tu n'y trouvas ni le vieux comte ni ses gens; ils étaient alors à se promener dans cette mystérieuse clôture.

Je vous jure qu'on lui prodiguait tous les soins dûs à son âge et à son caractère. Moi-même j'allais souvent passer des heures entières avec lui; mais seulement dans les momens où il recouvrait sa raison, car le plus souvent il disait des fo-

lles, faisait cent extravagances; et son état de démence s'alimentait encore à la vue du tombeau qui renfermait le baron, mon père, son ancien ami. Il couvrait ce tombeau d'inscriptions, et je le laissais faire; car si je l'eusse retiré de ce lieu funèbre qu'il chérissait, il serait mort; et mon intention, grand Dieu! était bien de conserver ses jours par toutes les complaisances possibles.

Il y a, dans une de ces chambres souterraines, des armures de toute espèce qui ont appartenu jadis à des preux chevaliers croisés. J'avais défendu qu'on y laissât aller mon vieillard. Malgré toutes les précautions, il trouvait sans cesse les moyens d'y pénétrer. Une nuit, et Dominique habitait alors ce château, le vieux comte prit un cor qui servait aux nains pour annoncer les paladins.

Il se mit à en jouer dans le parc. La Brie et un autre gardien coururent le faire rentrer dans son asile. Une autre fois ce fut une cloche qu'il agita; puis ensuite un tambour qu'il se mit à battre comme les petits enfans. Nouvelle surveillance de La Brie, qui le fit encore rentrer.

Souvent, dans l'excès de sa haine contre ses fils (car, monsieur le comte, vous et votre frère causâtes la démence de cet excellent père), il confondait leur nom avec le mien. J'étais un misérable à ses yeux; il conseillait à tout le monde de me fuir, et ce qu'il disait là-dessus à La Brie, il le répétait dans le parc, au moyen d'un fort porte-voix qu'il se procurait dans le magasin d'armes, et qu'on lui arrachait. Voilà le secret, Dominique, de cette voix que tu as entendue, de la cloche, du tam-

bour, de l'inscription au bout d'une perche, des mots écrits sur une ardoise, des terreurs, en un mot, que cet infortuné, dans son délire, t'inspirait sur moi. Comme je lui avais appris ton arrivée, et les soupçons que tu me faisais naître, je courais le gronder des faux avis qu'il te donnait. Il pleurait alors, me demandait pardon, et se comportait, je le répète, comme un véritable enfant!

Vous devinez maintenant, comte, de qui je voulais vous parler dans mon billet, où je vous disais que je pourrais faire tomber ma vengeance *sur un être qui vous était bien cher!* je ne faisais qu'une vaine menace; car je respectais et chérissais trop ce malheureux vieillard pour le punir des fautes d'autrui. Dominique crut *que cet être* était lui-même. Monsieur Paterne donna dans cette

erreur, et de là des méfiances perpétuelles.

Le comte d'Alinvil interrompt ici monsieur de Saint-Erbin : Et moi, dit-il, qui ne pouvais soupçonner l'existence de mon père, j'ai cru que cet *être* dont vous me parliez, et que vous teniez enfermé dans vos souterrains, était notre ancien confident Fénigle, qui nous rendit autrefois tant de services. Comme il savait tout, je supposais que vous l'aviez privé de sa liberté pour vous assurer de sa discrétion.

Ce Fénigle n'existe plus, reprend le baron. Je ne pouvais le craindre... mais continuons.

M'étant quelquefois occupé de la science médicinale, je traitais moi-même mon malade, et j'eus le bonheur de voir qu'il recouvrait de plus en plus sa raison. Cela me donna

l'idée de le faire revivre aux yeux de monsieur le comte, pour forcer ce dernier à réparer ses torts, comme je me disposais à le faire de mon côté, envers l'orphelin. J'en parlai au vieillard. Il saisit cette idée avec avidité; mais toujours entraîné par ses idées folles et bizarres, il exigea que je misse à cette entrevue l'appareil d'un tombeau, moyen de roman sans doute; mais il y tint. Il voulut sortir de là comme une ombre, répétant sans cesse ce qu'il dirait, et la manière dont il s'y prendrait. Je cédai à sa manie; car sa tête est encore bien faible, et je fis faire tous ces préparatifs, qu'il est venu lui-même ordonner et inspecter cette nuit.

A présent, comte, me pardonnerez-vous de vous avoir conservé un père, qui fut faible sans doute,

mais dont tous les malheurs, ainsi que les nôtres, viennent de son excès de bonté? — Si je vous le pardonne, baron! ah, je vous en remercie! et, vous aviez bien raison, dès ce moment la paix est à jamais cimentée entre nous. Mes fils, je vous ordonne d'embrasser votre oncle, vos cousins, et de vous jeter aux genoux de votre aïeul, dès qu'il rentrera, pour lui demander le pardon de votre père!

Les jeunes d'Alinvil, émus de tant de scènes, vont obéir aux ordres du comte, quand leur mère les en empêche en s'écriant: Comment! ne faut-il pas les embrasser, après qu'ils nous ont dépouillés!

Le comte lance à sa femme un regard terrible, et lui répond: Madame! mes yeux sont dessillés; je me juge maintenant, et vous connais

aussi. Apprêtez-vous à une séparation éternelle. Demain, je pars, et vous ne me reverrez jamais!

La laide comtesse veut proférer des injures; mais elle tombe en faiblesse. Ses fils la reportent dans sa voiture, et repartent avec elle pour le château de ***.

Le vieux comte reparaît, soutenu par La Brie. Il embrasse Dominique. Eh bien, dit-il, le notaire travaille-t-il? va-t-on enfin fixer ta destinée, cher et malheureux enfant?

Monsieur, répond le baron de Saint-Erbin, cela n'est pas aussi facile à arranger qu'on le croirait. D'abord, Dominique n'a point de nom. — Eh, qui empêche monsieur le curé Paterne de lui en donner un? — Vous avez raison; mais pour justifier cet extrait baptistaire, il faut toujours accréditer la fable d'un pré-

tendu seigneur qui enleva autrefois Sophie de Saint-Erbin enceinte, et renvoya son enfant en France, où il fut adopté par le ménétrier Craquet. Reconnu par nous tous, nous sommes libres de lui rendre le titre qui lui appartient.

Le notaire fut consulté sur cela, et donna des moyens légaux qu'on n'avait pas devinés.

Le bon curé baptisa sur le champ Dominique, dans la chapelle du château, où tout le monde passa, et le baron, ainsi que la baronne, qui furent ses parrain et marraine, lui confirmèrent son nom de Dominique d'Alinvil.

La restitution des biens de la famille Saint-Erbin devint alors toute naturelle, et le notaire en fit les actes sans aucun embarras; mais il y avait plus de difficultés du côté de

monsieur d'Alinvil, en ce qu'il avait hérité de son père d'après un faux extrait mortuaire. Il ne fallait pas revenir sur cet acte, qui pouvait compromettre. Le notaire trouva le moyen de faire faire au comte d'Alinvil une cession, en forme de don, de tous les biens qu'il avait entre ses mains appartenant à Dominique, par un droit qu'il devenait alors inutile de relater.

Ainsi notre jeune homme devint, en une seule journée, propriétaire de maisons, de terres, de châteaux qui pouvaient lui faire cent mille liv. de rente. La famille Saint-Erbin, gardant ce qu'elle avait reçu en partage avec Sophie d'Alinvil décédée, de l'héritage du vieux baron leur père, ainsi que la dot de madame de Saint-Erbin, eut encore une fortune brillante; mais le comte d'A-

linvil se trouva presque ruiné par cette restitution, et personne ne plaignit ce méchant homme.

Il signa les actes, tout ce qu'on voulut, avec une docilité dont on ne l'aurait pas cru capable; mais le remords avait vraiment touché son cœur; il ne pensait plus qu'à faire pénitence de ses crimes et à chercher dans la religion des consolations qu'elle ne refuse jamais au coupable qui se repent.

Toutes ces affaires étant terminées, le comte se jeta aux genoux de son vieux père. O mon père! s'écria-t-il, êtes-vous content de moi? avez-vous encore quelques sacrifices à demander à votre malheureux fils? — Je n'ai plus rien à vous dire, Monsieur. Vous avez fait votre devoir et non des sacrifices. — Mon père, vous avez prononcé, ce matin, le mot

de malédiction ! vous quitterai-je accablé de ce poids terrible ? — Qu'exigez-vous ? que je révoque un arrêt que Dieu a depuis long-temps porté contre vous ! — Mon père, le repentir......... — Le repentir n'efface point le crime. — Dieu, que vous invoquez, sera moins barbare que vous.

Il fond en larmes.

Dominique, le baron, le père Isidore et monsieur Paterne, entourent le vieillard. Ils le pressent, ils le conjurent de pardonner à son fils. Il reste quelque temps inexorable ; mais enfin il cède aux prières de tous ces bons cœurs ; et tendant les bras vers le comte, qui s'y précipite, il lui dit : Misérable ! tu as fait le malheur de toute ta famille ! hé bien, je te le pardonne. Puisse le ciel imiter la clémence d'un père, et ne prolonger tes

souffrances que dans cette vie ! Je t'ai pardonné, fuis maintenant, fuis loin de ces lieux !

Le comte arrosa de ses larmes les genoux de son vénérable père ; puis il sortit en disant : Adieu, adieu, vous tous que j'ai offensés ! vous ne me reverrez jamais !

Quand il fut parti, le baron de Saint-Erbin dit à Dominique : Hé bien, mon neveu, que t'avais-je promis hier et depuis quelque temps ? Je savais, moi, que je possédais le moyen de faire fléchir l'orgueil audacieux du comte d'Alinvil ; le moyen que j'ai pris tient un peu du drame, j'en conviens ; mais il est de l'invention de ce digne vieillard, et il faut convenir qu'il a produit son effet. Vous sentez tous combien il est prudent d'ensevelir désormais tous ces évènemens dans le plus profond ou-

bli ; c'est encore un secret à garder ; mais qui va le posséder ? nous et nos amis : monsieur Paterne aime assez son élève pour se taire là-dessus, et ce bon Mathieu Robineau, qui ne peut en croire ses yeux sur tout ce qu'il a vu, imitera sa prudence. Quant à quelques valets qui sont dans notre confidence, comme La Brie, Poitevin, en outre qu'ils sont fidèles, attachés, ils sont si heureux chez moi ! je veux encore les combler de tant de bienfaits, qu'ils nous garderont le silence. Tous ces évènemens d'ailleurs, qui paraissent compliqués, se rattachent à un fil, et n'ont eu pour témoins que les gens intéressés à les céler. Vivons donc tous dans la plus parfaite sécurité ! Eh, mon Dieu ! mes bons amis, il y a bien peu de familles où les passions humaines n'aient causé quelques

scènes qui passeraient pour un roman, si on les retraçait dans un livre! Chacun a son côté faible; l'art est de le cacher. Maintenant, mon cher neveu, nous allons nous occuper de ton bonheur.

CHAPITRE XIII.

Sages mesures que sanctionne la Providence.

Il était tard. Tout le monde avait besoin de réparer les fatigues du jour. Un excellent repas, qui servit à la fois de dîner et de souper, se prolongea jusqu'à l'heure d'aller prendre du repos; et le lendemain matin, nos amis se réunirent délassés, enchantés tous de la félicité dont ils allaient jouir.

Dominique était le seul qui eût mal dormi. Son changement d'état, tout ce qu'il avait entendu et vu la veille, lui semblaient un rêve favorable, et il ne savait s'il devait croire

à la réalité. Eh quoi, se disait-il, me voilà devenu un grand seigneur, moi, ce pauvre petit carrillonneur que chacun plaignait ou rebutait sur les places publiques de Paris! je suis riche, trop riche même, et il m'a fallu acheter tout cela par des peines, par des tourmens sans nombre. Oh, quelle bizarrerie dans les vicissitudes de la vie humaine!

Il était agité par mille réflexions, et calculait le bien qu'il ferait à tous ceux qui lui avaient montré de l'affection. On pense bien qu'il mettait Mathieu Robineau à la tête de ces vrais amis-là.

Et le bon Mathieu Robineau, de son côté, ne savait pas non plus s'il veillait ou s'il dormait.

Dès que Dominique, en se levant, aperçut Robineau dans le parc, il courut à lui, se jeta dans ses bras, en

s'écriant : Mon ami! mon digne bienfaiteur! qui aurait pu s'attendre à un pareil changement! — Qui peut connaître, mon fils, les décrets de la Providence! elle veille sur l'orphelin; elle confond ses persécuteurs, et ne permet jamais qu'il devienne leur victime. Vous voilà maintenant héritier des titres, des grandes richesses de votre père, de votre mère, de votre aïeul le baron de Saint-Erbin; vous allez devenir l'heureux époux d'une femme charmante, que vous adorez; tous les biens vous arrivent à la fois, après avoir beaucoup souffert, j'en conviens. — Pourquoi donc ne me tutoyez-vous pas, comme à votre ordinaire, mon cher Robineau? mon nouvel état aurait-il diminué votre tendresse pour moi? — Au contraire, mon cher enfant; mais à présent plus que jamais, le respect

exige...... — Le respect, mon ami; eh! l'amitié peut-elle descendre à ce degré de froideur! je veux te tutoyer, moi, et j'exige que tu en fasses autant. — Jamais! est-ce au pauvre ménétrier Robineau à se permettre...? — Le pauvre ménétrier Robineau me sauva de l'abandon, de la misère; il fut mon premier père, mon seul, mon véritable père, il le sera toujours.

Les deux amis se serrèrent de nouveau contre leurs cœurs si purs, si bons, si sensibles, et ils rejoignirent au salon leurs parens, ceux de Dominique, du moins, qui y étaient réunis. Le vieux comte d'Alinvil ne se lassa pas de prodiguer à son petit-fils les plus tendres caresses; mais monsieur Paterne était absent, ce qui surprit un peu notre jeune homme.

Le baron de Saint-Erbin dit en riant : Vous oubliez peut-être que nous avons ici un prisonnier sur le sort duquel il vous faut décider ? Monsieur Noblet, le très-pieux, le très-bon monsieur Noblet est toujours là-bas, dans la chapelle souterraine, où il pleure, où il se lamente, où il jure enfin de se corriger de ses vices. Qu'en ferons-nous ? — Il faut lui rendre la liberté, répond Dominique. Je suis trop heureux pour en vouloir plus long-temps à mes ennemis. — J'aime ce mouvement de générosité, Dominique ; il ne m'étonne pas de ta part : mais songes-tu que le parti que tu proposes pourrait devenir dangereux. Cet homme, dont la méchanceté et l'indiscrétion sont connues, parlerait, divulguerait une partie de nos secrets, tout ce qu'il sait enfin... Non...

on me propose un autre plan de conduite, et il me paraît le plus prudent. Voici ce que c'est. J'ai reçu tout à l'heure une lettre de d'Alinvil, qui me paraît totalement changé, dont le repentir est vraiment sincère. Il m'apprend qu'à la suite de vives explications qu'il a eues hier soir avec sa méchante femme, elle s'est mise au lit, excessivement malade, et qu'elle est morte, cette nuit, dans une violente attaque de nerfs. Obligé, ajoute-t-on, de quitter les propriétés qu'il t'a vendues, il veut aller se jeter dans une pieuse retraite, et il me mande que je lui envoie monsieur Noblet, dont il saura bien, dit-il, enchaîner la discrétion. J'ignore quel moyen il possède pour cela; mais comme d'Alinvil est plus intéressé encore que nous tous à cette discrétion, il me semble que nous n'avons rien à crain-

dre en cédant à ce conseil. Qu'en pensez-vous ?

Tout le monde fut de l'avis de renvoyer monsieur Noblet à son digne confident. En conséquence, on fit monter ce vieux tartufe, qui parut tout contrit, tout humilié. En dépit de votre malignité, Monsieur, lui dit le baron, nous vous apprenons, pour votre dernier supplice, que nous sommes tous heureux maintenant. — Tant mieux, monsieur le baron, tant mieux. — Deux familles sont réunies à jamais. Notre neveu est retrouvé. Son oncle d'Alinvil le chérit autant que nous l'aimons ici, et vous n'avez plus de tours à nous jouer. — Mais lesquels pourrais-je...? c'est toujours l'amour de Dieu et du prochain qui m'a guidé. C'est encore cette vertu du chrétien qui m'empêche de me plaindre du traitement

indigne qu'on m'a fait éprouver ici depuis quatre jours, traitement inouï, illégal, dont les lois sauraient bien me venger si je voulais. — Je vous engage à prendre là-dessus les avis de monsieur d'Alinvil lui-même; et pour vous en donner la facilité, je vais vous faire reconduire chez lui. Les chevaux sont à ma berline. Mon filleul, Victor Pénon, va vous accompagner. Ce parti vous paraît-il....? — Je ne demande pas mieux (*une joie féroce brille sur ses traits*). Je suis enchanté au contraire de revoir cet homme vertueux qu'on a tant calomnié. — Hé bien, retournez auprès de cet homme vertueux. Je doute que vous le soyez désormais autant que lui. — L'ironie est ici bien déplacée; car je sais de quel œil vous regardez monseigneur le comte d'Alinvil. — Vous ne pouvez pas l'estimer main-

tenant autant que nous! — Ajoutez l'outrage à la détention que vous m'avez fait subir! mon ami d'Ainvil saura me venger de...... — Il vous demande, Monsieur, votre ami d'Ainvil; c'est pour cela sans doute, c'est pour vous venger de nous. Dites-lui que nous nous en rapporterons à lui pour tout ce qu'il voudra faire à cet égard. Victor, accompagnez monsieur Noblet.

Un regard que lance le baron à Victor Pénon recommande bien à ce dernier de ne pas laisser échapper en route son prisonnier; et Victor est homme à suivre à la lettre les ordres de son parrain.

Monsieur Noblet sort en faisant des courbettes qui forment un contraste frappant avec la colère qui contracte sa figure. Il monte en voiture avec Victor; les voilà partis.

Au bout d'une heure et demie, Victor revient. Il a vu de grands changemens au château de ****. Tandis que le curé Paterne, qui, mandé par le comte, a quitté, dès le matin, le château de la Croix-Saint-André, se prépare à inhumer la comtesse, avec tous les honneurs dus à son rang, le comte fait remplir des malles de ses effets les plus précieux; il semble prêt à abandonner ce château qui va désormais appartenir à Dominique; et ses deux fils, Charles et Julien d'Alinvil, se disposent, de leur côté, à partir pour l'armée, où la guerre, qui s'allume avec la Flandre, va leur ouvrir une belle carrière militaire. Deux mots que le comte d'Alinvil a dits à l'oreille de monsieur Noblet, ont fait pâlir ce dernier, qui s'est jeté à ses genoux en l'assurant qu'il

le suivrait partout. Ne craignez plus rien de lui, a dit ensuite tout haut le comte d'Alinvil à Victor Pénon : on peut être sûr de monsieur comme de moi.

Voilà ce que rapporte Victor Pénon, et chacun se demande quel est le mot, terrible apparemment, qui a pu effrayer à ce point le méchant Noblet. Tout prouve néanmoins qu'on peut être tranquille sur son compte, et l'on ne s'occupe plus que de mettre Dominique en possession de sa grande fortune.

Huit jours s'écoulent, et l'honnête notaire qui a été le confident, ainsi que l'agent judiciaire de notre bonne famille, revient, apportant tous les titres, mis en règle, qui assurent à notre jeune homme les richesses qu'on lui a rendues. D'après le prétendu don fait en apparence

par monsieur d'Alinvil, Dominique devient, pour son côté, propriétaire de la maison de la rue d'Enfer, à Paris, du beau château de Haut-Buisson, près d'Anet, et enfin du château de ***, qui vit élever son enfance chez le curé Paterne.

Il a, du côté de monsieur de Saint-Erbin, deux terres, trois fermes et une belle maison à Paris; en sorte qu'il peut compter, ainsi qu'on l'avait jugé d'abord, sur cent mille livres de rente au moins. Ce qui le flatte le plus, dans ses diverses propriétés, c'est celle qui le rapproche de monsieur Paterne, dont il va être le seigneur moins que l'ami le plus tendre et le plus intime. Il est maintenant libre d'entrer en possession de tous ses biens; mais il en est un qu'on ne lui donne pas encore, et qu'il préfère à tous, c'est la main d'Adrienne.

Il le demande, ce trésor sans lequel les autres ne seraient rien pour lui. On le lui accorde. On fixe le jour de son hymen, qui doit être célébré dans la chapelle de la Croix-Saint-André, et ce jour fortuné arrive enfin.

Tout est prêt pour la cérémonie; les époux sont au comble de la joie; on va marcher à l'autel... Un accident imprévu vient changer ce jour de bonheur en un jour de deuil. Le vieux comte d'Allnvil, épuisé par le chagrin, et plus qu'octogénaire d'ailleurs, s'était paré pour le mariage de son petit-fils. Il se faisait une félicité suprême de conduire la jeune mariée, lorsqu'en mettant le pied sur une marche de la chapelle, il tombe et meurt subitement. Tout change en un moment...... La tristesse et la douleur remplacent la joie; les flambeaux de l'hymen deviennent des

torches funèbres, et monsieur Paterne, qui se préparait à unir deux amans, est forcé de présider à un convoi.

Le vieux comte, qui, par des préjugés contre un fils, par une faiblesse coupable dans toutes les actions de sa vie, avait causé les malheurs de sa famille, fut inhumé, le lendemain, dans le même tombeau de la chapelle souterraine qui renfermait les restes de son ancien ami le baron de Saint-Erbin. Cela se fit en silence, au milieu des regrets de ceux qu'il laissait après lui, et l'on se garda bien de produire son extrait mortuaire, qui aurait détruit l'effet du premier. Mort dès long-temps aux yeux de tout le monde, il n'était point sorti du château depuis qu'on l'avait retiré de son sombre asile; en sorte que ses parens seuls et La Brie, ainsi que

Poitevin, tous deux domestiques affidés, avaient été les témoins de son espèce de résurrection. Le notaire fut encore mandé dans cette affaire, et l'arrangea de manière à ce qu'elle ne pût jamais donner d'inquiétudes par la suite.

Sa mort donnant néanmoins de justes regrets, on recula, par décence, le mariage de nos jeunes gens, et dès-lors il fut convenu qu'il se ferait au château de ***, où l'on n'avait pas voulu le célébrer d'abord pour n'y pas faire paraître le vieux comte; il n'était plus : ainsi rien n'empêchait que la fête n'eût lieu au village même de monsieur Paterne, ce qui fit le plus grand plaisir à cet excellent homme.

On aurait bien voulu apprendre la mort du vieillard au comte d'Alinvil; mais on ignorait ce qu'il était

devenu. Ses fils l'avaient quitté, et il était disparu sans indiquer le lieu qu'il allait habiter.

Un jour on reçut de lui la lettre suivante, apportée par un exprès :

« Mon cher baron de Saint-Erbin, « je vous prie de brûler cette lettre « après l'avoir lue.

« La grâce a enfin touché mon « cœur jadis féroce et sanguinaire. « J'habite une simple et modeste « habitation au pied des Alpes, éloi- « gnée de tout commerce avec les « hommes, où un saint ermite m'ad- « ministre tous les jours les conso- « lations de la religion. J'ai donné à « un homme d'affaires ma procura- « tion pour qu'il gère mes biens et « s'occupe de mes fils, qui ignorent « les premiers où s'est retiré leur « malheureux père. Hélas! le sou-

« venir du mien m'occupe sans cesse ;
« il me poursuit, il m'accuse, il
« m'accable ! je le vois toujours prêt
« à laisser échapper de ses lèvres le
« mot terrible de malédiction ! ceux-ci
« frappent jour et nuit mon oreille :
« *Vengeance !* crie la justice di-
« vine ; *vengeance ! son heure est*
« *arrivée!* Elle est arrivée cette heure
« fatale, et la vengeance divine est le
« repentir cruel qui me tue ! N'exis-
« terait-il plus, mon père ! et m'au-
« rait-il maudit à ses derniers mo-
« mens ! son ombre semble me pour-
« suivre dans le silence des ténè-
« bres..... O cher Saint-Erbin ! appre-
« nez-moi son sort ; dites-moi s'il est
« toujours courroucé contre moi !
« C'est pour vous adresser cette prière
« que j'ai mis la main à la plume ;
« l'inquiétude où je suis de mon père
« a pu seule me faire manquer au

« serment que j'ai prononcé de ne
« donner de mes nouvelles à qui que
« ce soit. Ecrivez-moi donc ; vous
« pouvez remettre en toute confiance
« votre réponse au fidèle agent qui
« vous donnera cette lettre ; mais
« ne lui faites point de questions ; il a
« ordre de ne répondre à aucune.

« Monsieur Noblet m'avait suivi
« ici. Je savais que ce vieil hypocrite
« avait appris le chemin du vice à
« une très-jeune personne fort inno-
« cente, appartenant à des gens
« puissans. Les parens de cette fille
« poursuivaient monsieur Noblet à
« son insu ; il allait devenir leur
« juste victime, lorsque je vous ai
« prié de me l'envoyer. Je lui appris
« alors que je n'ignorais pas son
« crime et les dangers qu'il courait ;
« l'effroi le fit tomber à mes pieds.
« Je l'emmenai avec moi ; mais la

« fatigue du voyage et ses terreurs « lui ont suscité une maladie, à la-« quelle il a succombé il y a deux « jours.

« Ainsi, Dominique, tu n'as plus « d'ennemis; si je le fus, prie l'Être « de miséricorde de me pardonner. « De mon côté, je lui adresse, tous « les jours, les vœux les plus fervens « pour qu'il te comble de félicités.

« Mais, de grâce, mes amis, des « nouvelles de mon père! »

Chacun admira le changement qui s'était opéré dans l'âme du comte d'Alinvil, et en même temps la justice divine qui avait enfin rejeté du sein des vivans le cafard monsieur Noblet, dont les vices cachés auraient été punis tôt ou tard.

Monsieur le baron de Saint-Erbin répondit au comte en lui apprenant

la perte qu'il avait faite, et les mesures qu'on avait prises pour cacher la mort du vieillard, présumée être arrivée quinze ans plus tôt. Il ne fit aucune question à l'agent, qui prit sa réponse et partit sur le champ.

CHAPITRE XIV.

Oh, non, il n'oubliera rien.

Ils sont donc enfin passés tous les chagrins de Dominique ! Qu'il est heureux maintenant ! Ah ! qu'il est *hûreux!* pour nous servir de l'expression favorite du curé Paterne. Il est seigneur de ce même village où il passa son enfance à carrillonner ; il y va faire son entrée solennelle comme le méchant comte qui l'y persécuta autrefois ; il y doit enfin épouser l'amie de son cœur. Qui jamais aurait pu lui prédire tous ces évènemens ?...

Il sait que Saint-Eve de Bléville n'est pas très-fortuné : il le prie, en

devenant pour ainsi dire son beau-père, de prendre la régie de tous ses biens, et de vivre avec lui pour le guider comme un tendre ami. Mathieu Robineau, qui ne veut pas quitter son jeune homme, aura aussi sa retraite à ***, où il sera comme chez lui. Monsieur et madame de Saint-Erbin n'ont plus de motifs pour se défaire du beau château de la Croix-Saint-André, ainsi qu'ils en avaient le projet, pour fuir le voisinage des d'Alinvil. Ce château d'ailleurs appartint de tout temps à la famille Saint-Erbin; le baron actuel et ses descendans y seront inhumés comme le furent leurs aïeux.

Pour le révérend père Isidore, il ne se croit pas absous de ses erreurs; il restera toujours religieux; mais il donnera, par une procuration entre les mains de monsieur de Bléville,

son consentement au mariage de sa fille, fête à laquelle il ne veut pas assister, ayant des affaires à terminer pour son couvent, dont il a été trop long temps absent.

La bonne Elvina, qui fut autrefois la gouvernante de l'enfant abandonné, deviendra sa femme de charge, de confiance, tout dans sa maison.

Dominique, en faisant ces arrangemens, n'oublie pas de faire des cadeaux précieux à ses cousins, les jeunes Saint-Erbin, qui lui jurent amitié constante pour la vie. Il récompense aussi généreusement Poitevin, le valet de chambre de son oncle, qui, dans tous les temps, lui a donné des preuves d'intérêt; puis il fixe le jour de son entrée à ***, jour heureux pour lui, puisqu'il doit être aussi celui de son hymen.

C'est un dimanche qu'il a choisi. Lui et tous ses amis quittent la veille le château de la Croix-Saint-André, et vont s'établir incognito dans celui de ***, où tous les préparatifs sont faits pour les recevoir.

La bonne Elvina, envoyée d'avance avec Poitevin et Victor Pénon, a eu soin de choisir des domestiques pour servir le nouveau seigneur, et tout est disposé de manière qu'en arrivant, Dominique n'a pas le moindre vœu à former. La première personne qu'il rencontre au pied de l'escalier est madame Frison, qui va lui sauter au cou, mais le respect la retient. Elle se contente de lui dire, en pleurant et en riant tout à la fois : Ah! mon Dieu, mon cher Dominique!.... pardon, monseigneur, quoi! c'est vous!—Venez, oh! venez, bonne et digne amie de mes premières an-

nées! je ne suis, je ne serai jamais monseigneur pour vous; je vous regarde comme ma seconde mère, et je vous prie de me permettre de vous donner ce nom.... Vous hésitez, vous me regardez!... jetez-vous donc dans ces bras qui vous seront toujours ouverts!

Madame Frison s'y précipite, en disant : Qui aurait dit...... qui aurait cru...? Là, voyez, devenir le seigneur du village où il a carrillonné!... Pardon encore, je ne devais pas rappeler...—Ce que je n'oublierai jamais, bonne madame Frison, je vous le promets. — C'est que c'est un train dans le village!... où tout le monde vous aime!... Il n'y avait que ce méchant Blondeau... A propos, est-ce par votre ordre qu'on lui a ôté la conciergerie du château? — Non; je ne pensais pas à lui. Il paraît que

c'est mon ami de Bléville, qui a autant de droits ici que moi...... Qui a-t-il mis à sa place? — Monsieur le curé a prié pour qu'on la donnât à Bernard, le gardien des troupeaux, vous savez bien, ce jeune pâtre qui a épousé Gothon. — Ah! (*il rougit*) c'est donc Gothon et son mari qui sont mes concierges? (*Il se remet.*) Je n'en suis pas fâché. J'étais attaché à cette fille; elle a eu des torts; mais je veux les oublier, et que Bernard surtout soit heureux chez moi. La franchise et la loyauté de ce jeune homme ne sortiront jamais de ma mémoire. Où est mon cher bienfaiteur, monsieur Paterne? — Dans le grand salon, où il attend depuis deux heures votre arrivée. — Venez avec nous, madame Frison, vous ne serez jamais de trop au château.

Dominique, son oncle, sa tante, ses cousins, de Bléville et sa chère Adrienne entrèrent dans le salon, où ils trouvèrent en effet le bon curé, qui pleura de joie en serrant dans ses bras son jeune élève. Dominique lui donna les mêmes preuves d'affection, et tout à coup on entendit jouer le carrillon de la vieille tour. — Quelle surprise est-ce là? demanda Dominique. — Monseigneur, répondit en souriant monsieur Paterne, car il faut que je vous parle quelquefois suivant votre rang, j'ai voulu vous recevoir comme je reçus autrefois votre oncle le comte d'Alinvil. J'ai trouvé un bedeau qui sait jouer du carrillon; il débute aujourd'hui, et si vous lui trouvez du talent, je le garderai.

— J'aime cette attention, répliqua Dominique; elle prouve, mon bon

père, que vous me connaissez, que vous m'appréciez. Avec toute autre personne que vous, mon cher Dominique, je n'aurais pas risqué cette plaisanterie, qui aurait pu la fâcher; mais vous....! — Oh! bien loin de rougir, monsieur le curé, de ce qui m'a procuré le bonheur de vous connaître, je vous dirai que j'ai envoyé, ces jours derniers, à Paris, mon cher Robineau, qui, devant vivre dorénavant près de moi, a déménagé notre chambre de la rue de l'Oursine, et m'a fait apporter mon carrillon, tel qu'il était quand il me servait jadis sur les places publiques. Je l'ai, je le conserverai, je le montrerai à mes enfans, si Dieu m'en envoie, et je leur dirai : Que l'orgueil n'aveugle jamais votre esprit; car c'est à cet instrument, vil en apparence, que vous devez

votre père et votre fortune........

Une espèce d'aubade se fait entendre dans la cour. On ouvre la croisée du salon; Dominique regarde, et voit son bon Mathieu Robineau jouer de la basse au milieu de sept à huit ménétriers, dont plusieurs sont déjà venus dans ce même village avec lui et monsieur et madame Craquet. Que fais-tu donc là, mon cher Robineau? lui crie Dominique étonné. — Monseigneur, répond avec gravité le bon vieillard, j'ai reçu ainsi un seigneur qui ne vous valait pas; c'est avec bien plus de plaisir que je vous rends les mêmes honneurs.

Le bruit de cette aubade, celui du carrillon et le tapage de mille pétards que les villageois tirent sur la place du château, tout émeut Dominique au point qu'il pâlit, chan-

cèle, et paraît prêt à perdre connaissance. C'est l'émotion de la joie, dit madame Saint-Erbin en lui prodiguant des secours. — Vous avez raison, ma tante, répond le jeune homme d'une voix altérée. Je ne puis voir, sans être touché jusqu'aux larmes, l'état où je suis ici, si différent, hélas! de la situation dans laquelle je m'y suis souvent trouvé. Je crois en vérité être abusé par un songe! — Et le bonheur de demain, mon cher neveu! il sera bien plus grand; car c'est le jour de ton mariage. — Adrienne! oh, ma chère Adrienne!

Dominique serra contre son cœur la main d'Adrienne de Sarval, qui cacha son trouble dans le sein de sa tante; et le bonheur de ces jeunes gens devint l'objet de la conversation générale.

L'aurore éclaira enfin ce jour tant

souhaité, et qui devait être constamment heureux. Dès le matin, madame de Saint-Erbin, aidée d'Elvina et de deux femmes de chambre choisies pour sa nièce, para la jeune mariée de riches habits qu'on avait fait faire à grands frais à Paris.

Pendant ce temps, les trois jeunes Saint-Erbin et monsieur de Bléville lui-même daignaient présider à la toilette de Dominique, et Mathieu Robineau, présent aussi, ne se possédait pas, tant il était joyeux. Là, s'écriait-il, le voilà pourtant ce pauvre petit, que j'ai trouvé, emmené au Colysée, puis après chez ce cher Craquet!...... Que n'est-il là.......! et sa pauvre femme......! comme ils seraient heureux......! Il est si bon, et si beau avec cela...! Oh, mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc que le monde! que de choses on y voit!

Ces exclamations incohérentes étaient heureusement étouffées par le carrillon de la tour, qui jouait dès le matin, et par le bruit des cloches, qui sonnaient en grande volée.

Quand les époux furent prêts, ils se rendirent à l'église, au milieu d'une foule de villageois qui s'écrièrent : *Vive monseigneur! vive le bon Dominique!*

La cérémonie fut belle, imposante et touchante en même temps. Elle avait pour témoins la digne famille de Saint-Erbin, et tous ceux qui s'intéressaient au bonheur de Dominique. Monsieur Paterne eut la douce satisfaction de marier son aimable élève dans cette même église où il avait consacré sa jeunesse au culte divin. On ne peut exprimer l'excès de la félicité que goûtait ce digne pasteur.

Quant à Dominique, il était tellement étourdi de tout ce qui lui arrivait, qu'il n'avait pas assez de facultés pour détailler ses jouissances; elles étaient trop vives, trop accumulées. Monsieur Paterne lui adressa un beau discours, où il n'oublia pas de le traiter d'*húreux*, *de mille fois húreux!*... et il avait bien raison.

Adrienne de Surval étant devenue comtesse d'Alinvil, son époux et ses parens la ramenèrent au château, où une fête brillante, préparée par Elvina et dirigée par les jeunes Saint-Erbin, termina cette heureuse journée.

Dès ce moment, notre Dominique ne connut plus que le bonheur de posséder une femme charmante, une belle fortune et des titres qu'on ne lui contestait plus. Il sut faire un bon

usage de ses grands biens. D'abord, il envoya un contrat de six cents liv. de rente à la femme Brunot de Poitiers, ainsi qu'à son fils Eustache Brunot, en mémoire des soins que leur frère et oncle, monsieur Craquet, avait pris de lui dans son enfance, oubliant ainsi les scènes qu'un avide collatéral lui avait faites, tant au Luxembourg qu'en présence du comte d'Alinvil.

Dominique eut également les plus grands soins de monsieur Paterne, de madame Frison, de son ami Saint-Eve de Bléville, de la fidèle Elvina; il fut bon, généreux envers ses vassaux; il conserva une éternelle reconnaissance de la conduite délicate que son oncle, sa tante et ses cousins avaient tenue à son égard; il procura de l'avancement dans le service au loyal et franc Victor Pé-

non ; il récompensa largement le cultivateur Pénon, oncle de ce dernier, pour l'hospitalité qu'il lui avait donnée lors de sa chute de cheval; il adoucit les derniers momens de son cher Robineau, qui mourut de vieillesse dans ses bras. Il fut, en un mot, le modèle des parens, des amis, des maris et des pères; car sa vertueuse épouse lui donna trois fois ce titre sacré. Mais, fidèle au plan qu'il s'était tracé, il éleva ses deux fils et sa fille dans les principes de bonté, de douceur, de modestie qui faisaient la base de son caractère; et non content de leur montrer souvent l'instrument bizarre dont il avait joué jadis sous le nom *du petit carrillonneur*, il fit graver sur le fronton d'un pavillon, dans l'intérieur du parc de son château de ***, ces mots tirés d'un opéra

comique que tout le monde chantait alors :

J'AVONS ENCORE DANS L'OREILLE
DE NOS CLOCHES LE CARRILLON !

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

Extrait du Catalogue des Livres qui se trouvent chez J. G. DENTU, *Imprimeur-Libraire, rue des Petits-Augustins (ancien hôtel de Persan)*, n° 5;

Et au Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

TABLEAU SYNOPTIQUE de l'histoire de France et des principaux évènemens arrivés en Europe depuis la naissance de Louis XIV, jusqu'à l'époque de la restauration de la monarchie française; pour servir de suite à l'Abrégé chronologique du président HÉNAULT; par M. *Bordes*, chef du bureau des archives de l'université royale, avec cette épigraphe: *Tros Tyriusquè mihi nullo discrimine agetur* (VIR.)

Cet ouvrage, déjà honoré de la souscription de SA MAJESTÉ, et des Princes de la famille royale, est divisé ainsi qu'il suit:

Le premier volume comprend les évènemens depuis l'année 1638, jusqu'à la fin de la Convention nationale;

Le second, ceux depuis le gouvernement directorial, ou la Constitution de 1795, jusqu'à la fin de la campagne de Russie;

Le troisième, ceux depuis le mois de janvier 1813, jusqu'au retour de Louis XVIII.

Cet ouvrage est terminé par un Tableau chronologique, et une table des matières très-ample est placée à la fin de chaque volume.

Le prix était, pour les souscripteurs, de 18 fr.; pour les non souscripteurs, 24 fr.

TABLEAU historique, politique, physique et moral de Malte et de ses habitans, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la paix générale de 1814; avec des remarques critiques, littéraires, et des anecdotes curieuses. Par F. A. de Christophoro d'Avalos; 2 vol. in-8°, pap. fin, 10 f.

BEAUTES de l'histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, appelés ensuite chevaliers de Rhodes et de Malte, depuis leur origine jusqu'à nos jours, et de l'histoire des Templiers jusqu'à l'extinction de leur ordre, au temps du pape Clément VII et de Philippe-le-Bel, roi de France. Par R. J. Durdent; 1 gros vol. in-12, caractère philosophie, pap. fin, orné de jolies gravures, 3 f.

Cet ouvrage, qui réunit les évènemens les plus glorieux de l'histoire de ces deux Ordres illustres, présente des modèles de courage, d'héroïsme, de zèle pour la religion et de constance dans l'adversité, tels que les annales d'aucun peuple, ancien ou moderne, n'en offrent d'aussi extraordinaires.

SIX JOURNEES passées au Temple, et autres détails sur la famille royale, qui y a été détenue. Par M. ***; in-8°, 1 f. 50 c.

SIX ANNEES de la révolution française, ou Précis des principaux évènemens correspondans à la durée de ma déportation, de 1792 à 1797 inclusivement; par F. D***, mort en 1798; 1 vol. in-8° de 500 pages, sur pap. fin, 6 f.




UNIVE[redacted]
3 9015 [redacted] 40

